

SARA SHEPARD

Pretty Little Liars



*Les
Menteuses*
Toxiques

CONNAISSEZ-VOUS VRAIMENT
VOS MEILLEURES AMIES ?

12N

Les Menteuses

TOXIQUES

SARA SHEPARD

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Isabelle Troin*

fleuve
ÉDITIONS 

Pour Volvo

Si vous nous empoisonnez, ne mourons-nous pas ?

Et si vous nous outragez, est-ce que nous ne nous vengerons pas ?

William Shakespeare

(Traduction de François-Victor Hugo)

À TON TOUR, ALI

Vous avez déjà joué aux échecs avec quelqu'un de vraiment doué ? Avec votre cousin, par un après-midi pluvieux, peut-être ? Ou avec ce mec mignon en colo, après le couvre-feu ? C'est un jeu qui semble facile, mais dont les experts formulent leurs stratégies des dizaines de coups à l'avance. Ainsi, ils peuvent vous prendre par surprise avec leurs attaques. Le temps qu'ils en finissent avec vous, vous vous demandez ce qui vient de se passer ; vous vous sentez manipulé, pris en traître, dupé comme si vous étiez le plus grand idiot de la Création.

À Rosewood, une personne de ce genre s'acharne ainsi sur quatre jolies filles depuis des lustres.

Il était une fois... une fille dont l'esprit ressemblait à une partie d'échecs qui ne finirait jamais. Même lorsqu'elle semblait vaincue, il lui restait toujours un atout dans la manche – un plan pour la suite. Elle considérait tous les gens comme ses adversaires, surtout ceux qui l'adoraient. Tout ce qu'elle voulait, c'était que ses pièces restent seules sur le plateau à la fin de la partie.

Et elle ne s'arrêterait pas avant d'avoir gagné.

Une semaine après l'incendie des Poconos dans lequel elle avait failli périr, Alison DiLaurentis était assise avec son petit ami Nicholas Maxwell sur le sol d'une maison vide de Rosewood, en Pennsylvanie, une petite ville de la banlieue de Philadelphie où elle avait habité autrefois. La pièce plongée dans la pénombre ne contenait qu'un matelas, des couvertures en flanelle effilochées, un vieux poste de télévision abandonné par quelqu'un et de la nourriture que Nick avait volée à la supérette Wawa la plus proche. L'air sentait le renfermé et une odeur vaguement aigre qui rappelait à Ali le Sanctuaire d'Addison-Stevens, la clinique psychiatrique dont elle était restée prisonnière pendant des années. Mais cette cachette suffirait pour le moment. Ali se réjouissait juste d'être libre.

— Monte le son, réclama-t-elle en désignant la télé.

Nick obtempéra. Ils détournaient leur électricité et leur connexion au câble depuis le transformateur principal du complexe ; pour un gosse de riches, Nick était étonnamment doué pour voler le Grand Capital. L'écran montrait un reportage en direct. Des policiers fouillaient parmi les gravats de la résidence secondaire des DiLaurentis dans les Poconos. Ali savait bien ce qu'ils cherchaient : elle. Ou, plus exactement, son cadavre.

« Nous poursuivons les recherches, dit le chef de la police à une journaliste. Mlle DiLaurentis n'a tout simplement pas pu survivre à l'explosion. »

Ali ricana. *Bande d'idiots.*

Nick lui jeta un coup d'œil inquiet.

— Ça va ? (Il lui prit la main.) On peut regarder autre chose, si tu préfères.

Ali tira plus bas sur son front la capuche du sweat-shirt que son petit ami avait piqué pour elle chez Target. Elle avait encore des complexes à cause des brûlures suintantes sur son visage. Elles guériraient – Nick s'était arrangé pour qu'une infirmière passe la voir chaque jour – mais Ali ne serait plus jamais aussi belle qu'autrefois.

— Ne change pas de chaîne. Je ne veux pas d'autres surprises.

Elle en avait déjà eu plus que son compte. Son plan pour faire brûler les anciens amis de sa sœur, ainsi que Melissa Hastings et le corps de Ian Thomas, dans la résidence secondaire de sa famille pendant qu'elle-même disparaîtrait durant la nuit pour ne jamais revenir, s'était retourné contre elle. Spencer Hastings, Emily Fields, Aria Montgomery et Hanna Marin avaient réussi à s'échapper indemnes, ou presque.

Ces garces avaient même conservé la lettre qu'Ali avait glissée sous leur porte et dans laquelle elle avouait tout : qu'elle n'était pas Courtney, sa jumelle, mais la véritable Ali, une fille enfermée à tort dans une clinique psychiatrique. Qu'elle avait tué Courtney le dernier soir de son année de 5^e. Qu'elle avait également tué Ian Thomas et Jenna Cavanaugh. Qu'elle avait manipulé les filles pour obtenir leur confiance, et qu'elle s'apprêtait à les tuer elles aussi.

Comme par hasard, la journaliste télé, une potiche au teint cireux qui portait un rouge à lèvres fuchsia absolument hideux, récapitulait ce que les médias avaient surnommé les Noirs Secrets d'Alison DiLaurentis – autrement dit, tout le contenu de cette fameuse lettre.

« Si elle avait survécu, Mlle DiLaurentis passerait le reste de sa vie en prison pour expier tous ses crimes », conclut-elle gravement.

Nick se mordit l'ongle du pouce.

— Je regrette que cette lettre soit aussi accablante.

Ali leva les yeux au ciel.

— C'est moi qui t'ai dit d'écrire tout ça. Cesse de ruminer.

C'était Nick et non elle qui avait rédigé la lettre pour les filles. Elle l'avait supplié de le faire, arguant qu'il avait un meilleur style et qu'il était capable d'imiter son écriture. Nick n'avait jamais su résister à la flatterie. Le fait qu'il soit le véritable auteur de la lettre était une composante clé d'un plan qu'Ali espérait ne jamais avoir à exécuter, un plan auquel elle ne voulait même pas penser.

Elle dévisagea Nick, qui lui rendit avidement son regard. Même amochée comme elle l'était – outre ses brûlures, elle avait le nez cassé, des bleus horribles, et il lui manquait une dent du fond –, elle lisait beaucoup d'amour et de dévouement dans ses yeux !

Elle repensa au jour de leur rencontre, au Sanctuaire. C'était peu de temps après que sa sœur avait procédé à cet échange maudit, au début de leur année de 6^e, et envoyé Ali à l'asile à sa place. Pour sa

première séance de thérapie de groupe, l'adolescente avait dû s'asseoir en cercle avec d'authentiques cinglés.

— Je n'ai rien à faire ici, s'était-elle plainte au psy, un abruti nommé Dr Brock. Je suis Alison, pas Courtney. Ma sœur m'a tendu un piège, et maintenant, elle vit ma vie.

Le Dr Brock l'avait regardée de ses yeux tristes aux coins tombants.

— Vos médecins de Radley m'avaient prévenu que c'est ce que vous diriez. Mais vous êtes bien Courtney, et il n'y a pas de mal à ça. Avec un peu de chance, nous réussirons à surmonter ce problème ensemble.

Ali avait fulminé pendant le reste de l'heure. Après la séance, quelqu'un lui avait touché la main.

— Je sais que tu dis la vérité, avait lancé une voix douce derrière elle. Je suis de ton côté.

Nick Maxwell la dévorait des yeux. Ali l'avait déjà remarqué pendant les repas ; il avait quelques années de plus qu'elle, des cheveux ondulés et des épaules larges. Toutes les filles en pinçaient pour lui au Sanctuaire. Ali avait entendu dire qu'il était là à cause d'un trouble de la personnalité limite.

Elle s'ennuyait tellement pendant les séances de thérapie individuelle qu'elle avait lu des passages de *Statistiques et diagnostic des troubles psychiques* dans le bureau de son psy. Les gens atteints de cette maladie étaient impulsifs, instables et incroyablement peu sûrs d'eux. Bien, bien, bien. Ali se nourrissait du manque d'assurance d'autrui. Ce serait peut-être une bonne chose d'avoir Nick pour allié, avait-elle songé.

Ainsi l'avait-elle attiré dans ses filets. Ils avaient tout planifié, faisant en sorte de ne pas être vus ensemble trop souvent, de manière que, plus tard, personne ne puisse établir de lien entre eux. Ils avaient développé une relation si profonde et si intense que, pour Nick, elle évoquait celle de Roméo et Juliette. Ali trouvait attendrissant ce sentimentalisme.

Et à présent, elle avait une énorme dette envers lui ! Sans Nick, elle n'aurait jamais pu éliminer Ian et Jenna. Elle n'aurait pas pu surveiller les anciennes amies de sa sœur et endosser le rôle de « A ». Si Nick ne l'avait pas sauvée dans les Poconos, elle aurait peut-être péri dans cette explosion, ou se serait fait capturer par la police. Elle n'aurait pas de toit sur la tête en ce moment.

Cette maison de ville était l'une des nombreuses propriétés que la famille de Nick détenait à travers tout le pays ; les deux jeunes gens l'avaient choisie parce qu'elle était vacante depuis plusieurs mois. La plupart des autres demeures du quartier avaient été saisies ou ne se vendaient pas. Plusieurs jours venaient de s'écouler sans qu'une seule voiture ne passe dans leur rue.

À la télé, le reportage en direct céda la place à une vidéo qu'Ali avait déjà vue plusieurs fois, et qui montrait ses parents à l'aéroport international de Philadelphie, en train de fuir les journalistes à leurs trousseaux.

« Avez-vous été en contact avec votre fille ? criaient ces derniers. Vous doutiez-vous que c'était une meurtrière ? »

M. DiLaurentis se retournait et fixait la caméra d'un regard vide.

« Pitié, laissez-nous tranquilles, disait-il d'une voix lasse. Nous sommes tout aussi horrifiés que n'importe qui par cette histoire. Nous voulons juste qu'on nous fiche la paix. »

Connard, songea Ali. Elle détestait ses parents presque autant que les amies de sa sœur.

Quand on parle du loup... Les quatre salopes apparurent à l'écran. Elles donnaient une conférence de presse. Spencer était assise le dos bien droit et le menton fièrement levé devant son micro. Emily avait les mains dans ses poches. Hanna tenait celle de son petit ami, Mike Montgomery, et Aria était scotchée à Noel Kahn comme par des bandes Velcro.

Noel. Ali le dévisagea durement. Pendant longtemps, il avait partagé son secret, mais plus maintenant. Brûlante de haine, elle se tourna vers Nick :

— Il faut nous venger d'elles.

Son petit ami frémit.

— Sérieux ?

Ali baissa les épaules.

— Tu ne pensais pas que j'allais les laisser s'en tirer aussi facilement ?

Nick commençait à paniquer.

— Mais tu as failli mourir la semaine dernière ! Est-ce que ça en vaut la peine ? Tu sais que j'ai un compte bancaire intraçable. On peut s'en servir pour aller se planquer où on veut. Tu récupéreras, on se reposera, et au bout d'un moment, peut-être que tu ne penseras plus à te venger.

— J'y penserai toujours, le détrompa Ali d'une voix pincée, les yeux flamboyants. (Elle se rapprocha de lui.) Tu disais que tu ferais n'importe quoi pour moi, gronda-t-elle. Dois-je en déduire que tu mentais ?

Une expression de frayeur passa sur le visage de Nick.

— D'accord, d'accord. Que veux-tu faire ?

Ali reporta son attention sur la conférence de presse. Spencer avait pris la parole.

« Nous voulons juste tourner la page et reprendre le cours normal de notre vie, affirma-t-elle d'une voix forte et claire. Les médias ont des sujets bien plus importants que nous à traiter. Nous pleurons pour Courtney DiLaurentis et sa famille. Nous pleurons même pour Alison ; qu'elle repose en paix. »

Ali leva les yeux au ciel.

— Ce qu'elles peuvent être gourdes !

« Qu'allez-vous faire maintenant ? » cria un journaliste.

Emily Fields s'approcha du micro, l'air nauséeux comme si elle était sur le point de vomir.

« Nous avons l'occasion de partir en Jamaïque pour les vacances de printemps, dit-elle d'une voix tremblante. Je pense que ça nous fera du bien de nous éloigner de Rosewood un petit moment. »

Nick renifla.

— Moi aussi, j'aimerais bien aller en Jamaïque.

Ali crut presque entendre quelque chose cliqueter dans sa tête.

— Tu pourrais nous procurer des passeports ? demanda-t-elle.

Les sourcils de Nick dessinèrent un V.

— Sans doute. Pourquoi ?

Ali lui saisit les mains. Une idée se formait dans son esprit.

— Personne ne nous cherchera là-bas. On foutra le camp de Rosewood comme tu le veux, et on réglera leur compte à ces filles comme je le veux.

— De quelle façon ? interrogea Nick, méfiant.

— Je ne sais pas encore. Mais je trouverai, promit Ali.

Nick hésita.

— Tu ne peux pas te montrer à ces filles. En Jamaïque aussi, il y a des flics. Elles pourraient très bien te dénoncer.

— Dans ce cas, je trouverai quelqu'un pour jouer mon rôle.

— Qui pourrait bien faire ça ?

Ali regarda à droite et à gauche, passant les possibilités en revue. L'évidence lui apparut soudain :

— Tabitha.

Tabitha Clark était une autre patiente du Sanctuaire, une petite chose blonde, douce et souffreteuse, qui idolâtrait Ali et imitait à la perfection sa voix ou ses gestes. Elle aurait pu être son clone, davantage encore qu'Iris Taylor qui partageait autrefois la chambre d'Ali. Cerise sur le gâteau : Tabitha avait des brûlures sur les bras. Si les filles les voyaient, elles penseraient à l'incendie des Poconos, et elles péteraient les plombs.

— Elle est sortie du Sanctuaire, dit Ali en se levant d'un bond. Elle ferait n'importe quoi pour moi. Contacte-la. Présente-lui ça comme des vacances géniales tous frais payés. Tu veux bien ?

Nick se pinça l'arête du nez.

— D'accord. (Il lui jeta un regard en guise d'avertissement.) Mais tu dois me promettre que, après la Jamaïque, on ira s'installer aux Bahamas. Ou bien aux Fidji. Et qu'on disparaîtra pour de bon.

— Bien sûr. (Ali le prit dans ses bras.) Merci. Tu es le meilleur petit ami du monde.

Nick l'embrassa sur le bout du nez. Puis il se rembrunit et lui serra les poignets d'une main.

— Après la Jamaïque, tu seras ma prisonnière, gronda-t-il d'une voix sourde. Je n'aurai plus à te partager avec personne. Ni famille ni amis. Tu seras ma captive à jamais.

— Je suis à ta merci, geignit Ali d'une voix aiguë.

Mais en elle-même, elle riait. Comme si Nick était capable de la contrôler !

Pourtant, que ça lui plaise ou non, elle était effectivement à sa merci. Ce fut grâce à son argent et à ses contacts qu'ils purent se procurer des billets et de faux passeports pour la Jamaïque. Mais Ali savait que son copain ne la lâcherait pas, même si leur plan échouait. Et quand les choses tournèrent mal pour eux – lorsqu'ils durent changer de tactique, se préparer à faire tomber les filles pour un crime qu'elles n'avaient pas commis et leur concocter des secrets encore pires que tous ceux qu'ils avaient jamais utilisés contre elles –, Nick l'aida sans faillir.

Puis, lorsqu'ils durent regagner Rosewood au lieu de s'enfuir vers une autre île des Caraïbes et faire jouer à Nick un rôle clé dans la vie de chacune des filles pour orchestrer leur chute à toutes les quatre, il s'acquitta de sa mission avec un dévouement infini. Ali lui imposa une épreuve après l'autre, le faisant passer pour un revendeur de drogue et un barman, le traînant jusqu'en Islande pour y assassiner un innocent, draguer Aria et voler un tableau avec elle. Et chaque fois, Nick – si gentil, si émotif avec sa

personnalité limite – se laissa docilement guider. Il l’aimait tant ! Cela faisait de lui un parfait petit soldat.

On partira une fois qu’elles seront en prison, lui avait promis Ali. Et plus tard : On partira quand elles seront mortes. Et si elles ne meurent pas, on tombera tous les deux ensemble.

Mais même ça, c’était un mensonge. En cachette, Ali avait tracé une autre fausse piste, un plan de secours dont Nick ignorait l’existence. Tout commençait par la lettre qu’il avait écrite pour elle, et se terminait par la vidéo de lui en train de tuer Tabitha... seul. Entre les deux, des choses qu’Ali avait faites pendant qu’il avait le dos tourné, en utilisant une pince qui l’avait fait grimacer de douleur, un stylo qui fuyait et son imagination redoutable. C’était le plan de la dernière chance, au cas où tout le reste échouerait – à n’utiliser que si elle se trouvait dans une situation désespérée.

La seule chose qui comptait pour elle, c’était que ces salopes meurent.

Alors seulement, elle en aurait terminé.

LA CHANCE D'HANNA

Par un chaud lundi matin de la mi-juin, Hanna Marin entra chez Poole, un glacier à l'ancienne du centre de Rosewood. L'intérieur n'avait pas changé depuis sa dernière visite : il y avait toujours le même damier noir et blanc sur le sol, les mêmes tabourets en fer forgé devant les tables, le même long comptoir en marbre, les mêmes bonbons à un penny dans des bocaux. Les gérants proposaient toujours les mêmes parfums de crème glacée dont le Phillie Fundae, un sundae baptisé ainsi en l'honneur de l'équipe de base-ball de Philadelphie. Sentir l'odeur divine des cônes gaufrés fabriqués maison, se mélangeant à celle de la glace aux cookies, fit gargouiller l'estomac vide d'Hanna.

Ses vieilles amies Aria Montgomery, Spencer Hastings et Emily Fields étaient assises dans un des box du fond, sous une affiche montrant une fille habillée dans le style des années cinquante et mangeant avec élégance un banana split. Hanna ne les avait pas vues depuis deux semaines, mais Aria, Spencer et elle avaient reçu un message d'Emily leur demandant si elles pouvaient parler aujourd'hui. Hanna devinait facilement quel sujet leur amie voulait aborder, mais elle n'était pas certaine de s'y sentir prête.

— Salut, Han, lança Spencer en se poussant pour lui faire de la place.

Les autres lui dirent aussi bonjour. Hanna jeta sa sacoche en cuir sur la banquette et se glissa près de Spencer. Un instant, le silence plana autour de la table. Spencer sirotait une tasse du fameux café fraîchement moulu de chez Poole, ses cheveux blonds lui tombant devant les yeux. Aria enfonçait d'un air distrait sa cuillère dans une coupe de sorbet. Emily déchirait l'emballage d'une barre chocolatée Charleston Chew.

— Alors, commença enfin Hanna. Quoi de neuf ?

Les autres gloussèrent d'un air gêné, et Hanna espéra que la réponse à sa question était « Rien du tout ». Les derniers mois avaient été un tourbillon infernal. D'abord, un maître chanteur diabolique, qui signait ses textos « A », avait refait surface pour les tourmenter avec leurs secrets. Il leur avait mis sur le dos le meurtre de Tabitha Clark, une fille avec qui elles s'étaient disputées en Jamaïque durant les vacances de printemps de leur année de 1^{re}, en faisant parvenir à la police une vidéo trafiquée qui les montrait toutes les quatre en train de battre Tabitha à mort.

L'identité du maître chanteur ne faisait aucun doute : il s'agissait d'Alison DiLaurentis, la sœur jumelle de leur ancienne meilleure amie. Deux semaines auparavant, sa piste les avait conduites jusqu'à une vieille maison abandonnée. Mais Ali et son petit ami Nick Maxwell les avaient enfermées au sous-sol et avaient tenté de les éliminer en les intoxiquant au gaz. La police était arrivée juste à temps pour sauver les filles et arrêter Nick. Ali, elle, avait réussi à s'échapper sans que personne ne la voie. Sans laisser la moindre trace.

Aria dévisagea Spencer.

— Tu as passé de bonnes vacances ?

Spencer haussa les épaules. Sa famille et elle venaient de séjourner deux semaines dans leur maison de Longboat Key, en Floride. Ils étaient rentrés la veille.

— J'ai battu Amelia au tennis. (Elle se tourna vers Hanna.) Et toi, Cabo avec ta mère, c'était comment ?

— Pas trop mal, murmura Hanna.

De façon très inattendue, Ashley Marin avait pris les choses en main, une fois sa fille sortie de l'hôpital, et elle lui avait annoncé que toutes deux partaient pour le Mexique.

— Cette fois, je n'emporte pas de travail, avait-elle ajouté, ce qui les avait toutes stupéfiées, car elle donnait presque des conférences téléphoniques jusque sous la douche.

Hanna et elle avaient passé une semaine à bronzer, boire des margaritas sans alcool et donner des notes aux surfeurs canon. Franchement, ça avait été plutôt cool.

Aria fit la moue.

— Je suis jalouse que vous soyez parties en vacances alors que je suis restée coincée ici.

Emily leva le doigt.

— Moi aussi, je suis restée ici. (Elle baissa les yeux.) À penser à Ali.

Entendre le nom de leur bourreau fit frissonner Hanna. D'un autre côté, il était inévitable qu'elles finissent par en parler.

— Je n'arrête pas de penser à elle, avoua Emily. Comment se peut-il qu'il n'y ait eu aucune trace d'elle dans cette maison ?

Les techniciens de la police avaient examiné les lieux à la loupe après que les filles et Nick en étaient sortis. Ils avaient trouvé des tonnes de photos d'Ali – disposées à la façon d'un autel –, mais pas une seule de ses empreintes. Du coup, ils pensaient de nouveau qu'elle était morte dans les Poconos.

— Nous, on sait bien ce qu'on a vu, marmonna Hanna, que cette soirée hantait toujours.

Ali avait l'air tellement cinglée ! Elle avait collé un flingue sur la tête d'Emily. Une détonation avait retenti mais, quand les filles avaient repris connaissance, elles se trouvaient dans un lit d'hôpital. Vivantes. Que s'était-il passé entre-temps ?

Aria se racla la gorge.

— Quelqu'un a eu des nouvelles d'Iris ?

Les autres secouèrent la tête. Iris Taylor partageait la chambre d'Ali au Sanctuaire. Récemment, elle avait passé quelques jours avec Emily, à qui elle avait raconté comment Ali se comportait à l'époque et

qui elle fréquentait.

Après le bal de promo de l'Externat de Rosewood, Iris avait regagné la clinique mais, quand Emily avait appelé pour lui parler, l'infirmière de service lui avait répondu qu'elle n'était jamais rentrée. Elles avaient toutes peur qu'Ali ne lui ait fait quelque chose d'affreux.

— Et ça ? lança Emily en poussant le *Philadelphia Sentinel* du jour vers le milieu de la table.

Vêtu d'une combinaison orange de prisonnier, Nick les fixait depuis la première page. *Maxwell affirme avoir agi seul*, clamait le gros titre.

— Il va être jugé pour le meurtre de Tabitha, résuma Emily. Et écoutez ça : la police a trouvé une berline Acura récente garée dans les bois derrière cette mesure. Les empreintes de Nick étaient partout sur le tableau de bord.

Les yeux de Spencer s'illuminèrent.

— Ce qui explique le porte-clés Acura retrouvé dans la maison témoin de mon beau-père quand elle a été vandalisée.

Hanna attira le journal vers elle.

— Que dit Nick au sujet d'Ali ?

— Il affirme qu'elle est morte dans l'incendie des Poconos, répondit Emily. Et il nie son implication dans le meurtre de Tabitha, soutient mordicus qu'elle n'a pas contribué à nous harceler et qu'elle ne s'est pas trouvée dans la mesure ce soir-là.

— Donc, il endosse toute la responsabilité ? (Hanna grimaça.) Il faut vraiment être fou !

— Ben, il était soigné au Sanctuaire, lui rappela Spencer. Ali a dû l'ensorceler.

Aria leva les yeux au ciel.

— Comment a-t-il pu se laisser faire ?

Une expression gênée passa sur le visage de Spencer, qui sortit son téléphone portable et le posa au milieu de la table.

— Il n'est pas le seul.

Hanna baissa les yeux vers l'écran. LES LIONS D'ALI, clamait une bannière tout en haut. UN SITE INTERNET CRÉÉ POUR SOUTENIR ALISON DILAURENTIS. ALISON EST UNE JEUNE FEMME FORTE, DÉTERMINÉE ET INCOMPRISSE. NOUS ESPÉRONS QU'UN JOUR LE MONDE LA VERRA TELLE QU'ELLE EST VRAIMENT. ÉCOUTE-NOUS RUGIR, ALI !

Aria écarquilla les yeux.

— C'est quoi, ce truc ?

— Un fan-club, expliqua Spencer d'une voix rauque. Je suis tombée dessus il y a une semaine. Mais j'espérais que ça ne durerait pas.

— « Une jeune femme forte, déterminée et incomprise » ? (Emily grimaça.) Et « Un jour, le monde la verra telle qu'elle est vraiment » ? Ils la croient toujours en vie ?

Spencer secoua la tête.

— On dirait plutôt qu'ils œuvrent à laver sa mémoire. Ils organisent des soirées durant lesquelles tout le monde se déguise en Ali et – vous n'allez pas le croire – rejoue l'incendie des Poconos. Sauf que,

à la fin, Ali s'en sort vivante. Certains écrivent des fanfictions pour raconter ce qu'elle a fait ensuite. Et ils les vendent sur Amazon.

Hanna frissonna.

— C'est flippant.

Aria pliait sa serviette en papier en triangles de plus en plus petits.

— On devrait peut-être les contacter. Si ça se trouve, ils savent quelque chose.

Spencer renifla.

— J'ai déjà essayé. Mais ils utilisent tous un pseudonyme. Et puis, pourquoi nous diraient-ils quoi que ce soit ?

— Ils pourraient être dangereux, ajouta Emily sur un ton inquiet.

Aria baissa de nouveau les yeux vers le journal.

— Je voudrais bien qu'on puisse forcer Nick à avouer qu'il ment.

Hanna croisa les mains devant elle.

— Comment ? Ce n'est pas comme si on pouvait aller le voir en prison pour faire pression sur lui.

— Il existe peut-être un moyen de le piéger pour qu'il se confesse de lui-même, suggéra Emily.

Ou...

— Le plus simple, coupa Spencer, ce serait de laisser tomber.

Le silence se fit autour de la table. Bouche bée, Hanna dévisageait Spencer.

— Tu es sérieuse ? demanda-t-elle enfin.

D'elles toutes, c'était toujours Spencer qui avait le plus fait preuve d'empressement à traquer Ali. Elle qui avait suggéré qu'elles se réunissent dans une pièce de sécurité pour essayer de découvrir l'identité du complice d'Ali. Elle qui avait refusé de lâcher prise même après leur arrestation à toutes les quatre.

Spencer tripotait son porte-clés Tiffany en argent.

— Cette histoire a déjà gâché deux ans de nos vies. J'en ai ma claque, vous comprenez ? Et je n'ai pas reçu de nouveaux messages signés « A ». Et vous ?

Emily secoua la tête, tout comme Aria. Hanna les imita à contrecœur, car elle s'attendait à ce que ça arrive d'un instant à l'autre.

— Ça ne signifie pas qu'il faut renoncer, protesta-t-elle. Ali court toujours !

— Mais que peut-elle faire sans Nick auprès d'elle ? insista Spencer. Probablement pas grand-chose.

— Un des Lions pourrait l'aider, suggéra Emily.

— Je suppose que oui. (Spencer tournait et retournait son téléphone dans ses mains.) Mais on dirait qu'ils sont tous fêlés, non ? (Elle froissa sa serviette en papier.) C'est nul qu'Ali soit toujours libre. C'est nul que toute la faute retombe sur Nick. Mais s'il veut pourrir en prison, c'est son problème. Nous, on a besoin de vivre notre vie. (Elle dévisagea Hanna.) Et en parlant de ça... les cours de rattrapage ne commencent pas aujourd'hui ?

Hanna acquiesça. L'Externat de Rosewood avait viré les filles après leur inculpation pour meurtre mais, grâce au dernier revirement de situation, il avait été décidé qu'elles recevraient leur diplôme de fin d'études secondaires si elles obtenaient les notes requises. Les universités qui les avaient admises pour la rentrée suivante avaient même accepté de leur garder une place. Seule Aria avait préféré prendre une année sabbatique.

— Oui. J'ai histoire dans une demi-heure. (Hanna regarda ses amies.) Et vous ?

— Je dois me retaper la chimie, mais les cours ne commencent que demain, révéla Emily.

— Moi, il faut juste que je rende mon portfolio pour le cours d'arts plastiques et que je passe les examens finaux, déclara Aria. La plupart de mes matières étaient déjà bouclées quand on s'est fait virer.

— Pareil pour moi, ajouta Spencer. (Elle se leva.) On ferait mieux d'y aller. Il ne faut pas qu'Han soit en retard dès le premier jour.

Les autres filles l'imitèrent. Elles sortirent de chez le glacier, s'étreignirent très fort et promirent de s'appeler très vite. Quelques secondes plus tard, ses amies disparues, Hanna se retrouva seule dans la rue, sans savoir quoi penser de leur discussion. Même si elle mourait d'envie de suivre le conseil de Spencer et de laisser tomber, elle était terrifiée à l'idée qu'Ali courait toujours. Qu'elle était encore libre de comploter contre elles.

Le crissement aigu des pneus d'un semi-remorque s'éleva à l'angle de la rue, suivi par des éclats de rire en provenance de l'impasse voisine. Hanna eut soudain la chair de poule ; elle avait l'impression aussi familière que déplaisante que quelqu'un l'observait.

Tu te fais des idées. Il n'y a personne, se morigéna-t-elle.

Une main en visière pour se protéger les yeux contre la vive clarté de juin, elle longea les quelques pâtés de maisons qui la séparaient de l'Externat de Rosewood, un immense complexe de bâtiments en pierre et en brique qui avait jadis appartenu à un baron du rail.

L'endroit semblait très différent en été. Le drapeau royal bleu et blanc orné du blason de l'établissement ne flottait pas en haut du mât. La fontaine en marbre devant le gymnase était à sec. Les balançoires et le portique de l'école primaire ne grouillaient pas de gamins hurlants, et aucun bus jaune n'était garé le long du trottoir.

Hanna poussa la porte du lycée. Les couloirs étaient déserts, et on aurait dit que personne n'avait balayé depuis la fin des cours normaux. Toutes les affiches pour des élections, des bals ou des événements caritatifs avaient été décrochées, laissant derrière elles des taches de couleur plus claire sur les murs en ciment peint. Les haut-parleurs ne diffusaient pas l'habituelle musique classique de l'intercours. Certains casiers étaient grands ouverts et vides, telles des gueules sombres et béantes. Du bout d'un doigt, Hanna poussa une porte qui se balança sur ses gonds dans un grincement sinistre.

Une ombre remua au bout du couloir, et Hanna se figea. Puis un rire grave s'éleva d'une autre partie du bâtiment. La jeune fille se retourna juste à temps pour voir une silhouette pareille à un fantôme disparaître dans l'escalier menant aux étages. Son cœur se mit à battre plus fort. *Reste calme. Tu es parano.*

Sur la pointe des pieds, elle gagna l'aile consacrée aux cours d'histoire et jeta un coup d'œil à l'intérieur de sa salle de classe. Une odeur de transpiration flottait dans l'air, et seules les rangées du fond étaient occupées. Un garçon coiffé d'une casquette délavée des Phillis gravait quelque chose dans le bois de son pupitre avec l'extrémité pointue d'une clé. Une fille avec des dreadlocks dormait en ronflant doucement. Dans un coin, un type au regard vide lisait ce qui ressemblait fort à un *Playboy*.

Quelqu'un toussa derrière Hanna, qui fit volte-face. Un garçon aux épaules voûtées, portant un bonnet malgré le soleil de juin, se tenait beaucoup trop près d'elle, un sourire narquois aux lèvres.

— B-bonjour, bredouilla Hanna, le cœur battant de nouveau la chamade. Je peux t'aider ?

Le sourire du garçon se fit un peu plus désinvolte.

— Je te connais. Tu es Hanna Marin.

Puis il la dépassa sans rien ajouter et pénétra dans la classe.

Le téléphone d'Hanna se mit à sonner. La jeune fille poussa un glapissement et se pressa contre les casiers, mais ce n'était que son petit ami, Mike.

— Tu es déjà au bahut ? lui demanda-t-il.

— Hu-hu, marmonna Hanna, dont le pouls lui martelait les tempes. Mais ça ressemble un peu à *La Nuit des morts vivants*. Qui sont tous ces gens que je n'avais jamais vus avant ?

— C'était pareil quand j'ai suivi des cours de conduite l'été dernier. Je crois qu'ils gardent les élèves du rattrapage dans le placard à balais le reste de l'année. Je voudrais bien pouvoir te rejoindre pour te protéger. Je devrais peut-être prendre le premier bus pour Rosewood.

Hanna eut un gloussement sans joie. Depuis qu'elle avait informé Mike qu'Ali était de retour, il était devenu en quelque sorte son garde du corps officieux. L'autre jour, avant son départ pour un camp de football dans le New Hampshire, elle avait poussé un cri en découvrant une araignée sous son porche, et Mike avait volé à son secours tel un superhéros. Chaque fois qu'elle recevait un texto, il la surveillait attentivement, guettant sur son visage des signes d'inquiétude ou de frayeur. Il lui avait demandé un million de fois s'il ne devrait pas renoncer à partir un mois, arguant : « Tu pourrais avoir besoin de moi. »

— Pas question que tu reviennes déjà, contra Hanna en regardant d'autres élèves passer devant elle. (D'accord, ils portaient tous des chaussures affreuses, et ce n'était pas le genre de personnes qu'elle fréquentait d'habitude, mais ils n'avaient pas réellement l'air de zombies.) Je peux gérer une poignée de gens bizarres.

Puis elle raccrocha.

Quelques instants plus tard, son téléphone bipa. *Bonne chance pour ton premier jour de rattrapage !* avait écrit sa mère. *Dînons ensemble ce soir pour fêter ça !*

Hanna sourit. Pendant des années, elle s'était appuyée sur son père, mais ça avait changé du tout au tout le jour où elle avait été arrêtée pour le meurtre de Tabitha et où Tom Marin lui avait annoncé qu'il ne pouvait pas être vu avec elle parce que cela nuirait à sa campagne politique.

Au plus grand étonnement d'Hanna, sa mère avait pris la relève, et elle faisait de gros efforts pour être vraiment présente. La veille, elles étaient même allées ensemble chez Otter, la boutique préférée

d'Hanna, pour lui acheter une « tenue de rentrée estivale » : la minirobe rayée et les bottines gris tourterelle qu'elle portait aujourd'hui.

Bonne idée, répondit-elle. Puis elle pénétra dans la classe en faisant cliqueter ses talons, ses cheveux auburn ondulant sur ses épaules.

Le soleil entrait à flots par les hautes fenêtres ; c'était si joli qu'un brusque sentiment de bien-être envahit la jeune fille. Qu'est-ce que ça pouvait bien faire si elle devait recommencer ses cours d'histoire avec des nuls de quatrième zone ? Au moins, elle décrocherait son diplôme de fin de secondaire. La presse et les gens de Rosewood ne la haïssaient plus ; personne ne la prenait plus pour une meurtrière. Elle avait toujours ses amies, un copain génial et, pour la première fois de son existence, une mère qui s'occupait d'elle. Spencer avait peut-être raison : elle devrait oublier cette histoire avec Ali et juste profiter de la vie.

Il ne restait que des places au premier rang, Hanna se laissa tomber sur une chaise, arrangea joliment sa robe autour de ses cuisses et attendit l'arrivée du professeur. Son téléphone sonna de nouveau. Elle ne reconnut pas l'indicatif du numéro appelant, ce qui la rendait toujours nerveuse.

— Allô ? dit-elle sur un ton hésitant.

— Hanna Marin ? claironna une voix féminine. Je m'appelle Felicia Silver. Je suis la productrice exécutive de *En flammes*, l'histoire vraie de la terrible épreuve que vous a infligée Alison DiLaurentis.

Hanna réprima un grognement. Ça ressemblait à un nouveau *La Tueuse au visage d'ange*, le documentaire qui racontait leur première bataille contre Ali. Tout était affreux dans ce téléfilm : les décors, le scénario, l'actrice mal fagotée qui jouait le rôle d'Hanna... Pendant des mois, il avait été diffusé toutes les semaines, et Hanna avait dû supporter que ses camarades lui en récitent des scènes entières dans les vestiaires ou à la cafétéria. Le monde avait-il vraiment besoin d'un second téléfilm sur sa vie ?

— Je sais ce que vous pensez : *La Tueuse au visage d'ange* était naze, déclara Felicia tout en mâchant un chewing-gum. Mais cette fois, ce sera différent. Ce sera un vrai film produit pour le cinéma, avec de vrais acteurs et un scénario fantastique. Et pour être sûrs que l'ambiance sera juste, nous allons tourner ici, à Rosewood.

— Ah ?

Hanna était surprise. Elle n'avait encore vu aucun camion ou autre équipement de tournage.

— Bref, si je vous appelle, c'est parce que je vous ai vue dans ces publicités avec votre père, révéla Felicia. La caméra vous adore.

Hanna rougit. Avant que son père ne la désavoue, ils avaient tourné ensemble des spots de campagne, dont un message d'intérêt public contre l'alcool au volant. Hanna ne voulait pas se vanter, mais elle s'était effectivement trouvée très bien dans la vidéo.

— Je voudrais vous offrir un rôle dans le film, poursuivit Felicia. Ce serait une excellente publicité pour nous, et une bonne expérience pour vous, j'espère. On pensait vous faire jouer Naomi Ziegler, un personnage secondaire mais crucial, surtout dans les scènes à bord du bateau de croisière.

Merci, je suis au courant, faillit répliquer Hanna. Elle avait vécu les scènes en question. Puis elle réalisa ce que Felicia venait de lui proposer.

— Vous voulez que je joue un rôle parlant ?

— C'est exact. Ce serait une bonne occasion pour vous de prouver au monde entier que vous avez tourné la page pour devenir une fabuleuse actrice. Qu'en dites-vous ?

L'esprit d'Hanna était en ébullition. Elle voulait répondre que ses amies et elle n'avaient pas forcément tourné la page, mais... Felicia croirait qu'elle était folle.

Devait-elle accepter ? Dans leur bande, la comédienne, ça avait toujours été Spencer, qui tenait le premier rôle dans toutes les pièces du club de théâtre, qui mémorisait des monologues d'Ibsen pour le plaisir et qui voulait toujours faire des exercices d'impro pendant leurs soirées pyjama. Pourtant, c'était tentant. La première aurait-elle lieu à Hollywood avec un tapis rouge ? Hanna pourrait-elle y assister ?

Néanmoins... elle ne savait pas si c'était une bonne idée.

— Je ne sais pas trop, dit-elle lentement. Il faut que j'y réfléchisse.

— En fait, nous avons besoin de votre réponse tout de suite, s'impatienta Felicia. Allez, Hanna. Ce sera une expérience géniale ! Hank Ross a été embauché comme réalisateur, et devinez qui jouera votre rôle ? Hailey Blake !

Hanna en resta bouche bée. Hailey Blake était une starlette très belle, très brillante et très célèbre qui avait débuté en interprétant Quintana dans *Abracadabra*, l'émission Disney préférée de Hanna. Après ça, elle avait tourné un paquet de chouettes films pour ados. Récemment, elle avait présenté les Teen Choice Awards et embrassé sur scène son coprésentateur, le type super sexy qui jouait le héros dans le film de vampires *Mordu*. Alors, si ce film était assez bien pour Hailey...

— Je suppose que je peux essayer, s'entendit répondre Hanna.

— Fantastique, se réjouit Felicia. Je vous envoie les détails par mail.

Hanna raccrocha, un peu hébétée. Elle allait jouer dans un film – avec Hailey Blake. Un vrai film avec une première et un tapis rouge, qui serait sans doute présenté dans des festivals tels que Sundance ou Cannes. Peut-être serait-elle interviewée avec Ryan Seacrest et toutes les autres célébrités qu'on voyait sur la chaîne de télévision E ! Peut-être serait-elle invitée à apparaître dans *Fashion Police* – avec Hailey, évidemment.

Soudain, un avenir scintillant se déroulait devant elle. Pour la toute première fois, la jeune fille entrevoyait la possibilité que quelque chose de positif sorte de ce cauchemar.

ARTISTE TORTURÉE

Aria Montgomery inséra la vieille Subaru familiale rouillée, cahotante et crachotante dans une place de parking du Vieux Hollis, un quartier bohème pourvu comme il se devait de trottoirs défoncés, de maisons victoriennes semi-délabrées et de jardins envahis par les herbes folles (dont certains ne contenaient rien d'autre que des plants de marijuana). Entre les arbres touffus, le soleil inondait la chaussée en larges bandes brillantes. Un vélo d'enfant gisait abandonné sur une pelouse ; de l'autre côté de la rue se dressait un stand de limonade bio désert.

— Hé ! lança Ella, la mère d'Aria, au moment où la jeune fille franchissait la porte de la galerie où elle travaillait depuis leur retour d'Islande deux ans auparavant.

Ses cheveux noirs étaient attachés en un chignon approximatif ; elle portait une longue jupe en voile et un débardeur côtelé mettant en valeur ses bras athlétiques. Des bracelets tintaient à ses poignets ; d'énormes boucles d'oreilles en turquoise pendaient à ses lobes.

Elle serra Aria très fort contre elle, lui emplissant les narines de son odeur de patchouli. Ces derniers temps, elle était très portée sur les embrassades, et aussi sur les longs regards entendus. Aria avait l'impression que la dernière attaque de « A » l'avait vraiment déstabilisée.

— Tu veux m'aider à installer cette expo ? demanda Ella en désignant les toiles appuyées contre les murs tout autour de la pièce.

L'artiste, un vieux monsieur aux oreilles pleines de poils nommé Franklin Hodgewell, avait déjà exposé là un milliard de fois. Ses paysages de l'est de la Pennsylvanie, ses vols d'oies sauvages et ses calèches amish se vendaient toujours très bien.

— Ce n'est pas une obligation, ajouta très vite Ella. Si tu as mieux à faire, je me débrouillerai seule.

— Non, non. Je peux te donner un coup de main pour l'accrochage. (Aria saisit un tableau représentant une grange et le suspendit à un crochet.) Et aussi pour les cocktails, si tu veux.

— Si toi tu veux, répondit prudemment Ella en lui coulant un regard de biais.

Depuis qu'elle avait failli mourir intoxiquée dans le sous-sol de la masure, Aria passait presque tout son temps libre à la galerie. Elle avait de bonnes raisons pour ça : d'abord, elle travaillait là, fût-ce à

temps partiel seulement. Ensuite, elle trouvait la présence de sa mère réconfortante – Ella était une femme équilibrée et solide. Enfin, elle n’avait rien de mieux à faire.

Elle savait que sa mère trouvait ça bizarre. Et elle devinait la question qu’Ella brûlait de lui poser : que comptait-elle faire cet été, et surtout l’année suivante ? Ses amies s’étaient inscrites en fac et, si elles avaient leurs examens au rattrapage, elles pourraient y entrer comme prévu à l’automne. Aria, elle, avait prévu de prendre une année sabbatique pour voyager en Europe mais, maintenant, l’idée de se rendre seule à l’étranger lui faisait peur. Peut-être parce que la dernière fois qu’elle l’avait fait – pour retourner en Islande –, elle s’était retrouvée prise dans un scandale international lié au monde de l’art, et qu’elle avait rencontré Nick, le petit ami cinglé d’Ali, alors qu’il se faisait passer pour un justicier sexy du nom d’Olaf.

Elle avait vaguement envisagé de s’inscrire à une retraite d’artistes dans l’Oregon, mais la date limite était passée depuis une semaine. Elle avait par ailleurs songé à prendre des cours à l’université des Arts de Philadelphie mais, là aussi, elle avait laissé passer le premier jour de classe sans se manifester.

Elle se sentait... coincée. Paralysée par la frayeur. Il lui semblait que, chaque fois qu’elle fermait les yeux, le visage d’Ali s’imposait à son esprit. Ali était tellement flippante la dernière fois qu’elles l’avaient vue ; on aurait presque dit un cadavre ambulante. Son image hantait Aria au point que, dans l’espoir de l’expurger de son cerveau, celle-ci l’avait peinte sur une immense toile dans l’arrière-boutique de la galerie.

En fait, elle avait peint deux versions d’Ali : la plus récente, celle de la fille qu’elle avait vue dans le sous-sol de cette maison près des bureaux du père d’Hanna, et l’Ali du début de leur année de 6^e, du temps où elle était populaire et inaccessible. Pour ça, elle avait utilisé un vieux croquis datant du jour où Ali avait arraché l’affiche de la capsule temporelle devant l’Externat et annoncé qu’elle comptait bien se procurer un morceau du drapeau. C’était avant l’échange de jumelles ; avant que Courtney DiLaurentis n’approche Aria et les autres durant une opération caritative pour leur proposer de devenir ses meilleures amies.

Aria passa dans l’arrière-boutique et osa examiner les deux tableaux de plus près. En temps normal, elle avait du mal avec les portraits : elle en avait peint un milliard de Noel Kahn, son peut-être ex-petit ami, sans jamais réussir à capturer son essence. Mais l’« Alisonitude » d’Ali avait coulé toute seule de son pinceau. Ses traits étaient d’une précision glaçante. Rien qu’en les regardant, Aria sentait presque l’haleine fétide d’Ali, et elle frissonnait en examinant ses yeux écarquillés par la fureur. Quand elle reportait son attention sur l’Ali de 6^e, le sourire narquois et condescendant de cette dernière lui donnait l’impression d’être aussi insignifiante que ce jour où, assise seule sur le muret de l’Externat, elle l’avait croquée discrètement.

Aria sortit de la pièce à reculons et referma la porte. Le simple fait de passer du temps avec les portraits d’Ali lui flanquait les jetons.

Elle promena un regard à la ronde, cherchant quelque chose à faire dans la galerie, mais elle n’était pas censée bosser ce jour-là et les deux assistants de service, Bernie et Sierra, s’ennuyaient déjà.

Soudain, une silhouette dans la rue attira son attention à travers la vitrine. Le cœur d'Aria lui remonta dans la gorge.

Noel.

— Je reviens tout de suite, marmonna-t-elle à sa mère en fonçant vers la porte.

Noel était déjà un demi-pâté de maisons plus loin quand elle déboula sur le trottoir.

— Hé ! appela-t-elle. Noel ?

Le jeune homme se retourna. Les ecchymoses avec lesquelles il était ressorti de l'unité de stockage où Ali et Nick l'avaient enfermé le soir du bal de promo s'étaient enfin estompées, et ses cheveux noirs avaient poussé un peu ; désormais, ils bouclaient sous ses oreilles. Mais en apercevant Aria, il prit une expression méfiante.

Le cœur de la jeune fille se brisa. Quand ils sortaient ensemble, Noel était toujours si heureux de la voir, même si elle l'interrompait au milieu d'un entraînement de lacrosse ! Il courait toujours vers elle les bras tendus. Aria aurait-elle voulu qu'il fasse de même cette fois ? Non. Si. Non.

C'était elle qui avait dit à Noel qu'ils ne pouvaient pas continuer ensemble. Pendant des années, il lui avait menti au sujet d'Ali : il connaissait la vérité à propos de l'échange, et il lui avait même rendu visite au Sanctuaire. Aria pensait qu'elle ne pourrait jamais le lui pardonner. Mais, ces derniers temps, elle avait regretté sa décision. Tout le monde faisait des erreurs.

Et Noel lui manquait *tellement*.

— S-salut, dit-elle en s'approchant de lui. Merci pour le texto.

Depuis peu, elle lui en avait envoyé quelques-uns, rien de très personnel : juste pour renouer le contact. Noel avait fini par lui répondre un simple « Salut », mais c'était peut-être un signe.

Le jeune homme fronça les sourcils.

— Oh. D'accord. Pas de souci.

Un silence douloureux suivit. Aria fit mine de s'intéresser à l'autocollant sur le pare-chocs d'une Honda Civic qui passait dans la rue.

— Et donc, euh, tu fais quoi dans le quartier ? finit-elle par demander.

Dis que tu es venu me voir, implora-t-elle en son for intérieur.

Noel se dandina.

— Je suis un cours d'anglais à Hollis pour pouvoir m'en dispenser l'an prochain. On est un paquet à le faire : Mason, Riley Wolfe...

Aria se mit à glousser.

— Tu te souviens de la fois où tu m'as dit qu'elle ressemblait à un leprechaun¹ ?

Noel eut une grimace peinée.

— Hum, il faut que j'y aille.

Aria lui saisit le bras.

— Attends ! bêla-t-elle sur un ton désespéré qui lui fit honte. On, on pourrait peut-être prendre un café un de ces quatre ? Ou bien aller ensemble à la soirée de collecte de fonds du Country Club ?

Un groupe de dames de la bonne société rosewoodienne organisait cet événement dans le but de récolter de l'argent en faveur des jeunes défavorisés ou à problèmes de Rosewood. Tout le monde était invité. Ce qui était assez curieux, parce que, dans cette petite ville riche, il n'y avait pas vraiment de jeunes défavorisés ou à problèmes... Ali exceptée.

Noel recula.

— Je suis déjà pris.

— Oh, lâcha Aria avec une désinvolture forcée. Un ciné, alors ?

Noel gardait les yeux rivés à la chaussée.

— En fait, j'ai besoin d'espace pour le moment, Aria. Je suis désolé.

La jeune fille cligna des yeux.

— D'accord. Je comprends.

Mais ça lui faisait mal. Elle repensa à la fois où elle avait vu Noel à l'hôpital, après avoir été attaquée. *Je te crois*, lui avait-il dit à propos du fait que ses amies et elle avaient vu Ali. *Je te croirai toujours*. Il lui avait paru si inquiet pour elle, si plein d'affection ! Mais deux semaines s'étaient écoulées depuis, et il agissait comme s'il avait tout oublié.

— Bon, ben, à plus.

Ce fut tout ce qu'Aria parvint à articuler.

— À plus.

Noel agita la main sans conviction. Lorsqu'il se fut éloigné de quelques pas, il sortit son téléphone et appuya sur l'écran. Aria compta jusqu'à dix, mais il ne se retourna pas.

La gorge de la jeune fille la démangeait, et elle sentait qu'elle allait bientôt se mettre à pleurer. Le carillon que Jim, le propriétaire de la galerie, avait acheté lors d'un voyage en Inde tinta au moment où elle rentrait.

Ella baissa la toile qu'elle tenait dans ses mains.

— Aria ? (Sa voix dérailla.) C'était Noel ? Tout va bien ?

— Je voulais juste...

Tête baissée, Aria passa devant sa mère sans rien ajouter. L'humiliation devait se lire sur son visage, mais elle ne voulait pas en parler.

Elle disparut dans l'arrière-boutique, ferma la porte à clé derrière elle et laissa libre cours à ses larmes. La vision brouillée, elle foudroya du regard les portraits d'Ali. Tout était sa faute. Tout était toujours sa faute.

Enragée par l'expression provocante de l'Ali de 6^e, Aria empoigna la toile sur laquelle elle semblait ricaner : *Tu ne m'échapperas jamais*. Avec des gestes brusques, presque frénétiques, elle la posa sur un chevalet et prit ses tubes de peinture à l'huile sur le rebord de la fenêtre. Elle déposa un peu de noir sur une palette en bois et, de son pinceau le plus large, recouvrit les cheveux brillants d'Ali, son teint de rose et son sourire haïssable avec de grandes bandes rageuses d'obsidienne.

Elle s'acharna jusqu'à ce que toute la toile soit recouverte de noir, à l'exception d'un petit triangle autour d'un des yeux d'Ali. L'iris bleu semblait la fixer. Mais c'était encore trop. Beaucoup trop.

Alors, Aria le recouvrit aussi.

1. Créature humanoïde imaginaire issue du folklore irlandais.

L'ÉTOFFE DONT ON FAIT LES ÉCRIVAINS

Le lundi soir, un valet en chemise blanche et pantalon rouge tendit la main à Spencer Hastings alors qu'elle descendait du Range Rover de son beau-père.

— Bienvenue au Four Seasons, mademoiselle, dit-il aimablement. Puis-je vous aider ?

Spencer sourit. Elle adorait les hôtels de luxe.

— Non, c'est bon, répondit-elle.

Elle se retourna pour regarder sa mère, son beau-père M. Pennythistle, sa demi-sœur de quinze ans, Amelia, sa sœur aînée Melissa et le petit ami de celle-ci, Darren Wilden, descendre de voiture à leur tour. Ils ressemblaient à une publicité pour Brooks Brothers : les hommes en costume sombre, les femmes en robe de cocktail noire sobre et de bon goût ; même Amelia, qui s'habillait d'ordinaire comme une poupée American Girl.

Toute la famille se dirigea vers la grande salle de bal où elle devait assister à une soirée donnée en l'honneur des Cinquante Personnes Les Plus En Vue de Philadelphie. M. Pennythistle figurait sur la liste parce que son entreprise avait construit des tas de nouveaux lotissements en banlieue. Spencer n'était pas très fan de ses maisons traditionnelles qui lui faisaient penser à la série *The Stepford Wives*, mais elle trouvait génial de voir son nom sur une plaque et dans le magazine *Philadelphia*. Et après l'enfer qu'elle venait de traverser pendant des mois, une soirée élégante où l'on danserait et où l'on boirait des cocktails serait l'idéal pour lui changer les idées.

— Un martini ? offrit une serveuse qui en portait tout un plateau.

Spencer jeta un coup d'œil à sa mère, qui opina.

— Un seul.

Avec un large sourire, la jeune fille se saisit d'un verre. Pour son plus grand ravissement, M. Pennythistle secoua la tête avant même qu'Amelia puisse ouvrir la bouche.

Spencer se tourna vers Melissa pour lui demander si elle voulait un martini, elle aussi. Mais sa sœur aînée regardait quelque chose sur son téléphone, les sourcils froncés.

— Qu’y a-t-il ? interrogea Spencer en se rapprochant d’elle.

Un pli d’inquiétude barrait le front de Melissa.

— Je viens de voir un article sur tous les faux « A » qui sévissent à travers le pays.

Darren se rembrunit.

— Je t’avais dit d’arrêter de lire ces trucs.

Melissa le chassa d’un geste distrait et continua à fixer le petit écran, les yeux plissés.

— Apparemment, une bande de filles de l’Ohio a reçu un si grand nombre de messages de menace que l’une d’elles a fini par tuer celle qui les tourmentait.

Spencer poussa un grognement dégoûté et se pencha pour voir à son tour. Un encart sur le côté parlait des Lions d’Ali, son fan-club de cinglés. *Certains organisent des veillées aux chandelles dans différents endroits, afin de prier pour qu’Alison DiLaurentis soit toujours vivante. « Comme toujours, les médias n’ont présenté qu’une seule facette de l’histoire, déclare une femme qui souhaite garder l’anonymat. Mais Alison est un individu courageux et unique, victime de préjugés odieux et d’une intolérance aveugle. Honte à ceux qui sont incapables de le voir. »*

La nausée gagna Spencer. *Victime de préjugés odieux et d’une intolérance aveugle ? Elle a fumé quoi, celle-ci ?*

C’était trop frustrant ! Spencer avait dit à ses amies qu’elle voulait tourner la page. Avant toute cette horrible histoire, elle avait été acceptée à Princeton, et récemment, le comité des admissions l’avait informée qu’elle avait encore une bonne chance de pouvoir poursuivre ses études là-bas du moment qu’elle obtenait d’excellentes notes à ses examens finaux.

Mais oublier Ali, c’était plus facile à dire qu’à faire. Elle ne cessait de ressurgir partout. Et ces fameux Lions d’Ali... C’était de la folie. Comment pouvaient-ils idolâtrer quelqu’un qui avait pratiquement assassiné la moitié de Rosewood ?

Dès que Spencer avait découvert leur existence, elle avait brûlé d’envie de riposter. Dissoudre leur groupe ne semblait pas vraiment possible : ils avaient le droit de monter un fan-club, si bizarre soit-il. Au lieu de ça, la jeune fille avait créé un site Internet pour les autres victimes de harcèlement, un endroit sûr où ces adolescents pourraient partager leurs expériences et s’ouvrir de leurs sentiments.

Pour le moment, ça marchait plutôt bien ; elle avait déjà près de deux mille « J’aime » sur la page Facebook du site. Chaque nouveau message qui lui brisait le cœur sur Facebook, Twitter ou par mail lui confirmait la nécessité d’une telle initiative. Il y avait tant de gens qui souffraient de harcèlement, et certains payaient un prix bien plus élevé qu’elle. Raconter leur histoire permettrait peut-être d’empêcher que ça ne se reproduise ou, au moins, de diminuer le nombre de victimes.

— J’aimerais bien que les médias se trouvent une nouvelle obsession, fulmina Melissa en rangeant son téléphone dans son sac.

Spencer acquiesça. Elle voulait parler à sa sœur du fait qu’Ali était toujours vivante mais, jusqu’ici, Melissa n’avait pas paru disposée à l’écouter. Ce que Spencer pouvait comprendre : sa sœur aussi devait en avoir assez de cette histoire.

Puis le regard de Melissa s’éclaira.

— Oh mon Dieu, c'est ma copine Kim de Wharton ! Il faut qu'on aille lui dire bonjour !

Serrant la main de Darren, elle l'entraîna à travers la foule.

Spencer promena un nouveau regard à la ronde. Quelqu'un gloussa derrière elle et, soudain, la jeune fille sentit la peau de ses bras la picoter. Cet endroit était bondé, et il n'y avait pour ainsi dire pas de vigiles. Ça ferait une couverture parfaite pour Ali.

Cesse de penser à elle, se morigéna silencieusement Spencer. Lissant ses cheveux d'une main, elle but une gorgée de martini et se dirigea vers le bar. Il ne restait qu'un seul tabouret libre ; elle se hissa dessus et attrapa une poignée de fruits secs dans un petit bol. Puis elle observa son reflet dans le miroir derrière le comptoir.

Ses cheveux blonds brillaient, ses yeux bleus aussi, et sa peau était encore dorée de ses vacances en Floride. Mais ça ne lui servirait pas à grand-chose dans cette soirée, où la plupart des invités avaient dépassé la quarantaine. Et puis, Spencer ne voulait pas s'embarquer dans une nouvelle relation amoureuse. Tous ses petits amis ne lui avaient jamais apporté que des ennuis et brisé le cœur.

— Excusez-moi, vous êtes bien Spencer Hastings ?

Se retournant, elle découvrit une jeune femme en tailleur à fines rayures et escarpins marron.

— Oui, mais votre nom m'échappe, dit-elle, pensant qu'il s'agissait d'une des associées de M. Pennythistle.

— C'est parce que je ne vous l'ai pas encore dit, sourit son interlocutrice. Je m'appelle Alyssa Bloom. (Elle posa son verre de vin blanc sur le comptoir.) Seigneur, très chère. Vous avez subi une telle épreuve ! Je vous admire énormément.

— Oh, on fait ce qu'on peut, répondit gauchement Spencer, qui sentit ses joues s'empourprer.

— Comment vous sentez-vous maintenant que c'est terminé ? s'enquit Alyssa Bloom. J'imagine que vous êtes soulagée et ravie.

Spencer se mordit la lèvre. *Ce n'est pas terminé*, voulait-elle répliquer.

Alyssa Bloom sirota une minuscule gorgée de vin.

— Vous avez sans doute entendu parler des fans d'Alison ? Comment se font-ils appeler, déjà ?

— Les Lions d'Ali, grogna Spencer sans réfléchir.

— Et des imitateurs de « A » partout à travers le pays ? (Alyssa Bloom renifla.) C'est affreux. S'il y avait une leçon à retenir de cette histoire, ce n'était pas du tout celle-là.

Spencer acquiesça.

— Personne ne devrait avoir à endurer la même chose que moi, admit-elle.

C'était la réponse qu'elle faisait en général aux ados qui lui écrivaient pour lui raconter leur propre expérience de harcèlement.

Le regard avide d'Alyssa Bloom indiquait qu'elle voulait la faire parler davantage mais, tout à coup, Spencer fut saisie d'un accès de paranoïa. Qui était cette femme ? Dernièrement, elle avait reçu beaucoup d'appels de journalistes sournois qui essayaient de l'entraîner dans une conversation juste pour lui faire dire quelque chose d'idiot.

— Je suis désolée, mais vous faites quoi dans la vie ? demanda-t-elle sur un ton un peu brusque.

Alyssa Bloom glissa une main dans la poche de sa veste et lui tendit une carte de visite. Spencer baissa les yeux. *Alyssa Bloom. Éditrice. HarperCollins Publishing, New York.*

Spencer en resta muette de stupéfaction l'espace de quelques instants.

— Vous travaillez dans l'édition ?

Alyssa Bloom sourit.

— C'est exact.

— Vous voulez dire que vous publiez des livres ? (Spencer se serait giflée d'avoir posé une question aussi bête.) Désolée, se ressaisit-elle très vite. C'est juste que je n'avais encore jamais rencontré d'éditrice. Et que je me suis toujours considérée comme un auteur.

Des années plus tôt, Courtney et elle avaient eu l'idée d'une série de livres qui auraient pour héroïnes des fées joueuses de hockey sur gazon capables de se transformer en top models. Elles avaient pratiquement écrit la moitié du premier tome ; du moins, Spencer l'avait écrite tandis que Courtney lui donnait ses instructions depuis le bord du terrain.

Alyssa Bloom fit saillir une de ses hanches.

— Si vous avez des idées, je serai ravie de les entendre. Et j'adorerais parler de votre site Internet, à l'occasion.

Spencer écarquilla les yeux.

— Vous connaissez mon blog ?

Alyssa Bloom opina.

— Bien sûr. Le harcèlement est un sujet à la mode, et vous avez créé quelque chose de très intéressant. (Puis son téléphone sonna, et elle adressa un sourire crispé à Spencer.) Désolée, je dois répondre. (Elle désigna la carte de visite dans la main de la jeune fille.) Appelez-moi à l'occasion. Ravie de vous avoir rencontrée.

Sur ces mots, elle se détourna et s'éloigna, son téléphone collé à l'oreille.

Spencer avait l'esprit en ébullition. Si elle publiait un livre, Princeton serait forcé de l'accueillir. Même Melissa n'avait pas réussi à inscrire un truc pareil sur son CV.

— Je vous sers quelque chose ?

Le barman lui souriait derrière son comptoir. Spencer sentit sa bonne humeur grimper en flèche. Soudain, tout lui semblait neuf et brillant, plein de possibilités. *La vie est fabuleuse.*

— Un autre martini, s'il vous plaît, dit-elle en poussant son verre vide vers le barman.

Après tout, elle venait de recevoir la carte de visite de quelqu'un qui travaillait chez un très gros éditeur. Il fallait bien fêter ça.

L'ORANGE EST LE NOUVEAU ROMANTISME

Le mardi matin, Emily Fields était assise à l'une des paillasses du labo de chimie de l'Externat de Rosewood. Sur les murs, une table des éléments périodiques voisinait avec une affiche montrant diverses molécules basiques et la disposition de leurs électrons. Des becs Bunsen s'alignaient dans un placard vitré, et les tiroirs du fond contenaient des éprouvettes, des béchers et autres récipients.

La prof, une femme aux cheveux frisés du nom de Mme Payton qu'Emily n'avait jamais rencontrée avant – elle soupçonnait que le personnel enseignant habituel de l'Externat refusait d'y mettre les pieds durant l'été – se tenait devant le tableau, faisant tourner un anneau en argent autour de son doigt. À l'exception d'Emily, tous les élèves bavardaient entre eux, envoyaient des textos ou fouillaient dans leur sac. Une fille s'était même assise sur le rebord de la fenêtre et avait disposé tout un menu Chick-fil-A¹ sur ses genoux.

— Si vous voulez bien jeter un coup d'œil à votre programme..., commença Mme Payton d'une voix tremblante en ajustant ses lunettes à monture métallique sur son nez. Vous verrez que les travaux pratiques compteront au moins pour trente pour cent de votre note finale ; aussi, je vous suggère de les prendre au sérieux.

Plusieurs garçons de l'équipe d'aviron ricanèrent. Vera, la partenaire de laboratoire d'Emily, qui portait une veste militaire délavée mais ornée d'une minuscule étiquette Dolce & Gabbana dans le dos, fixait la prof d'un air hagard. Hanna avait dit à Emily combien les élèves des cours de rattrapage étaient flippants.

— Il n'y a personne que je connais, s'était-elle lamentée sur un ton théâtral.

Emily ne trouvait pas ça si affreux. Mais Hanna avait raison au sujet de deux choses. D'abord, l'Externat de Rosewood lui semblait bizarre sans l'agitation et le brouhaha qui y régnaient le reste de l'année. Elle n'avait jamais remarqué à quel point les portes grinçaient, ni la quantité d'ombres menaçantes qui s'étiraient derrière les coins, ni le nombre de néons qui clignotaient comme s'ils allaient s'éteindre d'un instant à l'autre.

Ensuite, aucun de ses camarades ne semblait se soucier de valider cette matière. *Vous vous rendez compte de la chance qu'on a ? On va pouvoir décrocher notre diplôme quand même ?* voulait leur crier Emily. Mais peut-être qu'on n'appréciait pas ce genre de chose, à moins d'avoir cru en être privée.

Vera lui tapota le bras.

— Hé, c'était comment, quand tu as failli mourir ?

Emily détourna les yeux. Parfois, elle oubliait que les autres élèves de l'Externat savaient tout sur elle.

— Euh...

— Je me souviens bien d'Alison, poursuivit Vera. Une fois, elle m'a dit que je ressemblais à un troll. (Elle serra et desserra les poings.) Mais bon, elle est morte maintenant, pas vrai ?

Emily ne sut quoi répondre. Elle était toujours surprise, presque choquée, que ses camarades se souviennent d'Ali. Elle-même avait passé tellement de temps à rêver de cette dernière que, parfois, il lui semblait qu'Ali était le fruit de son imagination, quelqu'un que personne d'autre ne pouvait connaître. Alors qu'en fait, les élèves de l'Externat avaient connu les deux Ali : Courtney, qui était devenue l'amie d'Emily et des autres en 6^e, et la véritable Ali, la sociopathe qui avait tenté de les tuer à deux reprises.

Et qui était, c'est sûr, toujours vivante.

— Voici vos manuels, annonça Mme Payton en déposant une pile de livres sur une des paillasses de devant et en demandant aux élèves de faire circuler vers le fond de la classe. Quelqu'un veut bien lire l'introduction à voix haute ?

Plusieurs élèves ricanèrent, et Mme Payton parut sur le point de se mettre à pleurer. *La pauvre*, songea Emily. Ne s'était-elle pas rendu compte que la lecture à voix haute, ça s'arrêtait après l'école primaire ? Prise d'un élan de compassion, la jeune fille leva la main.

— Moi, je veux bien.

Ouvrant son manuel à la première page, elle commença à lire d'une voix forte et assurée. L'Externat de Rosewood lui avait fait une faveur en l'autorisant à suivre des cours de rattrapage, et le moins qu'elle pouvait faire, c'était de se montrer reconnaissante.

Même si ça signifiait que tous ses camarades se moquaient aussi d'elle à présent.

Quelques heures plus tard, Emily se gara dans l'allée de la maison familiale, coupa le contact de la Volvo de ses parents et se plia en deux pour passer sous la porte à moitié ouverte du garage, qui avait sans doute encore besoin d'être réparée.

Le garage donnait directement sur le salon, qui embaumait le pot-pourri. La première chose que vit Emily, ce fut sa mère assise sur le canapé, une couverture sur les jambes, en train de tricoter. La télé projetait une lueur bleue sur son visage.

Mme Fields regardait une émission de bricolage, qui montrait comment fabriquer soi-même une niche pour son chien. Elle se tourna vers Emily, qui se figea et envisagea de détalier. Puis elle sourit.

— Alors, c'était comment, ce premier cours de rattrapage ? demanda-t-elle d'une voix faible.

Emily se détendit lentement. Elle avait encore du mal à s'habituer à la gentillesse de sa mère. Deux semaines auparavant, ses parents ne lui adressaient plus la parole. Elle n'avait même pas eu le droit de rendre visite à sa mère quand celle-ci avait été hospitalisée suite à une crise cardiaque de faible gravité.

C'est fou comme les choses peuvent changer vite, songea-t-elle.

— Ç-ça a été, répondit Emily en s'asseyant sur la causeuse rayée. Tu, euh, tu as besoin de quelque chose ?

Le cardiologue avait recommandé à Mme Fields de se ménager durant les quelques semaines à venir. Les sœurs d'Emily, Carolyn et Beth, étaient venues pour l'aider, mais elles étaient toutes deux reparties la veille pour suivre des cours d'été dans leurs universités respectives.

— Une bière au gingembre, peut-être. (Mme Fields souffla un baiser à sa benjamine.) Merci, ma chérie.

— De rien, répondit Emily en se levant et en se dirigeant vers la cuisine.

Son sourire s'évanouit dès qu'elle eut le dos tourné. *Déjà vu*, songea-t-elle. Emily avait perdu le compte du nombre de fois où ses parents l'avaient déshéritée puis, après une tragédie, de nouveau accueillie à bras ouverts. Après l'attaque de Nick, quand elle avait rouvert les yeux à l'hôpital et vu toute sa famille plantée à son chevet, elle avait failli éclater de rire. *Encore ?* avait-elle eu envie de s'exclamer. Puis son père s'était penché vers elle et, des trémolos dans la voix, lui avait dit :

— On ne t'abandonnera jamais, ma chérie.

Ses frères et sœurs l'avaient serrée très fort dans leurs bras en pleurant. Et sa mère avait affirmé :

— Nous t'aimons tellement.

Bien entendu, Emily se réjouissait qu'ils aient changé d'avis. Mais elle se sentait également blasée. Et s'il se produisait quelque chose qui les poussait à lui tourner le dos une fois de plus ? Cela valait-il la peine de s'attacher de nouveau à eux ? Emily n'osait même pas leur dire qu'elle pensait qu'Ali était toujours en vie ; ils la croiraient folle.

C'était triste que sa famille ne soit plus sa pierre angulaire. Quelque chose manquait à sa vie, comme un trou béant qu'Emily avait besoin de combler, mais sans savoir comment. En retrouvant Ali ? Oui, ça marcherait sans doute. Pourtant, elle avait l'impression que ça ne suffirait pas.

— Oh, j'ai oublié de te dire, lança Mme Fields depuis le salon. Il y a du courrier pour toi sur la table de la cuisine. Tu connais quelqu'un au Centre pénitentiaire d'Ulster ?

Emily faillit en laisser tomber la bière au gingembre qu'elle venait de sortir du frigo. Elle se dirigea vers la table, recouverte d'une nappe imprimée « poulets » sans le moindre faux pli. Le courrier du jour était coincé sous le porte-serviettes en forme de poulet. Une enveloppe blanche carrée, un peu froissée, portait bien le nom d'Emily – et le cachet du Centre pénitentiaire d'Ulster, dont l'encre avait légèrement bavé.

L'esprit d'Emily s'éparpilla dans plusieurs directions. Oui, elle connaissait une des détenues de cette prison mais, aux dernières nouvelles, la personne en question ne lui parlait plus. À moins que...

Les yeux plissés, Emily détailla l'écriture sur l'enveloppe. Se pouvait-il que... ? Dans sa chambre, elle avait une carte postale montrant l'aéroport international des Bermudes, au dos de laquelle figuraient

les mêmes E à grosse boucle et les mêmes F pointus. *Un jour, on se retrouvera*, avait écrit l'amour de sa vie, Jordan Richards.

Mais non, ça ne pouvait pas venir de Jordan. Impossible.

L'image de son ex-petite amie s'imposa à l'esprit d'Emily. Ses longs cheveux noirs, ses yeux verts si expressifs. Ses lèvres à l'arc de Cupidon bien dessiné. Son odeur de mandarine. La robe en broderie anglaise qu'elle portait quand Emily l'avait rencontrée pour la première fois sur le pont du bateau de croisière.

C'était si bon de l'embrasser et de la tenir dans ses bras, si facile de lui parler de sa vie, de ses inquiétudes et de ses peurs ! Mais Jordan avait un passé trouble : elle était recherchée par le FBI pour avoir volé des voitures, des bateaux et même un avion dans son ancienne vie de délinquante. « A » avait appelé la police pour la dénoncer mais, au dernier moment, Jordan avait réussi à s'échapper.

Plus tard, Emily, qui cherchait désespérément à maintenir un lien entre elles, avait réussi à la contacter. Mais son message sur Twitter avait permis à la police de découvrir la cachette de Jordan, en Floride. Le pire, c'est que Jordan tenait la stupidité d'Emily pour responsable de son arrestation. Mais Emily savait que c'était « A » – Ali – qui avait rencardé les flics sur ces messages Twitter. Ali était la cause de tout.

Emily n'avait jamais aimé personne comme elle aimait Jordan, pas même la fille qu'elle avait longtemps prise pour Ali. Cependant, à cause du passé de Jordan, elle n'avait pas parlé de leur relation à beaucoup de monde. Bien entendu, Spencer, Hanna et Aria étaient au courant, tout comme Iris, l'ancienne camarade de chambre d'Ali au Sanctuaire. Mais Emily ne pouvait rien dire à ses parents. Ils ne comprendraient pas.

Les mains tremblantes, elle ouvrit l'enveloppe. *C'est une mauvaise blague*, se disait-elle. Quelqu'un d'autre lui avait écrit en se faisant passer pour Jordan ; Ali, peut-être.

Elle déplia une feuille de papier ligné.

Chère Emily,

Je t'écris de prison. Il m'a fallu un moment pour mettre de l'ordre dans mes sentiments, mais j'ai suivi à la télé l'épreuve que tu viens de traverser, et mon avocat m'en a un peu parlé. Je suis désolée que tu aies dû subir ça. Maintenant, je comprends mieux pourquoi tu voulais tellement partir, et pourquoi tu m'as contactée même en sachant que c'était dangereux. Je te pardonne pour ces tweets ; je sais que tu n'as jamais cherché à me nuire. J'aimerais bien que tu me rendes visite, si tu en as envie. On a des tas de choses à se raconter. Mais si tu as tourné la page, je comprendrai.

Avec toute mon affection,

Jordan

Emily relut la lettre trois fois pour être bien certaine. Oui, c'était l'écriture de Jordan, et aussi sa façon de s'exprimer.

Le nez d'Emily commença à la piquer. Elle chercha son téléphone dans sa poche et composa le numéro que Jordan avait indiqué au bas de sa lettre : celui du Centre pénitentiaire d'Ulster. Quand une femme à la voix lasse décrocha, Emily lui parla tout bas pour que sa mère ne l'entende pas.

— Bonjour, je voudrais prendre rendez-vous pour une visite.

Elle donna le nom de son amie. Et de fait, celle-ci l'avait inscrite sur la liste des gens qu'elle était prête à voir. Emily fut submergée par l'émotion au point d'en devenir presque aphone. C'était incroyable : dix minutes plus tôt, elle pensait avoir perdu Jordan pour toujours. Voilà ce dont elle avait besoin pour combler le vide de son existence.

Elle raccrocha avec un sourire d'une oreille à l'autre. Pourtant, quand son téléphone bipa, elle frémit, alarmée par la coïncidence. Elle avait reçu un nouveau texto.

Son cœur se mit à battre la chamade. Ali était-elle tapie de l'autre côté de la fenêtre, en train de l'écouter ? Tout semblait cependant immobile et silencieux dans le jardin derrière la maison. Rien ne bougeait dans les champs de maïs, et pas une seule voiture ne passait sur la route.

Emily baissa les yeux vers son téléphone. *Alerte Verizonne mobile. Vous avez utilisé 90 % de votre forfait Internet pour le mois en cours.*

Elle posa son portable et se passa les mains sur le visage. Les autres avaient peut-être raison. Ali ne les surveillait sans doute plus. Emily devrait suivre leur conseil et essayer de vivre sa vie. Essayer d'être libre.

1. Chaîne de restauration rapide américaine spécialisée dans les plats à base de poulet.

UNE ÉTOILE EST NÉE

— Tu as une peau magnifique.

Hanna ferma les yeux tandis qu'une maquilleuse nommée Trixie déposait du blush sur ses joues à l'aide d'un gros pinceau.

— Merci, murmura-t-elle.

— Et de très beaux yeux, aussi, ajouta Trixie, dont l'haleine sentait les bonbons à la violette.

Hanna gloussa.

— Vous travaillez à la commission, ou quoi ?

— Pas du tout. (Un cliquetis annonça que Trish venait de refermer son poudrier.) Je dis les choses comme elles sont, voilà tout.

C'était le mercredi. Hanna se trouvait dans le même studio de Rosewood Ouest où son père et elle avaient été filmés pour l'annonce d'intérêt public contre l'alcool au volant. À présent, l'endroit grouillait de décors, de projecteurs, de câbles, de micros, et aussi de scénaristes, de réalisateurs et de techniciens. C'était le troisième jour de production de *En flammes*, et on filmait une scène dans laquelle Spencer et Aria recevaient une carte postale flippante du nouveau « A » à propos de la Jamaïque. La grande scène d'Hanna en tant que Naomi Ziegler venait ensuite.

Le réalisateur, un type ventripotent du nom de Hank Ross, à qui tout réussissait en ce moment — Hanna n'avait pas vu son dernier thriller conspirationniste, mais elle était bien décidée à le faire —, se leva brusquement.

— Coupez ! cria-t-il. Je crois qu'elle est bonne !

Sur un écran vidéo, Hanna vit Amanda, l'actrice qui jouait Spencer, et Bridget, celle qui jouait Aria, se détendre d'un coup. Elle était d'accord avec le réalisateur : les deux filles avaient été parfaites, reproduisant à la perfection les maniérismes de ses amies et faisant bien sentir à quel point la situation était effrayante sans pour autant recourir au mélodrame. En fait, tous les interprètes étaient épatants. La femme qui jouait Mme Hastings avait même remporté un Golden Globe.

Puis Hank remarqua Hanna et lui adressa un grand sourire.

— Tout va bien ?

— Oui, c'est parfait.

Hanna lui rendit son sourire en ajustant la perruque blonde courte et effilée, correspondant en tous points à la coupe pixie de Naomi, qui lui allait étonnamment bien. Autre chose incroyable : quand elle était arrivée au studio, Hank lui avait donné quelques lignes de texte et collé une caméra dans la figure en lui ordonnant d'être naturelle. Si c'était un test, Hanna sut qu'elle l'avait passé haut la main quand elle vit un large sourire s'afficher sur le visage de Hank.

— Ouais, la caméra t'adore, avait-il généreusement confirmé.

Puis quelqu'un lui avait montré sa caravane, sa propre caravane de star de cinéma avec une petite couchette où faire la sieste, une coiffeuse dotée de trois types d'éclairage on ne peut plus flatteurs, et un frigo pour les deux bouteilles d'eau de coco qu'elle avait apportées après avoir lu dans *Us Weekly* qu'Angelina Jolie en buvait aussi.

Une assistante de production l'avait entraînée au département costumes, où une habilleuse bavarde lui avait fait enfiler une fabuleuse robe en patchwork et des bottines cloutées ; une tenue beaucoup trop cool pour la vraie Naomi, mais qui lui allait trop bien pour qu'Hanna songe à protester.

Elle avait à peine eu le temps de mémoriser son texte pour sa première scène, une prise de quelques secondes durant laquelle Jared Diaz, le beau gosse qui jouait Mike, et elle échangeaient un regard soupçonneux à travers le pont du bateau de croisière. Mais elle s'en était très bien sortie. Peut-être lui était-il facile de se couler dans la peau de Naomi parce qu'elle la connaissait depuis très longtemps.

Ou peut-être était-elle une comédienne-née, désormais en partance pour Hollywood.

Hank glissa hors de sa chaise et alla parler aux actrices de l'autre côté de la cloison mobile. Hanna saisit la besace à franges suspendue au dos d'une chaise et en sortit son téléphone : elle avait hâte d'envoyer des nouvelles à ses amis. Mais d'abord, elle alla faire un tour sur Twitter. Deux cents personnes avaient retweeté le message dans lequel elle vantait les services du traiteur. Sa demi-sœur, Kate, avait rajouté une série de points d'exclamation. La vraie Naomi Ziegler, dont Hanna avait fait en sorte qu'elle sache que ce serait elle qui jouerait son rôle dans le film, avait répondu J'AIME PAS en majuscules.

Hanna composa un nouveau texto pour Spencer, Aria et Emily. *Vous devriez vraiment venir. Vous pourriez décrocher un rôle sans problème.*

Spencer répondit dans la seconde. *Je ne suis pas prête à revivre mon pire cauchemar. Mais je suis ravie que tu t'amuses. Casse-toi une jambe !*

Telle était, dans les milieux artistiques la formule consacrée pour se souhaiter bonne chance sans provoquer le sort.

Aria aussi envoya des félicitations, et Emily affirma que jamais elle ne se tiendrait devant une caméra ; elle ferait forcément une éruption de plaques rouges. *Au fait, je t'ai dit que Jordan m'a écrit de prison ?* ajoutait-elle à la fin de son message. *Je vais lui rendre visite bientôt !*

Hanna sourit. Elle se réjouissait qu'Emily aussi ait quelque chose de chouette dans sa vie. Ses amies et elle le méritaient toutes.

Puis elle écrivit à Mike. *Une étoile est née !*

Aussitôt, il lui répondit : *Il y a des belles gosses sur le plateau ? Prends des photos pour moi !*

Hanna ricana et jeta un coup d'œil à la ronde. Oui, il y avait des tas de filles canon dans la distribution, mais aussi parmi le personnel technique et même les employées du traiteur. Soudain, elle croisa le regard de la seule actrice qu'elle n'avait pas encore rencontrée. Ces longs cheveux bruns... C'était Hailey Blake. La star Hailey Blake. En la voyant, celle-ci écarquilla les yeux et s'écria :

— Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu ! (Repoussant sa coiffeuse et sa maquilleuse, elle se précipita vers la jeune fille.) C'est bien toi ! Hanna Marin !

Hanna voulut répondre, mais Hailey lui saisit les mains et poursuivit :

— Je meurs d'envie de te rencontrer depuis ce matin, mais j'avais un rendez-vous auquel je ne pouvais pas échapper. (Elle haussa les sourcils et articula discrètement « Panne d'oreiller ».) Bref, c'est génial que tu sois là ! Ça te plaît ? Les gens sont sympas avec toi ? Sinon, tu me le dis, et je leur botte le cul.

Hanna en resta bouche bée. La personnalité publique de Hailey était celle d'une fille accessible et adorable, mais dans la réalité, elle était mince comme un fil de fer, avec un dégradé ultramoderne et des cuissardes qu'Hanna n'aurait jamais pu porter sans passer pour une prostituée. Et elle parlait de botter le cul des gens.

Hailey se tourna vers un des assistants de Hank, un type pâle à l'allure de vampire nommé Daniel.

— Hé ! Hanna a encore quelques minutes de libres avant notre prochaine scène ?

— Je n'en ai pas terminé avec elle, déclara Trixie en s'avançant avec sa trousse de maquillage. J'avais besoin d'une autre teinte de blush, expliqua-t-elle en brandissant un poudrier.

Hailey renifla.

— Ce rose hideux ? Elle est très bien comme ça. (Elle passa son bras sous celui d'Hanna.) Viens.

Daniel jeta un coup d'œil étrange à Hanna.

— À ta place, je ferais attention, lui conseilla-t-il en écarquillant ses yeux très enfoncés dans leurs orbites.

— Pitié ! (Hailey leva les yeux au ciel et entraîna Hanna plus loin sur le plateau.) Je te jure : tous les gens qui bossent avec Hank sont de vraies gonzesses, chuchota-t-elle assez fort pour que Daniel l'entende.

Hanna jeta un coup d'œil désolé à l'assistant par-dessus son épaule, espérant qu'il ne croirait pas qu'elle était l'auteur de ces propos.

Hailey et elle traversèrent le plateau, montèrent une volée de marches et longèrent un couloir étroit qui surplombait plusieurs des décors du bateau de croisière. Arrivée au milieu, Hailey ouvrit une porte ornée d'une plaque à son nom. Hanna découvrit une pièce au papier peint rose pelucheux qui abritait un canapé en forme de bouche rouge, un minifrigo, un vélo spinning SoulCycle et une étagère pleine de journaux à scandales.

Hanna jeta un coup d'œil à la coiffeuse sur laquelle étaient disposées les photos de trois types différents, tous plus mignons les uns que les autres. Elle était à peu près certaine d'en avoir vu un dans le

dernier film à succès avec Jake Gyllenhaal.

Hailey vit ce qu'elle regardait.

— Mes trois copains. Adorables, pas vrai ?

Hanna fronça les sourcils.

— Tu sors avec les trois en même temps ?

— Évidemment.

D'une pochette en velours posée sur le frigo, Hailey tira un paquet de cigarettes Parliament. Elle en alluma une et se laissa tomber sur le canapé en soufflant un nuage de fumée bleue. Puis elle tendit le paquet à Hanna.

— Tu en veux une ?

Hanna hésita. Elle n'avait pas fumé depuis l'époque où elle était amie avec Mona Vanderwaal. Elle prit une cigarette mais ne l'alluma pas.

Puis le téléphone de Hailey émit les deux notes sinistres du générique des *Dents de la mer*, et l'actrice poussa un grognement déconfit en regardant l'écran.

— Désolée, dit-elle à Hanna avant de prendre la communication et de hurler : Qu'est-ce que tu veux encore, maman ? (Elle écouta quelques instants, puis soupira.) Je t'ai déjà dit que c'était un mensonge. Qui tu préfères croire : lui ou moi ?

Hanna pensa que Hailey avait besoin d'intimité, et elle se dirigea vers la porte, mais l'actrice lui fit signe qu'elle n'en avait pas pour longtemps et qu'Hanna pouvait rester.

— Tu es insupportable aujourd'hui, cracha-t-elle dans son téléphone. Dis à ton psy d'augmenter le dosage de tes médocs !

Elle raccrocha et sourit à Hanna.

— Encore désolée.

— Ce... c'était vraiment ta mère ? interrogea Hanna, incrédule.

Hailey haussa les épaules.

— Parfois, j'ai l'impression qu'elle est contre moi.

Hanna cligna des yeux. Si seulement elle avait le courage de parler ainsi à son père !

Hailey tira une nouvelle fois sur sa cigarette.

— Alors... Hanna Marin. J'ai regardé toutes tes interviews.

Hanna sentit ses joues s'empourprer.

— Sérieux ?

— Il fallait bien que je comprenne qui tu es, puisque je joue ton rôle. (Hailey se pencha en avant.) Tu es la plus posée de la bande, et la plus cool. J'ai beaucoup de chance de t'interpréter !

Hanna baissa les yeux. Ces derniers mois, elle ne s'était sentie ni posée ni cool. Rectification : ces deux dernières années, en fait.

— C'est moi qui ai de la veine que tu m'interprètes.

— Tu trouves ? (Hailey porta une main à son cœur.) C'est trop gentil de me dire ça !

Hanna allait répliquer que Hailey devait entendre ça tout le temps : après tout, elle avait remporté un milliard de prix décernés par le public. Mais l'actrice se leva d'un bond et se rapprocha d'elle.

— Il faut absolument qu'on fasse mieux connaissance, déclara-t-elle avec enthousiasme. Tu pourrais peut-être me faire visiter Rosewood ? Ou bien... attends, on n'est pas loin de New York, non ? (Elle pressa les mains d'Hanna avec force.) Je peux nous faire entrer dans n'importe quelle boîte de Manhattan. La plupart des videurs me doivent un service.

— D'accord, acquiesça Hanna d'une voix essoufflée en tentant d'imaginer combien les gens seraient jaloux en la voyant arriver en boîte avec la star Hailey Blake.

— On pourrait même emmener Jared, suggéra Hailey, très excitée. Il est canon, tu ne trouves pas ? Et c'est un amour. Je pourrais te brancher avec lui.

Hanna mit un moment à comprendre que Hailey parlait de Jared Diaz, l'acteur qui jouait Mike.

— Euh, j'ai déjà un copain, protesta-t-elle en riant. Le vrai Mike.

Puis quelqu'un poussa un gros soupir derrière elles. La porte de la loge était ouverte, et Daniel, l'assistant du réalisateur, se tenait sur le seuil. Hanna réprima un glapissement. Il était assez flippant avec sa peau presque translucide, ses lèvres fines et la façon dont il était arrivé sans faire de bruit. Hanna se demanda de quelle façon quelqu'un comme lui avait bien pu décrocher ce boulot de rêve.

— Mesdemoiselles ? lança-t-il en plissant les yeux à cause de la fumée de cigarette. On a besoin de vous sur le plateau pour tourner la scène de la croisière.

Le visage de Hailey s'assombrit.

— Déjà ? Mon contrat stipule que j'ai droit à des pauses. Je vais appeler mon agent pour me plaindre. (Elle tendit la main vers son téléphone, leva les yeux au ciel et la laissa retomber.) Bon, d'accord, ça ira pour cette fois.

Elle écrasa son mégot par terre. Daniel les précéda dans l'escalier, et Hailey pressa la main d'Hanna.

— Souviens-toi que c'est toi qui as le talent, lui souffla-t-elle. Ne les laisse pas te donner des ordres. Ils sont censés te servir, pas l'inverse.

Hanna ne put s'empêcher de glousser.

Hank les attendait au bas des marches.

— Il était temps, grogna-t-il en foudroyant Hailey du regard. Marissa veut que tu changes de tenue. Elle te cherche depuis une heure.

— J'ai prévenu Daniel que j'étais dans ma loge, aboya Hailey. Ce n'est pas ma faute s'il ne vous a pas transmis le message.

Sans lui prêter attention, Hank se tourna vers Hanna.

— Tu es dans la foule, chérie, dit-il beaucoup plus gentiment.

D'un index tendu, il désigna un décor qui reconstituait à la perfection le pont du bateau de la Croisière Verte : rambardes cuivrées, bar tiki dans le coin, banquettes de velours violet le long des murs, et même un groupe de reggae dont les musiciens accordaient distraitement leurs instruments.

Hanna dit au revoir à Hailey, qui semblait toujours aussi agacée, et alla s'asseoir à une table voisine en compagnie de Penelope Riggs, la fille qui jouait Riley. Tout ce qu'elle avait à faire dans cette scène, c'était de mimer une conversation avec Penelope et, de temps en temps, de jeter des regards assassins à Hailey.

Quelques minutes plus tard, l'actrice réapparut vêtue d'une robe de plage qui n'aurait pas déparé dans la penderie d'Hanna. Comme elle se tenait non loin d'elle, cette dernière l'entendit marmonner une série de « Mmmh-mmmh-mmmh » sur tous les tons : des exercices pour s'échauffer la voix. *Quelle pro*, s'émerveilla-t-elle. Peut-être devrait-elle en faire autant.

Hank disparut derrière un mur de caméras.

— Eeeeeet... action ! cria-t-il.

Toutes les caméras se braquèrent sur Hailey. Le groupe se mit à jouer. Hanna se tourna vers Penelope et fit semblant de parler avec elle à voix basse mais, en réalité, toute son attention était concentrée sur Hailey qui se trouvait à l'autre bout du plateau. Elle voulait voir comment l'actrice allait la jouer dans cette scène.

— Tu ne vas jamais me croire, Hanna, s'écria Bridget en se précipitant vers Hailey, les yeux écarquillés et les mains remuant exactement comme celles d'Aria. (Elle agrippa les mains de l'autre actrice.) Graham, mon partenaire de la chasse au trésor... c'est le petit ami de Tabitha !

— Seigneur ! s'exclama Hailey en ouvrant beaucoup trop la bouche. Il faut que tu te débarrasses de lui !

Hanna réprima un frémissement. Pourquoi Hailey parlait-elle comme une Fille de la Vallée ? C'était trop bizarre. Sa voix ne ressemblait pas à ça ! Si ?

— Je ne peux pas, protesta Bridget. Et s'il se doute de quelque chose ? Je devrais peut-être lui raconter la vérité.

— Pas question, contra Hailey en faisant saillir une hanche. Franchement, Aria, c'est bien la dernière chose à faire !

Puis elle se mit à mâcher rageusement, comme si elle avait un énorme chewing-gum dans la bouche. Hanna se sentait de plus en plus mal à l'aise. Elle ne mâchait jamais de chewing-gum.

— Coupez ! cria Hank quelques instants plus tard en réapparaissant sur le plateau.

Hanna pensa qu'il allait donner des conseils de jeu à Hailey, qui de toute évidence en avait grand besoin. Au lieu de ça, il se dirigea vers le groupe et dit à voix basse quelque chose au chanteur.

Hailey s'approcha de la table d'Hanna, les yeux brillants.

— Alors ? pépia-t-elle. Tu ne me trouves pas épatante en toi ?

Elle semblait si contente d'elle ! Même si Hanna avait été offensée par... à peu près tout ce qu'elle venait de faire, elle ne voyait pas comment le lui dire. Alors, elle se contenta de lui rendre un sourire forcé et de dire d'une toute petite voix :

— Si, si ; tu étais très bien.

— Tout le monde en place ! coupa Hank en revenant à son poste au pas de course. On la refait !

Les caméras recommencèrent à tourner. Le groupe attaqua de nouveau l'intro de « Three little birds », et les passagers recommencèrent à s'agiter joyeusement. Hanna fit mine de parler à Penelope tout en gardant un œil sur Hailey qui rejoua la scène exactement de la même façon, mâchouillage inclus.

L'estomac d'Hanna se noua. Si Hailey continuait ainsi, à la sortie du film, Hanna serait la risée de Rosewood et du FIT¹. Les gens l'imiteraient avec une élocution de Fille de la Vallée ruminant son chewing-gum. Et s'ils croyaient qu'elle était en réalité comme ça ?

Hanna tourna la tête de l'autre côté, cherchant quelque chose qui lui changerait les idées. Soudain, un éclair de cheveux blonds traversa le fond du plateau. Hanna sursauta. Là, un autre éclair. Son cœur se mit à battre la chamade. Quelque chose dans la façon de bouger de la fille lui filait la chair de poule.

Elle se leva, et l'actrice qui jouait Riley lui jeta un regard interloqué.

— Qu'est-ce que tu fous ?

— Coupez ! cria de nouveau Hank.

Tout le monde s'interrompit. Hanna crut qu'elle allait se faire engueuler, mais c'est de Bridget que le réalisateur s'approcha. Profitant de cette occasion, Hanna fonça à travers la foule. Elle devait voir qui était cette blonde.

Elle dut contourner un tas de figurants, de faux palmiers, de tables de bistrot, une statue de plongeur sous-marin et plusieurs énormes plantes en pot pour atteindre le fond du plateau. Elle scruta tous les gens qui se tenaient là. Aucun d'eux n'était Ali. Des taches dansèrent devant ses yeux. Son imagination lui jouait-elle des tours ?

Non loin d'elle, une porte de secours se refermait. Hanna se précipita et faillit trébucher sur un câble de projecteur. Elle tendait la main vers la poignée quand quelqu'un lui saisit le bras. Elle fit volte-face, le cœur battant très fort. C'était Jared, le type qui jouait Mike.

— Hanna, c'est ça ? (Il regarda à droite et à gauche.) Tout va bien ?

Hanna jeta un coup d'œil à la porte.

— Je... il faut que je sorte une seconde.

Jared secoua la tête.

— Pas par là. Une alarme se déclencherait, et Hank ferait un caca nerveux.

Hanna regarda de nouveau la porte. SORTIE DE SECOURS, indiquait un panneau lumineux au-dessus.

— Mais quelqu'un vient juste de l'ouvrir, et il ne s'est rien passé, protesta-t-elle faiblement.

Soudain, la tête lui tournait.

Jared lui tapota le bras et l'entraîna à l'écart de la porte.

— Respire un bon coup, d'accord ? J'ai bossé sur des tas de films et, le premier jour, c'est toujours un peu difficile. J'ai vu paniquer des acteurs beaucoup plus expérimentés que toi.

— Mais je ne...

Hanna n'acheva pas sa phrase. Elle ne paniquait pas. Elle était tout à fait calme et concentrée avant d'apercevoir Ali dans la foule.

Sauf que... Était-ce bien Ali ? Comment quelqu'un pouvait-il emprunter une sortie de secours sans déclencher l'alarme ?

Tu as rêvé, se dit Hanna tandis que le faux Mike la ramenait vers sa table. Mais elle ne put s'empêcher de jeter un dernier coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer qu'Ali n'était pas là.

Et bien entendu, elle n'y était pas. Pourtant, Hanna avait l'impression étrange qu'elle se trouvait tout près. En train de l'observer.

1. Fashion Institute of Technology, célèbre école de mode new-yorkaise. (N.d.t.)

ET MAINTENANT, LA PETITE PRODIGE DE ROSEWOOD...

Assise dans le grand salon lumineux de son père, Aria grignotait nerveusement un bâton de Monterey Jack, du fromage filandreux. Byron s'agitait autour d'elle, réorganisant le contenu de sa bibliothèque, un rituel annuel à l'occasion duquel il sortait tous ses livres des étagères pour les réarranger d'une façon compréhensible de lui seul. Dans un coin de la pièce, bébé Lola gazouillait joyeusement dans son parc à thème « jungle », une comptine aigrette s'élevant des haut-parleurs de son mobile musical.

Meredith, la seconde femme de Byron, zappait d'une chaîne à l'autre. Elle finit par s'arrêter sur Bravo qui diffusait une émission de télé-réalité avec des gens célèbres. Cela ne lui ressemblait pas du tout. Pourtant, elle se tourna vers Aria et lui adressa un grand sourire.

— J'ai entendu dire que ta copine Hanna allait jouer dans un film !

— Uh-huh, marmonna Aria en espérant esquiver la question suivante – pourquoi n'était-elle pas dedans elle aussi ?

Elle se réjouissait qu'Hanna se sente assez à l'aise pour faire ça : autant que ce cauchemar rapporte quelque chose à l'une d'elles ! Mais Aria était plutôt du genre à œuvrer en coulisses. Quand ses amies et elle étaient plus jeunes, elle réalisait des films d'art et d'essai dont Courtney-alias-Ali était la plupart du temps l'héroïne. Et puis, elle avait déjà passé bien assez de temps devant les caméras à donner toutes ces interviews pénibles au sujet d'Ali.

Quand l'émission s'interrompt pour une coupure pub, Meredith changea de nouveau de chaîne. Cette fois, elle choisit un bulletin d'informations local, et Aria laissa son esprit vagabonder. Maintenant que Nick avait été arrêté et l'histoire classée par la police, les journalistes recommençaient à meubler avec des sujets à deux balles, genre les disputes au sein du conseil municipal ou la grande polémique pour déterminer s'il fallait ouvrir un nouveau GAP au coin de telle ou telle rue. Puis Meredith s'exclama :

— Oh, quelle bonne idée !

— Hein ?

Aria se retourna. Au bas de l'écran, un bandeau clamait : MOBILISATION POUR LES JEUNES DE ROSEWOOD. L'image montrait la façade du Country Club local, où Aria passait beaucoup de temps autrefois parce que le père de Spencer en était membre.

Une femme aux cheveux blond clair retenus par un bandeau noir apparut sur l'écran, avec la mention *Sharon Winters* sous son visage.

« Beaucoup de tragédies se sont produites dans cette ville. Il est temps d'en faire quelque chose de positif, clama-t-elle. Dans dix jours, nous organisons une soirée de collecte de fonds pour les jeunes défavorisés ou à problèmes de Rosewood et des communautés environnantes. J'espère que tout le monde viendra soutenir notre cause. »

Meredith regarda Aria.

— Tu n'as pas reçu d'invitation ? demanda-t-elle sur un ton excité.

— Peut-être, marmonna Aria en regardant son reste de fromage.

Byron, qui passait derrière le canapé, s'arrêta pour jeter un coup d'œil à la télé.

— Mmmmh. On devrait tous y aller, non ?

— Tu plaisantes ? s'écria Aria.

D'habitude, son père détestait ce genre de soirées.

Byron haussa les épaules.

— Après tout ce que tu as enduré, c'est normal qu'on organise une fête en ton honneur. Et tu pourrais emmener Noel, ajouta-t-il avec un sourire idiot.

Aria baissa les yeux vers le plancher.

— Noel est occupé ce soir-là, marmonna-t-elle en repensant à leur conversation de l'autre jour, devant la galerie.

Son téléphone vibra, et le nom d'Hanna apparut sur l'écran. Aria plissa les yeux. *Je viens juste de voir Ali.*

Son sang se glaça dans ses veines. Elle se leva d'un bond et sortit de la pièce en composant le numéro de son amie.

Hanna décrocha immédiatement.

— Qu'est-ce que tu racontes ? chuchota Aria.

— Je sais, ça paraît dingue, répondit Hanna à voix basse. Mais elle est sur le plateau ; je l'ai aperçue pendant qu'on tournait une scène de foule. En regardant vers le fond du décor, j'ai vu des cheveux blonds, et j'ai eu l'intuition que c'était elle.

Aria s'assit sur le rebord de la fenêtre du couloir.

— Mais tu n'en es pas sûre.

— Ben, non, admit Hanna, mais...

Aria, nerveuse, se releva et se mit à faire les cent pas.

— Essayons de réfléchir de façon logique. Ali pourrait-elle vraiment s'introduire sur un plateau de cinéma ? Il n'y a pas de vigiles ? Un contrôle de sécurité ?

— Si... (Hanna hésita.) Mais elle est très douée pour s'infiltrer là où elle n'a aucune raison d'être, et disparaître en un clin d'œil.

— Tout de même, insista Aria, pourquoi prendre le risque de se mêler à des gens qui pourraient la reconnaître ? Et de se faire filmer, en plus ?

— Tu as raison. (Hanna souffla un grand coup.) D'accord, c'est peut-être mon imagination qui me joue des tours. Je veux dire, c'est forcément ça, non ? Ali ne serait pas aussi bête.

— Non, en effet, lui assura Aria.

Mais après avoir raccroché, elle passa dans la cuisine et fixa sans la voir la fenêtre en vitrail au-dessus de l'évier. De l'autre côté de la pelouse du jardin, une pente douce menait jusqu'à un bois sombre et épais, celui auquel Ali avait mis le feu l'année précédente, manquant tuer Aria et les autres et réduisant en cendres la grange des Hastings. Et si Hanna avait raison ? Et si Ali se trouvait tout près d'elles, prête à les tourmenter de nouveau ?

Aria regarda fixement son téléphone. Le moment aurait été parfait pour recevoir un message signé « A ». Et comme par hasard, son téléphone sonna à cet instant. Il lui échappa des mains et heurta le plancher en bois avec un bruit mat. Un numéro commençant par 610 s'affichait à l'écran.

Aria mit un moment à comprendre que c'était sa mère qui l'appelait depuis la galerie.

— Aria ? lança-t-elle lorsque la jeune fille décrocha. Tu es assise ?

— Euh... ouais, bredouilla Aria, le cœur battant de nouveau la chamade alors qu'elle s'asseyait sur l'une des chaises entourant la table du petit déjeuner.

Et si Ella avait vu Ali ?

— Tu ne vas pas me croire, reprit sa mère, très excitée, mais tout à l'heure, nous avons reçu un coup de fil d'un riche collectionneur new-yorkais, M. John Carruthers.

— *Le John Carruthers ?* s'étonna Aria.

Art Now Magazine avait récemment publié un portrait de lui, qui venait d'acheter deux Picasso à une vente aux enchères parce que sa femme en voulait un pour la chambre de chacun de leurs enfants. C'était le collectionneur que tous les artistes et les propriétaires de galerie rêvaient de séduire.

— Tout à fait, pépia Ella. Son assistante a appelé pour que je lui décrive les tableaux que nous avons en ce moment. J'en suis presque tombée de ma chaise. Puis elle m'a demandé de lui envoyer quelques photos. Elle a raccroché et rappelé un peu plus tard pour me dire que M. Carruthers était intéressé par une toile. Et devine quoi ? C'est l'une des tiennes.

— Qu-quoi ? (Aria se leva d'un bond.) Tu plaisantes !

— Pas du tout ! hurla sa mère. Ma chérie, tu viens d'être découverte !

Aria secoua la tête.

— Je n'arrive pas à y croire, murmura-t-elle.

— Tu devrais, insista sa mère. Tu es tellement prolifique, ces dernières semaines, et ton travail est fantastique. Apparemment, M. Carruthers le trouve lumineux, et il pense que tu es un talent à surveiller. Mais ce n'est pas tout, ma chérie. Tu sais combien il a payé ton tableau ? Cent mille dollars.

Le vide se fit dans l'esprit d'Aria. La jeune fille tenta d'imaginer ce chiffre sur la ligne de solde d'un compte bancaire, mais il lui semblait que sa tête allait exploser.

— C'est... fantastique, réussit-elle enfin à articuler. (Elle se racla la gorge.) Le tableau qu'il a acheté... c'est lequel ? Une des toiles abstraites ? Un des portraits de Noel ?

Ella toussota nerveusement.

— En fait, non. C'est le portrait d'Alison, le grand qui était posé dans le coin.

Aria frémit. Ce n'était même pas son meilleur tableau. Les coups de pinceau manquaient de finesse, et le visage d'Ali avait quelque chose de flippant. Ella avait envoyé une photo de ça à un grand collectionneur ? Qui l'avait acheté ? Et s'il l'avait acheté uniquement parce que c'était un portrait d'Ali, et parce que son auteur était l'une des Petites menteuses ?

D'un autre côté, « à cheval donné, on ne regarde pas les dents », comme disait le proverbe. Cent mille dollars, c'était cent mille dollars.

— C'est génial, murmura Aria à sa mère en s'efforçant de masquer son agitation.

— Écoute, je dois te laisser : Jim vient de rentrer, et il est aux anges, dit très vite Ella. Je crois qu'il va me donner une promotion ! ajouta-t-elle à voix basse. Mais je te rappelle plus tard avec tous les détails du paiement. Je suis si fière de toi, ma chérie. Ça va changer ta vie.

Et elle raccrocha.

Aria garda son téléphone à la main, l'esprit en ébullition. Puis elle se leva et fit coulisser la porte-fenêtre qui donnait sous le porche, sortit de la cuisine et s'adossa à la vitre en prenant de grandes inspirations. L'air froid la revigora.

Elle se laissa pénétrer par la nouvelle qu'Ella venait de lui annoncer. Sa première vente. Un portrait d'Ali.

De nouveau, elle regarda son téléphone. Après un instant d'hésitation, elle ouvrit sa galerie photo et fit défiler celles qu'elle avait prises de ses derniers tableaux. Elle s'arrêta sur le portrait d'Ali. La fille sur la toile était un squelette ambulante aux joues creuses, aux cheveux ternes, aux yeux écarquillés et au regard fou. Tandis qu'Ali la détaillait, elle parut... bouger. Un des coins de sa bouche se releva en une grimace moqueuse, et ses yeux se plissèrent légèrement.

Une fois de plus, Aria en lâcha son téléphone. Que... ?

L'appareil atterrit face vers le haut, le tableau s'étalant toujours sur l'écran. Mais cette fois, il ressemblait juste à une photo prise avec un téléphone. Aria ramassa ce dernier et appuya sur le bouton « Effacer ».

Bon débarras. Dieu merci, Ella allait emballer ce fichu portrait et l'envoyer très loin d'elle. Aria ne supportait plus l'idée que ce visage continue à la hanter.

VICTIME OU BOURREAU ?

Spencer finissait de dîner avec sa mère, M. Pennythistle et Amelia. Des cartons de traiteur chinois jonchaient la table mais, fidèle à son habitude, Mme Hastings avait sorti la vaisselle en porcelaine de son arrière-grand-mère et les baguettes raffinées achetées dans un magasin spécialisé de Shanghai. Elle s'était aussi changée, ôtant le jean et la chemise à carreaux qu'elle portait pour travailler dans l'écurie familiale afin de passer une robe en lin blanc impeccablement repassée et des ballerines Tory Burch en cuir vernis noir.

— Avoir été choisie pour accompagner l'orchestre en voyage, c'est un grand honneur, déclara Amelia en ajustant le bandeau en écaille de tortue qui retenait ses cheveux frisés en arrière.

Même si c'étaient les grandes vacances, elle portait un chemisier blanc et une jupe plissée grise qui ne différaient guère de son uniforme de St. Agnes.

— Le chef d'orchestre m'a dit que je pouvais être fière, ajouta-t-elle en jetant un coup d'œil à la ronde.

— C'est super, ma chérie, la félicita M. Pennythistle avec un gentil sourire.

Et Mme Hastings en fit autant. Mais Spencer, elle, se retint de lever les yeux au ciel. Chaque fois qu'Amelia ouvrait la bouche, c'était pour se vanter. La veille au soir, elle avait passé plusieurs minutes à expliquer qu'elle était une dormeuse exceptionnelle !

Soudain, Spencer en eut assez de sa demi-sœur.

— Je peux me lever de table ? demanda-t-elle en déposant ses baguettes dans son bol maculé de sauce soja.

— Tu pourras dès qu'on aura fini de parler de la soirée de collecte de fonds, répondit sa mère.

Spencer se radossa à sa chaise en fronçant le nez.

— On va vraiment y aller ?

Pourquoi fallait-il qu'elle se tape encore un événement qui lui rappellerait Ali ? N'avait-elle pas plutôt intérêt à tourner la page au plus vite ?

Mais sa mère acquiesça d'un ton ferme :

— Tu es l'une des invitées d'honneur. Et je me suis portée volontaire pour aider à l'organisation. (Elle fit cliqueter ses baguettes.) Vous n'avez qu'à emmener un cavalier toutes les deux, si vous voulez. Ce sera plus amusant.

Spencer sentit ses joues s'empourprer. *Un cavalier*. Elle passa en revue ses nombreuses relations foireuses de l'année écoulée. Andrew Campbell l'avait larguée peu de temps après l'incendie des Poconos, sans doute parce qu'il ne voulait pas fréquenter quelqu'un qui vivait dans un drame permanent. Reefer Fredericks était tout à coup partie en Colombie à cause, soupçonnait Spencer, d'un message menaçant signé « A ». Et Chase, qui enquêtait lui aussi sur Ali et qu'elle avait rencontré sur Internet, l'avait laissée tomber quand sa vie était en danger.

Tous les garçons qu'elle fréquentait finissaient par s'enfuir en hurlant... et c'était la faute d'Ali. Spencer aurait bien voulu sortir avec quelqu'un, mais elle avait l'impression que ça n'arriverait jamais.

— J'irai, si tu y tiens tant que ça, dit-elle à sa mère en débarrassant son assiette. Mais ça m'étonnerait que je m'amuse.

Elle déposa sa vaisselle sale dans l'évier en acier inoxydable de la cuisine. Comme elle rinçait ses baguettes, elle sentit une présence derrière elle et se retourna. Amelia se tenait près du frigo. S'attendant à une remarque fielleuse, Spencer se raidit. Mais sa demi-sœur s'avança presque timidement.

— Euh, je voulais te dire. Une de mes copines m'a donné l'adresse de ton nouveau blog. Je le trouve vachement bien.

Spencer se figea.

— Sérieux ? bredouilla-t-elle, surprise.

— Ben, oui, répondit Amelia en déposant son bol sale sur le plan de travail. C'est super que tu permettes à tous ces gens de s'exprimer.

Puis, avec un sourire, elle se détourna et regagna la salle à manger.

Spencer resta plantée là, tellement hébétée qu'elle ne se rendit compte qu'elle avait laissé le robinet ouvert que lorsque l'eau déborda de son bol.

Ça alors.

Elle monta l'escalier jusqu'à sa chambre, s'assit devant son ordinateur et se connecta à son blog. C'était incroyable qu'Amelia ait eu vent de son existence... D'un autre côté, il avait reçu beaucoup de visites récemment, et apparaissait désormais sur la toute première page de requêtes Google pour *harcèlement scolaire*.

Spencer fit défiler les messages reçus dans la journée. Son expérience avec Ali pâlisait en regard de toutes ces histoires. Certains élèves étaient verbalement et physiquement abusés par des bandes entières de jeunes. D'autres devenaient le souffre-douleur de leurs camarades à cause de leur orientation sexuelle, comme Emily autrefois, de leur race ou de leur religion.

Une fille racontait que sa meilleure amie s'était suicidée, incapable d'endurer plus longtemps les tourments infligés par le reste de leur classe. *Elle me manque tous les jours, et je ne suis même pas certaine que ses bourreaux comprennent la portée de leurs actes*. Spencer repensa à la fois où Aria,

Hanna et elle avaient empêché Emily de se jeter du haut d'un pont. Si elles n'étaient pas arrivées à temps, leur amie serait peut-être morte elle aussi.

Spencer vérifia les statistiques du blog, et fut très surprise de découvrir qu'elle avait reçu huit mille visites au cours des dernières vingt-quatre heures.

Arrivée à la moitié de la liste, elle tomba sur un message d'un certain Greg Messner qui vivait à Wilmington, dans le Delaware. Greg n'avait pas été harcelé personnellement, mais il avait vu d'autres jeunes se faire tourmenter et il était resté les bras croisés. Son absence de réaction avait fini par le hanter, disait-il. Il aurait dû intervenir pour défendre les victimes, mais s'était abstenu de crainte que les bourreaux ne se retournent contre lui.

Ton blog est une source d'inspiration pour moi, écrivait-il, et tu dois savoir qu'il n'est pas seulement lu par des victimes de harcèlement. Grâce à toi, tout le monde peut savoir ce que ça fait d'être harcelé.

Spencer se radossa à sa chaise de bureau. C'était un point de vue intéressant. Des années plus tôt, ses amies et elle avaient regardé Ali humilier d'autres gens de l'Externat sans rien faire. Parfois même, elles avaient participé. Spencer se souvenait d'avoir ri des lunettes de travers de Mona Vanderwaal, ou de la fameuse trottinette Razor de Chassey Bledsoe. Elle avait écrit des messages moqueurs sur le trottoir devant chez les Vanderwaal et, une fois, rempli le casier de Mona de tampons à l'extrémité peinte en rouge.

Elle commença à rédiger une réponse.

Cher Greg, merci pour ton message. Comme toi, je suis restée passive face à des harceleurs quand j'étais plus jeune. Je me suis souvent demandé si ce qui m'était arrivé n'était pas un retour de bâton karmique. Nous faisons tous des erreurs. Mais je suis ravie que mon blog aide des gens.

Elle appuya sur « Envoi » et, moins d'une minute plus tard, un nouveau message de Greg apparut dans sa boîte.

Salut Spencer, merci beaucoup pour ta réponse. Ne t'y trompe pas : tu es incroyable. La meilleure chose qu'on puisse faire, c'est reconnaître ses torts et tenter de les réparer de son mieux. Tu m'inspires beaucoup.

Un picotement parcourut l'échine de Spencer. C'était vraiment très gentil de la part de Greg. Puis elle serra les dents. Plus de garçons. Elle ne flasherait plus sur quelqu'un rencontré sur Internet. Hors de question.

Spencer continua à ouvrir ses messages, prenant le temps de lire chacune des histoires qu'on lui avait envoyées. Puis elle tomba sur un mail émanant d'un certain DominickPhilly et songea : *Encore lui !*

Tu te trouves géniale, écrivait-il, mais tu te trompes. Tu n'es qu'une poseuse, et les gens s'en apercevront très bientôt.

Les tempes de Spencer se mirent à battre douloureusement. DominickPhilly lui envoyait des messages depuis le jour où elle avait ouvert son blog, ou presque. Il lui disait que le site était pathétique, qu'elle ne savait pas de quoi elle parlait, qu'elle utilisait sa fausse histoire de harcèlement comme un tremplin vers la célébrité, et qu'elle ignorait tout de ce qu'était la souffrance.

Dans son dernier message, il avait inclus une minuscule photo de lui. Spencer cliqua dessus pour l'agrandir et se pencha afin de détailler son visage carré à l'expression coléreuse. À en croire les indications de son profil, il vivait à Philadelphie et il avait son âge. Pourquoi la détestait-il autant ? Pourquoi jouait-il les trolls ? Il ne s'était jamais présenté comme une victime de harcèlement. Peut-être faisait-il partie des bourreaux.

Un fracas de casseroles monta de la cuisine, suivi par un doux clapotis ; Rufus et Beatrice, les deux chiens de la famille, devaient être en train de boire dans leur écuelle en métal. Le soleil se couchait à l'horizon et, le long de la rue, une douce lumière dorée s'était allumée sous chaque porche.

Par la fenêtre, Spencer contempla ce quartier qu'elle adorait et détestait à la fois. Son regard se posa sur l'ancienne chambre d'Ali, dans la maison voisine. L'espace d'un bref instant, elle crut voir Ali debout derrière la vitre, une grimace moqueuse aux lèvres.

Spencer cligna des yeux. Il y avait bel et bien quelqu'un à la fenêtre. Une fille blonde.

Mais en y regardant de plus près, elle vit que la pièce n'était même pas éclairée. Les St. Germain, qui vivaient là depuis presque deux ans, étaient en vacances dans les Outer Banks. Ali ne pouvait pas se trouver là. *Tu es censée l'oublier*, se morigéna Spencer.

Bip.

C'était son ordinateur. La jeune fille se détourna de la fenêtre et déplaça la souris pour faire disparaître l'écran de veille. Elle avait reçu un nouveau message à l'adresse mail de son blog, de quelqu'un appelé BTH087. Sujet : *Merci de me lire*.

Reconnaissante que ça ne vienne pas encore de DominickPhilly, Spencer l'ouvrit et se mit à lire. Encore une histoire de harcèlement, rédigée en lettres roses pleines d'arabesques et découpée à la façon d'un poème. Bizarrement, la première lettre de chaque ligne était en gras. Encore un peu perturbée, Spencer commença à lire.

*J'aimerais te raconter mon histoire
Et te dire que toute ma vie, j'ai été persécutée
Tu ne peux pas savoir combien j'ai le cœur brisé
En fait, je ne comprends pas pourquoi les gens
S'acharnent sur moi. Je suis quelqu'un de gentil !
Un peu de compréhension, c'est tout ce que je demande
Regardez-moi vraiment, apprenez à me connaître.
Vous ne voulez pas essayer ? Non, vous ne voulez pas.
Et je crie au secours, mais personne ne m'entend.
Il paraît qu'il faut que je serre les dents.
Les gens qui disent ça sont souvent ceux qui me blessent.
La liste de mes supplices continue à s'allonger
Et je sais qu'un jour, je ne le supporterai plus
— Alors, j'y mettrai fin une bonne fois pour toutes.*

Spencer se sentait vraiment mal à l'aise. Le message avait quelque chose d'étrange, mais elle ne parvenait pas à mettre le doigt dessus. Elle regarda la signature à la fin. Ce n'était pas BTH087, mais *Max Preptwill*.

Son estomac se noua. Max Preptwill était le pseudonyme dont Ali et Noel se servaient pour communiquer entre eux quand Ali était au Sanctuaire.

Non, songea Spencer en s'écartant de son ordinateur. C'était une coïncidence. Quelqu'un d'autre – un mauvais plaisantin – connaissait peut-être ce stupide nom de code.

Spencer reporta son attention sur les lettres en gras au début de chaque ligne. On aurait dit... un code. Elle les écrivit à la suite sur une feuille de papier, et une phrase apparut lentement sous ses yeux. *Je te...*

Arrivée à la fin, Spencer se radossa à sa chaise de bureau pour fixer le message caché. Elle plaqua une main sur sa bouche pour réprimer un cri.

Je te surveille.

— A.

À BOUT DE SOUFFLE

Le vendredi, Emily s'éventait avec son carnet de notes dans le laboratoire de chimie de l'Externat de Rosewood. Le concierge avait dû oublier de mettre la climatisation en marche, parce que l'air était lourd, moite et chargé d'une odeur de transpiration. Plusieurs élèves étaient déjà sortis en se plaignant de la chaleur. D'autres dormaient sur leur paillasse. Des mouches bourdonnaient bruyamment autour de la tête de Mme Payton.

Piquer une tête lui aurait fait le plus grand bien ! De toute façon, il fallait qu'Emily continue à s'entraîner au cas où l'université de Caroline du Nord voudrait bien d'elle pour son équipe de natation l'an prochain. Mais ses parents n'étaient pas membres du Country Club. L'année précédente, Emily avait fréquenté la piscine du YMCA, mais celle-ci était à des kilomètres. Elle aurait bien voulu utiliser celle de l'Externat, qui se trouvait juste au bout du couloir.

Chère Jordan, je suis ravie de suivre des cours de rattrapage, et je ne voudrais pas passer pour une ingrate, mais ce labo pue des pieds. Et quelqu'un n'arrête pas de péter. Au secours !

Emily écrivait à Jordan dans sa tête depuis qu'elle avait reçu sa lettre le mardi. Elle ne couchait jamais rien sur papier, mais savoir qu'il y avait, quelque part, quelqu'un à qui elle pouvait parler, quelqu'un qui voudrait bien écouter toutes les petites choses sans importance qu'elle avait à raconter, lui remontait le moral. *Plus que quelques jours et on se voit à New York*, ajouta-t-elle en souriant.

Tandis que Mme Payton dessinait sans enthousiasme des ions au tableau, le téléphone d'Emily vibra dans sa poche. La jeune fille le sortit et regarda l'écran. C'était un texto de Spencer.

Il faut qu'on parle, écrivait son amie. *Je crois qu'Ali vient de m'envoyer un message par l'intermédiaire de mon blog sur le harcèlement.*

Emily jeta un coup d'œil à la ronde pour voir si Ali ne se tenait pas sur le seuil du labo avec une mine orageuse. Qu'Hanna croie l'avoir aperçue parmi la foule d'un plateau de cinéma, c'était une chose ; elle pouvait très bien s'être trompée dans la confusion du moment. Mais Spencer n'était pas du genre à crier au loup.

Emily lui répondit en réclamant des détails. Spencer lui expliqua ce qui s'était passé. *J'ai tenté de localiser l'adresse IP de l'auteur, mais les détails étaient cachés. Et la boîte depuis laquelle le mail a été envoyé est enregistrée sous un pseudonyme.* Dans son quatrième texto, elle précisait que cette boîte était tellement bien protégée qu'elle n'avait rien pu apprendre de plus.

Donc, quelqu'un se donne du mal pour dissimuler son identité, tapa Emily, de plus en plus nerveuse. Jusqu'ici, Ali et Nick avaient redirigé tous les messages signés « A » vers le propre téléphone des quatre filles, histoire de donner l'impression qu'elles se les étaient envoyés toutes seules. Ali recommençait peut-être.

On devrait montrer ce message à quelqu'un de plus calé que nous en informatique, suggéra Emily, ses doigts volant sur le clavier de son téléphone. *Il faut arrêter cette garce.*

Elle attendit que Spencer réponde, mais celle-ci se contenta de dire qu'elle devait y aller.

Emily rangea son portable dans sa poche. Elle avait des fourmis dans les jambes à présent. Peut-être bien qu'Ali mijotait quelque chose. Mais quoi ? Et à qui pouvaient-elles en parler ? Qui serait susceptible de les aider ?

Chère Jordan, je crois qu'Ali est de retour, et je ne sais pas quoi faire ni comment la trouver.

Emily ressortit son téléphone et tapa *Lions d'Ali* dans Google. Plusieurs sites de fans apparurent. Elle lut les publications les plus récentes. Une fille qui signait *JMLesChatsTigrés* avait dressé une liste de détails intimes sur Ali : la couleur de ses yeux, son poids estimé, ses marques préférées de vêtements, les films qu'elle aimait. Quelqu'un d'autre avait tenté de reconstituer son quotidien au Sanctuaire, allant jusqu'à mentionner les médicaments qu'elle prenait. *Elle est plus coriace que nous tous réunis,* concluait cette personne.

Emily ne put en lire davantage. Ce n'était pas comme si ces gens avaient la moindre idée qu'Ali était vivante, à plus forte raison de l'endroit où elle se trouvait. Et puis, comment pouvaient-ils idolâtrer une criminelle pareille ?

Le reste du cours passa dans un brouillard moite et, bientôt, Mme Payton relâcha ses élèves. Emily sortit dans le couloir où régnait la même chaleur accablante, puis jeta un coup d'œil à droite vers la piscine. La porte ne semblait pas fermée à clé. Et si elle allait faire quelques longueurs ?

Trente secondes plus tard, elle ouvrait la portière de sa voiture et saisissait le sac de sport qu'elle gardait toujours sur la banquette arrière. Elle revint vers le lycée, coupa à travers le vestiaire des filles et jeta un coup d'œil à la piscine proprement dite. Le bassin était vide ; l'eau semblait vitreuse, lisse et froide. Toutes les lumières étaient restées allumées, et même l'horloge numérique au mur fonctionnait encore.

Emily saisit la poignée, qui tourna sans opposer de résistance.

Elle déposa son sac sur un banc dans le vestiaire et entreprit d'enfiler son maillot. Pendant l'année scolaire, les murs disparaissaient sous les affiches motivantes, les coupures de journaux et les photos de l'équipe, mais tout avait été retiré au début des grandes vacances. Il ne restait qu'une seule affiche pour la soirée de collecte de fonds de la semaine suivante. Les parents d'Emily avaient répondu à l'invitation ;

Mme Fields pensait que c'était important d'y assister parce que œuvrer pour le bien de la communauté aurait des retombées positives sur toute la famille. Si seulement c'était aussi simple !

Emily ajusta les bretelles de son maillot sur ses épaules. Un robinet mal fermé gouttait, le bruit résonnant dans le silence. Soudain, quelque chose remua de l'autre côté du vestiaire mais, quand Emily se retourna, elle ne vit que son reflet dans le long miroir.

Chère Jordan, je suis devenue un gros bébé qui a peur de son ombre.

Emily posa sa serviette sur son avant-bras, enfila ses claquettes et pénétra dans la piscine. La radio que les filles de l'équipe écoutaient pendant les entraînements était toujours posée à sa place sur les gradins, et Emily se détendit un peu à sa vue. Elle l'alluma sur la station de bon vieux rock que Lauren affectionnait, et un morceau des Red Hot Chili Peppers résonna dans l'espace caverneux. Du coup, tout lui sembla un peu plus normal.

Elle trempa les orteils dans l'eau. Comme elle s'y attendait, celle-ci était agréablement fraîche. Emily enfila son bonnet, positionna ses lunettes de natation Swedish sur ses yeux et plongea. *Aaah.*

Chère Jordan, songea-t-elle en fendant l'eau avec des mouvements fluides et réguliers, j'aime tellement nager ! Je devrais être ravie que l'UCN soit prête à me garder dans l'équipe l'année prochaine, mais je ne sais plus ce que je veux. Et je culpabilise de penser ça ; j'ai l'impression d'être une vraie connasse ingrate. C'est ma chance de m'enfuir enfin de Rosewood, celle que j'attends depuis une éternité !

Elle fit cent mètres, puis deux cents, effectuant des rotations serrées et économes chaque fois qu'elle arrivait en bout de bassin. Soudain, elle se remémora Jordan caressant ses épaules musclées de ses mains si délicates durant cette semaine merveilleuse, à bord du bateau de croisière.

— Tu ressembles à une sirène sexy, lui avait-elle chuchoté à l'oreille, soufflant son haleine chaude dans le cou d'Emily.

Qu'est-ce que ça lui ferait de la revoir ? Et ensuite, que se passerait-il ? Pourrait-elle sortir avec quelqu'un qui était en prison ?

Un coup de tonnerre retentit au-dessus d'Emily. La jeune fille s'arrêta de nager et regarda à travers la verrière. Le ciel avait viré au noir, et de la pluie commençait à marteler les vitres. Elle fit du surplace en se demandant si elle devrait sortir du bassin. Elle guetta le coup de tonnerre suivant, mais ne put rien entendre par-dessus le bruit de la pluie.

Emily plongea la tête sous l'eau et décida de nager encore un moment mais, quelques longueurs plus tard, l'obscurité s'était encore épaissie. Les derniers rayons de soleil avaient disparu. Soudain, il y eut un claquement ; les lumières de la piscine baissèrent et s'éteignirent tout à fait.

Emily toucha le bord du bassin et regarda autour d'elle. L'horloge numérique n'affichait plus aucun chiffre, et la radio s'était tue. Il faisait si noir que c'était à peine si l'adolescente distinguait les gradins à quelques pas d'elle.

Elle faillit ne pas voir la silhouette qui la toisait.

Une fille. Emily sursauta et hoqueta. L'inconnue portait un gilet à capuche foncé, un jean sombre et des baskets déjà mouillées par l'eau qui clapotait dans les gouttières. Penchée en avant, les mains sur les

cuisses, elle observait Emily.

Avant que cette dernière puisse ouvrir la bouche, un éclair déchira le ciel, illuminant le visage de la fille. Sa bouche ouverte révélait qu'il lui manquait plusieurs dents. Elle avait des yeux écarquillés et un regard fou. Elle était si proche d'Emily que celle-ci huma une légère odeur de savon à la vanille sur sa peau.

Un cri s'étrangla dans sa gorge. *Ali*.

— Oh mon Dieu, gargouilla-t-elle en nageant en arrière.

Mais avant qu'elle puisse se mettre hors de sa portée, Ali l'empoigna et la ramena vers le bord du bassin avec une force surprenante.

— Coucou, Emily, dit-elle d'une voix étrangement rocailleuse. (Elle ricana.) Tu pensais vraiment que je disparaîtrais pour de bon ? (Son sourire s'élargit.) J'ai fichu la paix aux autres, mais toi, il fallait à tout prix que je te voie. Tu as toujours été ma préférée !

Emily tenta de se dégager, mais Ali la tenait par les épaules.

— Pitié, chuchota-t-elle. Pitié, lâche-moi.

Ali fit la moue.

— D'abord, dis-moi que tu m'aimes.

— Quoi ? cracha Emily.

— Dis-moi que tu m'aimes encore, exigea Ali.

— N-non, protesta Emily, stupéfaite.

Elle était incapable de mentir sur une chose pareille.

Ali haussa les sourcils, et une expression menaçante passa sur son visage.

— Très bien. Tu l'auras voulu.

Puis elle poussa Emily sous la surface.

De l'eau s'engouffra dans les poumons de la jeune fille. Celle-ci rua et se débattit, mais Ali refusait de la laisser remonter. Ses ongles s'enfonçaient dans la tempe droite et le côté gauche du cou d'Emily.

C'était un plan parfait, songea cette dernière. Il n'y avait personne dans les parages, et la piscine était si grande que ses cris n'en franchiraient pas les murs. Plus tard – le lendemain, peut-être –, le concierge découvrirait son corps flottant dans le bassin, et il penserait qu'elle s'était noyée toute seule.

Emily tenta de déloger les mains d'Ali tout en poussant contre la paroi du bassin avec ses pieds, mais en vain. Sa gorge se noua ; ses poumons commencèrent à la brûler.

— Pitié ! hurla-t-elle sous l'eau, le mot jaillissant de sa bouche telle une lamentation déchirante.

Elle entendit Ali rire à la surface. Les ongles de son bourreau s'enfoncèrent davantage dans sa peau, la poussant vers le fond du bassin.

Des taches dansèrent devant les yeux d'Emily. Elle ouvrit de nouveau la bouche et avala encore un peu d'eau. Elle remonta vers la surface et un autre cri lui échappa, mais ce fut à peine si le son parvint à son pauvre cerveau désorienté, privé d'oxygène.

Soudain, elle sentit Ali relâcher sa prise. La silhouette floue qui la surplombait recula, devenant de plus en plus petite au-dessus d'elle.

Emily creva la surface, haletante. Elle agrippa le bord du bassin en toussant et en crachant. Son sang lui martelait encore les tempes quand elle se hissa hors de l'eau et regarda autour d'elle. La porte du vestiaire des filles se referma. Emily s'élança malgré ses poumons en feu et ses jambes lourdes.

Elle fit irruption dans le vestiaire, où elle tituba entre les éviers et les douches.

— Ali ! glapit-elle, glissant sur le sol carrelé.

Une silhouette vêtue d'un gilet à capuche sombre se précipita vers la porte qui donnait sur le couloir de l'Externat.

Ali ! Emily bondit en avant et l'attrapa par la manche. Ali lui donna des coups de pied et se débattit en essayant de saisir la poignée. Pour finir, elle se retourna et foudroya Emily du regard, le visage tordu par la fureur et la haine. Elle était tellement hideuse ainsi ! Ouvrant la bouche, elle planta ses dents dans le bras d'Emily.

Celle-ci poussa un cri et relâcha sa prise. Ali se dégagea avec un rire moqueur. Emily voulut de nouveau la retenir, mais tout ce qui lui restait dans les mains, c'était le gilet à capuche dont Ali avait défait la fermeture Éclair.

Emily plongea vers la porte, mais Ali l'avait repoussée derrière elle avec tant de brutalité que le battant pivota vers l'intérieur et lui heurta le front. Emily tituba en arrière et vit trente-six chandelles. Il lui fallut quelques secondes pour se ressaisir. Et lorsqu'elle émergea enfin dans le couloir, celui-ci était désert. Elle n'entendait même pas de bruits de pas, et ne voyait pas d'empreintes mouillées sur le sol.

Emily regarda à droite et à gauche avec l'impression qu'elle devenait folle. Ali s'était volatilisée.

De l'eau gouttait du bout de ses doigts, formant de petites flaques sur le sol. Emily passa les mains sur son visage et réalisa brusquement qu'elle était toujours en maillot. Puis elle se rendit compte qu'elle avait très froid. Elle se palpa le cou en frémissant aux endroits qu'Ali avait meurtris. Elle fit un pas vers la gauche, puis vers la droite, avant de se laisser tomber par terre en proie à un affreux vertige.

Ali s'était échappée. *Une fois de plus.* Mais elle lui avait envoyé un message, un message très clair. La prochaine fois, Emily n'était pas certaine qu'elle la laisse en vie.

ELLE EST DE RETOUUUUUUR...

Hanna se tenait au milieu du plateau désert, mémorisant le texte du rôle de Naomi qu'un assistant de production avait imprimé et surligné pour elle un peu plus tôt dans la journée. Hank, le réalisateur d'*En flammes*, avait congédié les acteurs et les techniciens pour la journée parce que filmer pendant un orage était dangereux, mais Hanna avait décidé de traîner un peu pour répéter.

Elle voulait être parfaite dans sa prochaine grande scène. Même si Hank lui avait dit qu'elle se débrouillait très bien, elle avait toujours l'impression d'être une usurpatrice. Elle jouait face à des gens qui avaient tant d'expérience ! Et les seules raisons pour lesquelles elle pouvait prétendre à la célébrité, c'était la pub qu'elle avait tournée avec son père et son statut de victime d'Ali.

— Voilà pourquoi on n'est plus copines, Hanna Marin, lança-t-elle dans l'espace silencieux, au milieu des caméras immobiles et des projecteurs éteints.

Elle foudroya du regard la Hailey imaginaire qui se tenait face à elle. Dans cette scène, Naomi venait juste de découvrir qu'Hanna avait failli tuer sa cousine dans un accident de voiture.

— Parce que tu es cinglée, et que tu mens tout le temps. Ma patience a des limites.

Puis elle imagina la réponse de Hailey. L'actrice minauderait-elle aussi horriblement ? Ferait-elle encore semblant de mâcher un chewing-gum ? Un peu plus tôt, elle avait joué une autre scène dans la peau d'Hanna, et ça avait été aussi affreux que la fois précédente. Mais au grand soulagement d'Hanna, Hank était intervenu pour lui dire :

— Hailey, je ne suis pas convaincu que tu aies bien saisi le personnage. Réfléchis-y, et on refait tes scènes demain, d'accord ?

La mâchoire de Hailey lui en était tombée, et elle avait viré au rouge. Dès que l'ingénieur du son lui avait ôté son micro, elle avait foncé vers Hanna.

— Et toi, tu trouves que je fais du bon boulot ou pas ? Parce que ton opinion est la seule qui compte.

C'était l'occasion ou jamais de dire quelque chose, mais Hanna s'était sentie acculée. Alors, elle avait adressé un sourire pincé à Hailey et hoché frénétiquement la tête, car elle n'osait pas se fier à sa voix.

Hanna répéta son texte encore et encore, variant quelque peu son langage corporel à chaque fois. Au troisième essai, elle sentit même les larmes lui monter aux yeux. *Je suis vraiment douée*, songea-t-elle avec satisfaction. Puis elle ramassa ses affaires et sortit par la porte latérale.

Même s'il n'était que 17 heures, il faisait étonnamment sombre dehors. Le vent tourbillonnait, soulevant des feuilles mortes, et de grands rideaux de pluie obliques s'abattaient dans les rues. Hanna jeta un coup d'œil sur la longue allée qui menait au parking. Soudain, celle-ci lui semblait grouiller d'ombres, et la jeune fille crut même entendre quelqu'un renifler. Elle fit volte-face, regardant autour d'elle, mais il n'y avait personne.

Prenant une grande inspiration, elle s'engagea le long de la rampe métallique qui conduisait à sa voiture. À mi-chemin, elle se sentit basculer en avant et s'étala sur le sol. Ses paumes écorchées la piquaient, et elle avait le souffle coupé. Elle se redressa maladroitement sur les genoux et leva les yeux, mais ne vit rien d'autre que le ciel presque noir au-dessus d'elle.

Puis elle reporta son attention sur le sol et hoqueta de surprise. Un message était écrit à la craie sur le bitume. *Casse-toi une jAmbe, Hanna*. Le « a » de jambe était en majuscule et plus grand que les autres lettres.

— Qu'est-ce que tu veux encore ? hurla Hanna.

Il y avait quelqu'un d'autre dans la ruelle, une silhouette dans l'ombre. Lorsque celle-ci s'avança, Hanna vit que c'était Daniel, l'étrange assistant de Hank, celui qui ressemblait à un vampire et qui s'était glissé en douce dans la loge de Hailey quelques jours plus tôt.

— Qu-qu'est-ce que vous faites là ? bredouilla Hanna, car il était vraiment sorti de nulle part. C'est vous qui m'avez poussée ?

Daniel plissa ses yeux sombres et enfoncés, qui parurent plus inquiétants que jamais à Hanna.

— Non, mais je t'ai vue tomber. Tu ne devrais pas être ici, Hanna. Hank a renvoyé tout le monde à la maison.

Dans ce cas, qu'est-ce que vous faites là ? voulut demander Hanna, mais elle s'abstint.

— J-je répétais juste mon texte, dit-elle faiblement en se relevant. (Le cœur battant la chamade, elle baissa les yeux vers le message à la craie.) Maintenant, je m'en vais.

— Bonne idée. (Daniel la dévisageait avec une expression indéchiffrable.) Une fille comme toi ne devrait jamais rester seule où que ce soit. Après tout ce qui t'est déjà arrivé, je pensais que tu serais plus prudente.

Hanna hocha la tête en silence, puis battit très vite en retraite vers sa voiture. Ce ne fut qu'après avoir verrouillé les portières qu'elle parvint à mettre un mot sur l'expression de Daniel : sinistre.

Elle repensa à l'éclair de cheveux blonds aperçu pendant la scène de foule l'autre jour. Se pouvait-il que Daniel ait aidé Ali à s'introduire sur le plateau ? Qu'il y ait un Lion d'Ali parmi l'équipe d'*En flammes* ?

Le téléphone d'Hanna bipa, et elle poussa un hurlement avant de baisser les yeux sur l'appareil.

Ali vient juste de m'attaquer au lycée, écrivait Emily. *Viens tout de suite !*

Hanna démarra, son esprit passant soudain la vitesse supérieure. Elle ne devait pas s'inquiéter de Daniel pour le moment. Il lui fallait rejoindre Emily le plus vite possible.

Le ciel était d'un gris menaçant, et le grondement sourd du tonnerre vibrait dans l'air lorsque Hanna se gara dans le parking de l'Externat de Rosewood à côté de la Volvo d'Emily. Au loin, elle aperçut son amie assise sur une des balançoires de l'école primaire. Emily avait la tête baissée, les cheveux dégoulinants, et on aurait dit qu'elle était en maillot de bain. Un frisson nerveux parcourut Hanna.

Spencer et Aria arrivèrent l'instant d'après, et les trois filles se précipitèrent vers le terrain de jeu. Emily ne leva pas les yeux vers elles, continuant à fixer obstinément le sol. Elle avait les pieds nus et pleins de boue. Sa peau semblait légèrement bleue, et elle tenait un sweat-shirt roulé en boule entre ses mains. Mais, pour une raison qui échappait à Hanna, elle ne l'avait pas enfilé.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? rugit Hanna en se laissant tomber à genoux près de son amie pour lui toucher la main.

Gelée, Emily avait la chair de poule. Elle puait le chlore.

— Tu vas bien ? demanda Spencer en s'asseyant sur la balançoire voisine.

— C'était vraiment elle ? interrogea Aria en passant les bras autour des épaules d'Emily.

Cette dernière était en train de toucher une ecchymose violacée sur son cou.

— Oui, c'était elle, ça ne fait aucun doute, dit-elle d'une voix étranglée par les sanglots. Elle a essayé de me tuer.

Elle raconta aux autres ce qui s'était passé. À chacune de ses phrases, le cœur d'Hanna s'affolait un peu plus. Quand Emily arriva au moment où Ali l'avait poussée sous l'eau, c'était à peine si elle pouvait encore respirer.

— Je n'aurais pas dû aller seule à la piscine, conclut Emily dans un gémissement. C'était l'endroit parfait pour qu'Ali se manifeste.

— Et tout à coup, elle t'a lâchée ? répéta Spencer.

— C'est ça. (Emily haussa les épaules.) Elle a reculé et s'est enfuie.

— Et elle a disparu ? insista Aria.

Emily acquiesça, découragée.

— Je ne comprends pas comment, mais elle s'est bel et bien volatilisée.

— Elle ressemblait à quoi ? demanda Hanna d'une voix enrouée.

Pour la première fois, Emily releva la tête. Elle avait les yeux rougis et la bouche pincée.

— On aurait dit un cadavre. (Elle grimaça en regardant le sweat-shirt qu'elle tenait.) J'ai réussi à lui enlever ça avant qu'elle ne m'échappe.

Hanna ferma les yeux. Après tout, la fille qu'elle avait vue sur le plateau n'était peut-être pas le fruit de son imagination. Et Ali avait pu écrire elle-même ce message à la craie devant le studio. À quels autres endroits était-elle passée ces deux dernières semaines ? *Si ça se trouve, elle n'a jamais quitté Rosewood*, songea Hanna. *Jamais cessé de nous espionner.*

La pluie redoubla d'intensité. Aria faisait les cent pas autour des balançoires, ses bottines soulevant des éclaboussures de boue.

— D'accord. D'accord. Commençons par le commencement. Emily, tu veux aller aux urgences ?
Emily secoua la tête avec véhémence.

— Non.

— Tu es sûre ? (Spencer avait l'air surprise.) Ali t'a pratiquement noyée. Les bleus que tu as dans le cou sont aussi gros que des prunes. Et tu es agitée de gros frissons. Tu es sûrement en état de choc.

— Je vais bien, insista Emily en croisant les bras sur sa poitrine.

Puis elle se mit à claquer des dents.

— Mettons-la au chaud dans ma voiture, suggéra Hanna.

Elle prit son amie par les bras pour la faire lever. Aria et Spencer l'aidèrent. Courant sous le déluge, elles gagnèrent la Prius d'Hanna et installèrent Emily dans le siège passager. Hanna mit le contact et ajusta l'inclinaison du dossier. Aria prit une couverture sur la banquette arrière et en enveloppa les jambes nues de leur amie, tandis que Spencer ôta son blouson pour le lui poser sur les épaules.

Au bout d'un moment, les lèvres d'Emily perdirent leur teinte bleutée.

— Je vous ai dit que ça allait, insista-t-elle.

— Quand même, c'est grave, déclara Spencer. Ça ne me plaît pas spécialement, mais on ne peut pas gérer ça toutes seules.

D'un air déterminé, elle sortit son téléphone de son sac et, le front plissé par la concentration, fit défiler ses contacts, en quête d'un numéro. Une sonnerie aigrette résonna par le haut-parleur.

— Qui appelles-tu ? voulut savoir Hanna.

Spencer leva un doigt et écarquilla légèrement les yeux au moment où quelqu'un décrochait à l'autre bout de la ligne.

— Agent Fuji ? Ici Spencer Hastings.

— Spencer ! siffla Emily en essayant de lui arracher son téléphone.

Mais son amie esquiva en grimaçant. « On n'a pas le choix », articula-t-elle.

Pourtant, Hanna aussi avait des doutes. Jasmine Fuji était l'agent du FBI chargée de l'enquête sur le meurtre de Tabitha Clark. Quand les filles lui avaient raconté que « A » les harcelait, elle avait paru se ranger de leur côté. Puis elle les avait fait arrêter pour ce meurtre après la diffusion de la vidéo trafiquée. Certes, elle s'était excusée suite à l'arrestation de Nick, mais Hanna ne lui faisait plus confiance.

Spencer hocha la tête en écoutant son interlocutrice.

— Il vient juste de se passer quelque chose que vous devez savoir. C'est à propos d'Alison. En fait, Emily vous racontera ça mieux que moi.

Et elle fourra le téléphone dans les mains d'Emily en le mettant sur haut-parleur. Cette dernière secoua vigoureusement la tête, mais Spencer prit une mine implorante. « Parle », articula-t-elle.

Les épaules voûtées, Emily raconta de nouveau son histoire, et Hanna se mit une main sur les yeux. C'était tout aussi dur à entendre la seconde fois.

— Vous avez vu où cette personne s'est enfuie ? tonitrua la voix de l'agent Fuji par le haut-parleur lorsque Emily eut terminé.

La jeune fille se racla la gorge.

— Non. Le temps que je sorte dans le couloir, elle avait disparu.

— Mais c'était bien Alison, ça ne fait pas le moindre doute, intervint Aria. Emily n'inventerait pas un truc pareil. En fait, on a toutes senti la présence d'Alison ces derniers jours, mais sans être sûres de nous. Emily, elle, l'a vue en face. Elle lui a parlé.

— Tout à fait, acquiesça l'intéressée. Elle m'a même demandé : « Tu pensais vraiment que je disparaîtrais pour de bon ? »

Il y eut un long silence. De l'électricité statique grésillait sur la ligne, et Hanna crut qu'elles avaient perdu la connexion. Puis Fuji soupira.

— D'accord. De toute évidence, nous allons prendre cette attaque très au sérieux. Je vais envoyer sur-le-champ une équipe à l'Externat de Rosewood, et nous découvrirons ce qui s'est passé.

— Ce qui s'est passé ? répéta Spencer. On vient de vous le dire !

— Les filles, coupa fermement Fuji, vous avez vécu des choses très traumatisantes. Et je comprends tout à fait que vous pensiez avoir vu Alison dans cette cave avec Nicholas, alors que vous étiez droguées. Mais je ne sais plus sur quel ton vous le répéter : Alison est morte. Elle a péri dans l'incendie des Poconos. La personne qu'Emily a vue à la piscine, c'était quelqu'un d'autre. Peut-être quelqu'un qui se faisait passer pour elle. Peut-être un membre d'un de ces fan-clubs débiles. Mais ce n'était certainement pas Alison elle-même.

— Comment pouvez-vous le savoir ? gémit Hanna, le cœur battant la chamade. (La chaleur dans l'habitable commençait à lui faire tourner la tête.) Emily l'a vue. Vous ignorez toujours le témoignage des victimes, ou juste le nôtre ?

Spencer pinça le bras de son amie, mais Hanna trouvait sa question tout à fait justifiée. Elle en avait plus que marre que Fuji et tous les autres adultes de leur entourage les prennent pour des gamines froussardes et paranoïaques qui voyaient des fantômes. Ali était toujours vivante, constituant une menace réelle et terrifiante. Si personne ne faisait rien, elle finirait par tuer l'une d'entre elles... ou les quatre.

— J'ai son gilet, dit Emily d'une toute petite voix en baissant les yeux vers le vêtement qu'elle avait posé sur ses genoux. Elle me l'a laissé entre les mains pour s'enfuir. Vous ne pouvez pas chercher de l'ADN dessus ?

Fuji soupira.

— D'accord, apportez-le-moi, grinça-t-elle de mauvaise grâce. Vous pouvez venir tout de suite ?

Les quatre filles répondirent par l'affirmative, malgré le fait que le bureau de Fuji se trouvait à Philadelphie. L'agent raccrocha sans leur dire au revoir.

Pendant un moment, aucune d'elles ne pipa mot. Une tondeuse à gazon vrombissait doucement dans le lointain. Spencer fixait son téléphone, les sourcils froncés.

— Quelle garce !

Aria se racla la gorge.

— À votre avis, pourquoi persiste-t-elle à croire qu'Ali est morte ? Vous pensez qu'elle a des preuves dont elle ne nous parle pas ?

— J'en doute, répliqua vivement Hanna. Elle ne veut pas reconnaître qu'elle s'est trompée, voilà tout.

Elle se pencha vers Emily et saisit le gilet à capuche. Quand l'air chaud sortant du tableau de bord toucha celui-ci, Hanna capta une odeur de transpiration rance et un très léger parfum de vanille. Elle réprima un haut-le-cœur.

Puis elle remarqua un long cheveu blond accroché à la manche.

— Les filles, regardez !

Aria l'avait vu aussi.

— Fais gaffe, c'est peut-être notre seule preuve !

Comme Hanna déposait prudemment le gilet sur le plancher, elle toucha quelque chose qui craqua un peu sous ses doigts. On aurait dit du papier. Glissant sa main dans la poche du vêtement, elle en sortit un reçu.

« Turkey Hill », était-il écrit en haut à l'encre violette. C'était le nom d'une supérette locale, d'ordinaire accolée à une station-service, dont Hanna adorait le thé glacé maison. Dessous figurait une adresse à Ashland, une petite ville située à quarante-cinq minutes de route de Rosewood, ainsi qu'une heure et une date remontant à quelques jours plus tôt. Les achats listés ? Des boissons et de la nourriture chaude. La personne avait payé en liquide.

— Ma mère adore les centres commerciaux d'Ashland, dit Emily tout bas. À votre avis, qu'est-ce qu'Ali fichait là-bas ?

— Probablement pas du shopping, répondit Hanna sans sourciller. (Son regard s'éclaira.) Elle se planque peut-être dans le coin ?

— Ce ne serait pas idiot, acquiesça Spencer. Personne n'irait la chercher si loin et, en même temps, c'est assez près pour qu'elle puisse facilement venir à Rosewood.

— Il y a un train SEPTA qui relie les deux villes, au cas où elle n'aurait pas de voiture, fit remarquer Aria.

— Mais où dort-elle ? interrogea Emily. Dans une grange ?

Elle grimaça.

Aria haussa les épaules.

— N'oublie pas que Nick et elle logeaient dans cette horrible bicoque près du bureau du père d'Hanna. À côté de ça, une grange, ça doit ressembler au Four Seasons.

Les filles se regardèrent. Hanna voyait bien que ses amies pensaient la même chose qu'elle.

— Les tests d'ADN risquent de prendre un moment, avança Aria sur un ton hésitant.

— Mais si Ali est allée à ce Turkey Hill une fois, il se peut qu'elle y retourne, ajouta Emily.

Hanna acquiesça, très excitée. Spencer soupira.

— On dirait qu'on est bonnes pour une virée en voiture, commenta-t-elle, vaincue.

Les filles se prirent par la main. Elles savaient ce qui allait suivre.

TRAQUE À LA SUPÉRETTE

Les filles s'entassèrent dans une seule voiture pour se rendre à Philadelphie et remettre le gilet à capuche à l'agent Fuji, mais Spencer insista pour prendre la sienne jusqu'à Ashland, en partie parce que la conduite d'Hanna lui donnait mal au cœur, et en partie parce qu'elle ne se sentait tout à fait rassurée que lorsqu'elle était au volant. Il faisait presque nuit quand elle pénétra dans le parking de la supérette, et son humeur était aussi orageuse que les nuages sombres et bas dans le ciel.

Leur visite aux bureaux du FBI n'avait pas été des plus encourageantes. L'agent Fuji ne se trouvait même pas sur place ; elle avait laissé des instructions à son assistante pour que les filles remettent leur pièce à conviction à un malabar dénommé Frank qui bossait au service d'analyses. C'était à peine s'il leur avait jeté un coup d'œil avant de prendre le gilet, de le fourrer sans douceur dans un sac en plastique et de le jeter dans un bac.

— Faites attention ! avait crié Hanna.

Frank l'avait dévisagée avec l'ombre d'un rictus moqueur.

Spencer se gara sur une place libre. Les vitrines du Turkey Hill étaient couvertes de publicités pour la glace et le thé glacé maison, pour les cigarettes Marlboro et pour le soda Mountain Dew en bouteille de deux litres. Il y avait aussi une affiche pour la soirée de collecte de fonds : ROSEWOOD SE RASSEMBLE AU PROFIT DES JEUNES DÉFAVORISÉS ET À PROBLÈMES, était-il écrit en lettres rouges. Dessous, il y avait les indications pour se rendre au Country Club et le prix des entrées : \$100. Spencer doutait fort que les gens d'Ashland aillent dépenser une somme pareille pour ça.

Son téléphone bipa. Elle avait reçu deux messages à l'adresse mail de son blog sur le harcèlement. L'un d'eux venait de DominickPhilly. *Tu ne supportes pas de ne pas être au centre de l'attention générale, pas vrai ? C'est pour ça que tu as créé ce site, pas parce que tu en as quelque chose à foutre.*

Spencer se sentit piquée au vif. De toute évidence, Dominick n'avait pas cliqué sur l'onglet intitulé « Mon histoire ». Spencer y racontait ses démêlés avec Ali de la manière la plus sobre possible, en insistant sur la difficulté émotionnelle d'être harcelée nuit et jour par une psychopathe si déterminée

qu'elle avait allumé plusieurs incendies pour tenter de la tuer. À moins qu'il ait lu tout ça et qu'il la prenne quand même pour une poseuse ?

L'autre message émanait de Greg Messner, le garçon qui avait contacté Spencer l'autre jour. *Comment tu fais pour être aussi courageuse ?* demandait-il. *Je tuerais pour avoir un dixième de ta force.*

Spencer sourit. C'était comme si Greg avait lu l'horrible mail de Dominick et trouvé le meilleur truc à dire pour la reconforter. *Merci*, répondit-elle. *Parfois, je doute de moi. C'est chouette de se sentir soutenue.*

Elle rangea son téléphone et aperçut la Prius d'Hanna de l'autre côté du parking. Assises à l'intérieur, ses trois amies observaient la supérette.

Spencer descendit de voiture, longea les pompes à essence et alla taper à la vitre d'Hanna. Celle-ci déverrouilla les portières pour la laisser monter à l'arrière.

— Que se passe-t-il ? interrogea Spencer. Vous êtes déjà rentrées ?

Hanna secoua la tête.

— On a décidé de rester en planque un moment. Ali va peut-être venir faire ses courses.

Spencer se mordit l'ongle du pouce.

— Avec ta Prius juste sous son nez ? Elle est plus maligne que ça, les filles. Elle nous voit sans doute venir à un kilomètre.

Hanna fronça les sourcils.

— Comment ça ?

Spencer savait qu'elle ne pouvait plus tourner la page et oublier Ali, pas alors que celle-ci avait attaqué Emily. Mais elle avait des doutes quant à ce plan. En théorie, ça semblait une bonne idée de remonter la piste d'Ali, mais... et si celle-ci avait fait exprès de laisser le reçu dans la poche de son gilet ? Peut-être avait-elle abandonné ce dernier à dessein entre les mains d'Emily pour attirer les filles ici.

Spencer jeta un coup d'œil nerveux aux pompes à essence derrière elles. Et si Ali apparaissait avec une cigarette allumée, et qu'elle faisait tout sauter ?

— Ali est un génie criminel, dit Spencer à voix haute. Elle doit se douter qu'on a trouvé le ticket de caisse. Elle ne reviendra probablement plus jamais ici.

Aria fronça les sourcils.

— Mais puisqu'on est déjà là, autant faire quelque chose.

Spencer reporta son attention sur la supérette. Quelques pré-ados juchés sur des BMX traînaient près des portes en se passant une cigarette. À l'intérieur, une employée était accoudée à son comptoir, le menton dans les mains. Elle semblait sur le point de s'endormir d'un instant à l'autre.

— Je suppose qu'on pourrait poser quelques questions, concéda Spencer en descendant de voiture et en traversant le parking à grandes enjambées. Quelqu'un sait peut-être quelque chose.

Elle passa devant les garçons sur leurs BMX et poussa la porte. Ses tympans furent aussitôt assaillis par une chanson de Faith Hill que la stéréo diffusait beaucoup trop fort. Une odeur de café brûlé et de

burritos réchauffés au micro-ondes flottait dans l'air. Par terre, un trépied en plastique jaune avertissait les clients que le sol venait d'être nettoyé. Un vieil homme se tenait devant le rayon de la viande de bœuf séchée. Bien entendu, aucun signe d'Ali.

Pourtant, elle était passée là quelques jours plus tôt. Spencer tenta de l'imaginer. Avait-elle pris son temps, flânant dans les rayons en se demandant ce qu'elle avait envie de manger ? Ou était-elle entrée et ressortie aussitôt, de crainte que quelqu'un ne la reconnaisse ? Et même sans la reconnaître, quelqu'un l'avait-il vue ? Quelqu'un l'avait-il bousculée ? Quelqu'un lui avait-il rendu la monnaie ou tenu la porte en sortant ?

Emily se dirigea vers la caisse, et Spencer la suivit. La femme somnolente qu'elles avaient aperçue depuis la voiture réorganisait un présentoir de chewing-gum Trident.

— Euh, excusez-moi, commença poliment Emily.

La femme, qui avait des cheveux gras et un visage lisse dépourvu de rides, leva brièvement les yeux vers elle.

— Je me demandais si vous auriez vu une fille blonde d'à peu près ma taille. En assez mauvais état ; il lui manque plusieurs dents. Elle avait peut-être un comportement louche.

La femme croisa les mains devant elle. D'après son badge, elle s'appelait Marcie.

— Elle serait passée ici quand ?

— Il y a trois jours, répondit Emily. Vers 15 heures.

Marcie secoua très vite la tête.

— Non.

Le cœur de Spencer se serra.

— Y a-t-il quelqu'un d'autre qui travaillait ici ce jour-là, quelqu'un qui pourrait se souvenir d'elle ? Quelqu'un que vous pourriez appeler ? demanda-t-elle en s'efforçant de maîtriser le tranchant de sa voix.

Marcie plissa les yeux.

— Pourquoi vous me posez toutes ces questions, déjà ?

— Cette fille est une de nos très bonnes amies, improvisa Emily. Mais, euh, elle a fugué de chez elle, et on veut vraiment la retrouver.

Marcie les dévisagea longuement et sans complaisance, sa bouche agitée par des tics nerveux. Spencer se demanda si leur tête lui disait quelque chose, et si elle essayait de les resituer. Même si toutes les accusations contre elles avaient été abandonnées, elles restaient assez célèbres, et leur photo avait été placardée partout. C'était peut-être une mauvaise idée. Marcie risquait d'appeler la police, et Fuji leur reprocherait d'avoir fait des vagues.

La caissière haussa les épaules.

— Des tas de gens passent ici tous les jours. Toutes les filles blondes qui achètent de l'eau minérale se ressemblent.

— Et les caméras de surveillance ? tenta désespérément Aria. Vous pourriez nous montrer les enregistrements ?

Marcie la regarda comme si elle était folle.

— Vous pensez vraiment que j'ai accès à ces trucs ? À mon avis, la gérance s'en sert pour surveiller le personnel. (Elle reporta son attention sur sa caisse.) Si vous vous inquiétez réellement, allez voir la police. Des filles de votre âge ne devraient pas avoir à chercher une fugueuse toutes seules.

Puis elle regarda derrière Spencer et les autres en souriant. Le vieil homme s'était approché, plusieurs paquets de Slim Jims à la main. Il ne restait rien d'autre à faire que s'écarter pour le laisser payer.

— Et merde, marmonna Hanna comme elles ressortaient en traînant les pieds. On fait quoi, maintenant ?

— Je n'en sais rien, avoua Spencer, découragée.

Emily donna un coup de pied dans un caillou.

— J'espère de tout cœur que l'ADN du cheveu qu'on a trouvé sur le gilet correspondra à celui d'Ali. Si c'est le cas, on pourra faire venir Fuji ici. Elle, elle aura accès aux vidéos de surveillance.

Hanna posa les mains sur ses hanches et fit face à la route.

— On pourrait tourner un moment dans le coin en cherchant des granges. Qui sait ? On aura peut-être de la chance.

— Dans le noir ? ricana Spencer. Ça m'étonnerait.

— Rabat-joie, grommela Hanna en remontant dans sa voiture.

Aria et Emily en firent autant, laissant Spencer seule sur le parking. Hanna baissa sa vitre pour lui parler.

— On devrait peut-être toutes dormir chez moi ce soir. Ça ne me plaît pas qu'on soit séparées. On ferait des cibles faciles pour Ali.

— Oh oui, dit très vite Emily. Je n'ai aucune envie de dormir seule.

— Ça me va, acquiesça Aria.

— Moi aussi, déclara Spencer.

C'était une excellente idée : si jamais Ali se pointait, à quatre, elles auraient de bien meilleures chances de s'en tirer indemnes.

Les filles convinrent de se retrouver chez Hanna une heure plus tard. Puis Spencer regagna sa voiture et se laissa tomber lourdement sur son siège en cuir. Elle avait l'impression d'avoir perdu toute sa journée. La seule chose qu'elles avaient apprise, c'est qu'Ali était bien vivante... et remontée contre elles. Ce qu'elles savaient déjà.

Le téléphone de Spencer vibra soudain, l'arrachant à ses pensées. La jeune fille regarda le numéro inconnu commençant par 212 qui s'affichait sur l'écran. Elle déglutit et prit la communication.

— Spencer Hastings ? lança une voix de femme.

La jeune fille confirma.

— Je m'appelle Samantha Eggers. Je suis la directrice du Comité national contre le harcèlement, basé à New York, une organisation créée par le Congrès l'année dernière.

— Je vois très bien, acquiesça Spencer en se redressant. J'ai entendu parler de vous. (Avant de créer son blog, elle avait fait des recherches sur tous les programmes d'aide aux victimes.) Vous faites du très bon boulot.

— Pas autant que vous, répliqua chaleureusement Samantha. Je suis une grande fan de votre site. Vous donnez une voix aux victimes. (Très vite, elle enchaîna.) Écoutez, je vous appelle parce que nous allons tourner une vidéo anti-harcèlement qui sera diffusée dans les écoles de tout le pays l'an prochain. Je cherche des témoignages, et mon équipe a mentionné votre nom plusieurs fois.

— C'est vrai ? (Spencer pressa une main sur sa poitrine.) Mon blog n'est en ligne que depuis la semaine dernière. Je suis très flattée.

— Donc, vous accepteriez de participer à notre projet ? demanda Samantha, pleine d'espoir. Nous filmons à New York mardi soir. Vous n'habitez pas trop loin, je crois ? Vous pouvez prendre l'Amtrak pour venir ? Bien entendu, nous vous paierons le voyage.

Spencer repoussa ses cheveux en arrière.

— Volontiers, oui.

Elle s'imagina son visage dans toutes les salles de classe du pays, y compris celles de l'Externat de Rosewood. Et ce serait un moyen supplémentaire d'impressionner les gens de Princeton.

— Génial ! s'écria Samantha.

Elle donna à Spencer l'adresse du studio et tous les autres détails nécessaires. Lorsqu'elle eut raccroché, la jeune fille pressa son téléphone dans ses mains. Elle se sentait à nouveau d'excellente humeur. « Mon équipe a mentionné votre nom plusieurs fois. » Elle imagina tout le monde en train de parler d'elle, de chanter ses louanges. Elle devait à tout prix raconter ça à quelqu'un, mais à qui ? Bien sûr, ses amies apprécieraient, et elle pensa aussi à Greg – mais c'était idiot : elle ne le connaissait même pas.

La porte de la supérette s'ouvrit, et Spencer leva les yeux. Un homme en bleu de travail et chemise à carreaux se dirigea vers sa voiture garée à la pompe numéro trois. Puis le regard de Spencer se posa sur la caisse à l'intérieur, et la jeune fille repensa brusquement à une chose que Marcie leur avait dite.

« Des tas de gens passent ici tous les jours. Toutes les filles blondes qui achètent de l'eau minérale se ressemblent. »

Elles avaient dit qu'elles cherchaient une fille, et mentionné qu'Ali était blonde, mais elles n'avaient pas précisé ce qu'elle avait acheté ; elles n'en étaient pas sûres elles-mêmes. Alors, pourquoi Marcie avait-elle spécifiquement parlé d'eau minérale ? Leur avait-elle menti ? Savait-elle quelque chose ?

Spencer coupa le contact et redescendit de voiture. À mi-chemin de la supérette, elle entendit un claquement sec dans son dos. Elle fit volte-face et scruta l'obscurité. Les lumières des pompes clignotaient. Une ombre passa derrière l'une d'elles. Un bruit de pas légers s'éleva à l'angle du bâtiment. Puis Spencer remarqua une voiture qu'elle n'avait pas vue auparavant : une Acura noire, pas du tout à sa place dans cet endroit où la plupart des gens conduisaient un pick-up ou une bonne vieille Subaru.

Spencer repensa au porte-clés qu'elle avait récupéré dans la maison témoin saccagée de son beau-père. Pourtant, la police avait retrouvé la voiture correspondante, non ? À moins que Nick en ait eu plusieurs...

Puis Spencer aperçut quelque chose sur le siège conducteur. Un éclair de cheveux blonds.

Le cœur battant à tout rompre, elle s'approcha sur la pointe des pieds. Elle devait voir qui se trouvait à l'intérieur de la voiture. À chaque pas, l'étau qui lui comprimait la poitrine se resserrait davantage, et elle avait les nerfs à vif.

Spencer avait atteint le côté de l'Acura. Plus qu'un pas, et elle verrait la conductrice. Rassemblant tout son courage, elle s'avança, et...

L'alarme se déclencha.

Spencer fit un bond en arrière. Le bruit était assourdissant, insupportable. La jeune fille battit précipitamment en retraite et, une fois à bonne distance, regarda par la fenêtre avant. Les cheveux blonds avaient disparu. Il n'y avait personne à l'intérieur de la voiture.

Spencer passa les mains sur son visage. Impossible. Elle était certaine d'avoir vu quelqu'un. Elle ne pouvait tout de même pas se tromper ! Si ?

C'était un signe. D'un geste maladroit, Spencer ouvrit sa portière et remonta en voiture. Elle sortit du parking du Turkey Hill avant même que l'alarme ne se taise.

Et que la personne qui la surveillait puisse faire quoi que ce soit de pire.

LE PREMIER ARTICLE CONSACRÉ À ARIA

Le lendemain matin, Aria se tenait dans l'arrière-boutique encombrée de la galerie, regardant Ella emballer avec le plus grand soin le portrait d'Ali dans du papier bulle. Elles devaient l'expédier à son acheteur new-yorkais par coursier. Un camion attendait dehors, et elles voulaient s'assurer que le tableau arrive à destination en un seul morceau. Et puis, Aria avait hâte de s'en débarrasser.

Ella s'interrompt.

— C'est à ça que tu imagines qu'elle ressemblerait si elle avait survécu, pas vrai ?

Aria tripota un morceau de chatterton. Ella se trouvait dans la chambre d'hôpital la première fois que ses amies et elle avaient raconté à Fuji qu'Ali les avait attaquées avec Nick, et elle avait entendu Fuji répondre que c'était impossible. C'était plus facile pour elle de croire qu'Aria avait halluciné que de penser que cette folle psychopathe courait toujours en liberté.

Le regard d'Aria se posa sur les yeux fous du portrait. Elle ignorait comment elle avait réussi à capturer aussi bien l'expression furieuse et démente d'Ali ; c'était comme si un esprit démoniaque s'était emparé de son pinceau. Pourquoi ce tableau captivait-il à ce point un riche collectionneur d'art new-yorkais ?

Aria avait cherché John Carruthers dans Google la veille au soir ; elle avait trouvé de nombreuses photos de lui assistant à des événements caritatifs au Met, au Whitney ou au MoMA. Selon l'article que lui avait consacré le *New York Times*, sa famille et lui habitaient un appartement en terrasse à l'angle de la Cinquième Avenue et de la 77^e Rue, avec vue sur Central Park. Ses deux petites filles, Beverly et Becca, avaient le piano du film *Big* acheté chez FAO Schwarz, celui dont on jouait en marchant sur les touches, et une fresque authentique de Keith Haring dans leur salle de jeu. Avec un peu de chance, leur père accrocherait le portrait d'Ali à un endroit où elles ne le verraient jamais.

Et Ali elle-même ? Elle avait sûrement découvert l'existence du tableau, dont la vente était mentionnée sur le blog *Art Now*, ce qui était un peu flippant. S'offusquerait-elle qu'Aria profite à ce point de son image ? Aria devait-elle annuler la transaction ?

Cesse de t'inquiéter, se dit la jeune fille en aidant Ella à finir d'emballer la toile. Elle ne pouvait pas laisser Ali diriger sa vie.

Ella siffla le coursier, qui attendait dans la salle d'exposition, afin qu'il emporte le paquet.

— Alors, dit-elle en se tournant vers sa fille après le départ de l'homme, que vas-tu faire de tout cet argent ?

Aria prit une grande inspiration. Lorsqu'elle était arrivée au travail ce matin-là, sa mère lui avait annoncé que l'argent avait bien été viré sur le compte bancaire de la galerie, et que, d'ici quelques jours, il lui serait reversé – moins le montant des honoraires convenus.

— Pour commencer, je te donnerai de quoi t'acheter une nouvelle voiture, histoire qu'on ne soit plus obligées de rouler avec cette poubelle, gloussa Aria en pensant à leur vieille Subaru.

Ella se rembrunit.

— Je peux m'occuper de ça toute seule, ma chérie. Je te suggère plutôt de l'utiliser pour payer tes études.

C'était sans doute la meilleure chose à faire. Mais les seules universités qui intéressaient Aria étaient des écoles d'art, et avait-elle vraiment besoin de prendre des cours si elle vendait déjà son travail ?

— Ou bien, je pourrais m'en servir comme apport pour acheter un appartement à New York, contra la jeune fille en adressant à sa mère ce sourire implorant qui la faisait toujours fondre.

Ella fit une moue sceptique. Elle leva un doigt, sans doute pour dire que la fac était une expérience inestimable et que, si Aria laissait passer trop de temps après sa sortie du lycée, elle n'irait sans doute jamais. Mais à ce moment, un grand jeune homme en chemise à carreaux légèrement froissée et pantalon skinny vert olive apparut sur le seuil. Il portait une sacoche en cuir sur l'épaule et une paire de Ray-Ban sur la tête, et il haletait comme s'il avait couru.

— Euh, coucou ? appela-t-il d'une voix ni trop aiguë ni trop grave. Vous êtes Aria Montgomery ?

La jeune fille se redressa.

— Oui, répondit-elle avec prudence.

Le type lui tendit la main.

— Je suis, euh, Harrison Miller du *Feu dans l'âtre*, un blog artistique qui...

— Je le connais ! coupa Aria, les yeux écarquillés.

Elle se rendait fréquemment sur ce site indépendant basé à Philadelphie. Elle avait toujours été impressionnée par l'œil acéré et l'intuition de l'auteur, qui semblait toujours savoir ce qui allait marcher plusieurs mois avant que ça ne devienne à la mode. Mais elle ne l'imaginait pas si jeune.

Harrison sourit.

— Cool. Bref, j'aimerais faire un article sur toi et sur ton travail. Tu aurais une seconde pour discuter ?

Aria tenta de ne pas laisser tomber sa mâchoire inférieure. Ella tendit une main au jeune homme.

— Bonjour, je suis Ella Montgomery, la mère d'Aria et la directrice adjointe de cette galerie, se présenta-t-elle, utilisant le titre tout neuf que Jim lui avait accordé la veille. C'est moi qui ai négocié la

vente du tableau d'Aria.

— Enchanté de faire votre connaissance, répondit Harrison, l'air mal à l'aise. Euh, ça ne vous ennue pas si je discute avec Aria en privé ? Mais je tâcherai de mentionner la galerie dans mon article.

— Mon bébé est devenu une grande fille ! roucoula Ella en faisant mine d'essuyer une larme. (Puis elle sortit d'un pas dansant.) Bien sûr que vous pouvez parler en privé avec Aria. Prenez tout votre temps.

Elle referma la porte si vite que le calendrier de Monet accroché au dos se souleva et retomba contre le battant.

Aria reporta son attention sur Harrison. Celui-ci lui sourit. Il se percha sur une petite table encombrée et entreprit de fouiller dans sa sacoche en cuir.

— J'ai eu vent de l'achat de ton tableau sur *Art Now* hier. C'est énorme !

— Non, c'est ta proposition d'article qui est énorme, répliqua Aria sans pouvoir réprimer l'admiration dans sa voix. Je suis vraiment flattée que tu aies pensé à moi.

Le visage d'Harrison s'éclaira.

— Tu plaisantes ? Une artiste de dix-huit ans qui vend une œuvre à John Carruthers, c'est du jamais vu ! (Il tapota son calepin.) Je suis étudiant en histoire de l'art à l'université de Pennsylvanie, et je peins un peu moi aussi. Qu'un collectionneur comme Carruthers s'intéresse à toi... c'est énorme, répéta-t-il.

Aria baissa la tête.

— J'espère qu'il n'a pas acheté ce tableau parce qu'on a parlé de moi dans les médias.

Harrison eut un geste désinvolte.

— Carruthers s'intéresse au talent des artistes, pas à leur célébrité. (Il s'interrompt pour dévisager intensément Aria.) Mais quand ce sont des femmes, ça lui arrive de se laisser influencer par leur beauté. Est-il venu ici en personne ?

Aria rougit. *Il me trouve jolie !*

— Non, la transaction a eu lieu par téléphone, et c'était son assistante qui appelait. Je ne me trouvais même pas là.

— Intéressant.

Les yeux bleus de Harrison brillèrent. Le jeune homme soutint un moment le regard d'Aria, et celle-ci sentit son estomac se retourner. Franchement, il était mignon. Très mignon, même.

Puis Harrison reporta son attention sur son calepin.

— D'accord, je veux tout savoir sur toi. Pas l'histoire avec Alison, mais tout le reste. Ce que tu aimes, quelles sont tes influences, où tu as voyagé, quels sont tes projets d'avenir, si tu as un petit ami..., dit-il en rosissant un peu.

Aria gloussa. Elle était à peu près certaine qu'il flirtait avec elle. L'espace d'un instant, le visage de Noel s'imposa à son esprit ; puis elle revit son expression gênée lors de leur dernière conversation. « J'ai besoin d'espace », avait-il dit.

— Non, pas de petit ami. Plus de petit ami, rectifia-t-elle doucement.

— Ah ah, jubila Harrison en griffonnant dans son calepin. Parfait.

Puis Aria lui parla de son processus créatif, des antécédents artistiques de ses parents et de son séjour en Islande – même si elle se garda bien de mentionner les dernières vacances qu'elle avait passées là-bas et le fiasco avec Olaf alias Nick.

C'était facile de parler à Harrison. Elle aimait la façon dont il la regardait, comme si elle était la personne la plus importante avec qui il avait jamais discuté. Il riait de toutes ses plaisanteries, et il posait les bonnes questions. Et puis, il avait l'air bohème et sexy, surtout quand il prenait des photos d'elle avec son appareil SLR à l'objectif impressionnant, en vérifiant l'écran numérique après chaque cliché pour s'assurer que le résultat correspondait à ses attentes.

— Et tes projets d'avenir ? demanda-t-il en reposant son appareil.

Aria prit une grande inspiration.

— Eh bien...

Il lui semblait que ce qu'elle s'apprêtait à dire serait terriblement définitif, que cela l'engagerait pour le reste de sa vie. Devait-elle s'installer à New York et tenter de gagner sa vie avec son art ? Et si elle essayait et qu'elle se plantait dans les grandes largeurs ?

Son téléphone sonna. L'estomac d'Aria se tordit : la jeune fille se demandait si c'était Fuji, car ses amies et elle n'avaient pas encore reçu les résultats des tests d'ADN sur le gilet à capuche. Mais c'était un numéro inconnu qui commençait par 212 – un indicatif de New York.

— Ça ne t'ennuie pas si je répons ? demanda Aria à Harrison.

Le jeune homme hocha la tête, et elle prit la communication.

— Allô ? dit-elle sur un ton hésitant.

— Aria Montgomery ? lança une voix de femme bourrue. Ici Inez Frankel. Je suis propriétaire de la galerie Frankel-Franzer à Chelsea. Je viens d'entendre parler de la vente de votre tableau par *Art Now*. Vous êtes une étoile montante, ma petite, mais vous le savez sûrement déjà. Vous avez d'autres toiles à nous montrer ?

— Euh... (L'esprit d'Aria était en ébullition.) J'ai d'autres tableaux finis, mais...

— Je suis certaine qu'ils sont fantastiques, coupa son interlocutrice. Vous voulez bien m'envoyer des photos en fichier JPEG ? S'ils nous plaisent, et je ne doute pas que ce sera le cas, je peux vous offrir une exposition de trois jours à partir de mardi prochain ; on déplacera d'autres événements pour vous faire de la place. Vous ne le regretterez pas, ma petite. Ça vous fera une promo d'enfer, des tonnes d'articles dans la presse. On organisera une grande soirée de vernissage, et les tableaux partiront comme des petits pains. C'est toujours le cas dans ma galerie.

— Excusez-moi ? couina Aria, stupéfaite. Une exposition ? Avec un vernissage ? Dans une galerie de New York ?

Un bip lui signala que quelqu'un d'autre cherchait à la joindre. Elle jeta un coup d'œil à l'écran de son téléphone. Cette fois, le numéro commençait par l'indicatif 718, ce qui signifiait que son correspondant se trouvait à Brooklyn.

— Je m'appelle Victor Grieg, et je travaille pour la galerie Espace/Pensée de Williamsburg, annonça-t-il quand Aria prit son appel. J'ai lu votre histoire dans *Art Now*.

Il parlait très vite, avec un fort accent étranger. Il posa les mêmes questions qu’Inez Frankel, puis conclut :

— On peut vous organiser une expo tout de suite. Qui est votre agent ?

— J-je n’ai pas d’agent, bredouilla Aria. Je peux vous rappeler ?

Elle raccrocha. Comme Harrison la dévisageait avec curiosité, elle eut un large sourire.

— Deux galeries de New York veulent exposer mes toiles ! annonça-t-elle, ravie.

Elle avait encore du mal à y croire. Tout ça lui semblait complètement irréal.

Harrison lui jeta un regard entendu.

— C’est ta chance, Aria ! (Il se pencha en avant comme pour la serrer dans ses bras, mais parut se raviser et se redressa.) Alors, ce serait pour quand ?

— La semaine prochaine. À partir de mardi.

Aria commençait juste à réaliser. Elle jeta un coup d’œil aux autres tableaux entassés dans un coin de l’arrière-boutique. En avait-elle assez ? Elle ne pouvait pas vendre les portraits de Noel, ce serait trop bizarre.

Son regard se posa sur la toile entièrement noire où l’on ne voyait plus le rictus de Courtney-alias-Ali pendant leur année de 6^e. Elle ne pouvait pas non plus exposer celui-là. Il allait falloir qu’elle en peigne d’autres pendant les jours à venir.

Harrison rayonnait.

— Je vais te laisser négocier avec les galeries. Je crois que j’ai tout ce qu’il me faut pour mon article. Mais je déteste rater les expos des artistes dont je parle. Tu crois que je pourrais te taper une invitation ?

— Bien sûr ! s’écria Aria.

Elle avait très envie de lui demander d’être son cavalier pour la soirée de vernissage, mais... elle venait juste de le rencontrer.

Satisfait, Harrison se leva, fouilla dans sa poche et tendit un rectangle de bristol à Aria. Les flammes dansantes du logo du *Feu dans l’âtre* se détachaient sur fond blanc au-dessus de son nom écrit à l’encre grise.

Comme Aria prenait la carte, ses doigts effleurèrent ceux du jeune homme. Elle se rapprocha pour lui donner une accolade, mais Harrison s’était remis à tripoter sa sacoche et, quand leurs regards se croisèrent, elle fut prise de timidité. Alors, elle se contenta de lui tendre la main.

— C’était super de faire ta connaissance.

— Pareil pour moi, dit Harrison en gardant la main d’Aria dans la sienne un tout petit peu plus longtemps que nécessaire.

La jeune fille se réjouit de sentir son estomac faire un petit salto.

— À très vite, ajouta le jeune homme.

Lorsqu’il fut parti, Aria reporta son attention sur son téléphone, impatiente de rappeler les galeries. Avec laquelle devait-elle traiter ? Laquelle des deux lui offrirait la meilleure exposition ? Elle se sentait comme une princesse incapable de choisir parmi ses trop nombreux prétendants.

C'était fou de penser que, quelques minutes plus tôt, alors qu'elle répondait aux questions de Harrison, elle hésitait encore quant à ses projets. C'était comme si on venait de lui servir son avenir sur un plateau d'argent, tous les détails se combinant à la perfection. « C'est ta chance ! » avait dit Harrison, qui s'y connaissait en la matière.

Et tout à coup, Aria eut l'impression qu'il disait vrai.

RIEN DE PLUS SEXY QU'UN RENCARD AU PÉNITENCIER

Gris et dépourvu d'attraits, le Centre pénitentiaire d'Ulster se dressait au milieu d'une forêt vert foncé, découpant sa haute silhouette contre le ciel nuageux. Le mardi après-midi, Emily franchit un portail électronique au volant de sa Volvo et se dirigea vers le panneau PARKING VISITEURS. L'endroit était désert, à l'exception d'un pick-up Toyota rouillé garé dans le fond. Une rafale de vent poussait une cannette de Coca au ras du bitume. Même si l'été commençait à peine, aucune feuille ne parait les branches des arbres voisins.

Emily coupa le contact et resta assise un moment dans sa voiture. Elle avait un début de migraine à cause de tout le café qu'elle avait bu pour se tenir éveillée pendant le long trajet jusqu'à la prison située à l'extérieur de New York. Et son cœur battait trop vite, mais elle doutait que ce soit à cause de la caféine. Dans quelques instants, elle allait revoir Jordan.

Respire un grand coup.

Emily descendit de sa Volvo et jeta un coup d'œil à la lisière des bois touffus par-dessus son épaule. Durant tout le trajet, elle avait eu l'impression que quelqu'un la suivait mais, chaque fois qu'elle regardait dans son rétroviseur, elle voyait une voiture différente, ou pas de voiture du tout. Ali pouvait être n'importe où maintenant. Pourquoi s'était-elle enfuie sans la tuer, l'autre jour ? Et pourquoi Fuji ne les avait-elle toujours pas rappelées pour leur donner le résultat des analyses d'ADN ? Combien de temps cela pouvait-il bien prendre d'en effectuer une ?

Emily pensa aussi au billet de blog qu'elle avait lu ce matin sur un des sites les plus populaires des Lions d'Ali. L'auteur, qui signait du pseudonyme androgyne NousNOublieronsJamais, avait écrit : *Tout ennemi d'Alison est mon ennemi. C'était une VICTIME. Si vous la détestez, je vous déteste. Vous savez bien de qui je veux parler.*

Ce genre de message inquiétait Emily. Et si les Lions d'Ali n'étaient pas juste des paumés qui vénéraient une psychopathe ? Et s'ils comptaient s'en prendre pour de bon aux adversaires d'Ali, c'est-à-

dire, Emily et ses amies ? La jeune fille avait envoyé le lien à Spencer, Aria et Hanna... et, après une minute de réflexion, à l'agent Fuji. Bien entendu, celle-ci n'avait pas répondu.

Emily traversa le parking et tira une lourde porte métallique marquée ENTRÉE. Le pêne cliqueta bruyamment derrière elle.

Elle fut accueillie par un morceau de country déprimant qui s'élevait d'un minuscule poste de radio. Une femme en uniforme bleu marine leva les yeux derrière son guichet surmonté d'une vitre.

— Pièce d'identité, réclama-t-elle sur un ton d'ennui suprême.

Emily glissa son permis de conduire par la fente. La femme l'examina de ses yeux fatigués aux paupières tombantes.

— Vous venez voir Jordan Richards ? demanda-t-elle.

Trop effrayée pour répondre, Emily se contenta de hocher la tête.

Elle reçut un badge visiteur avec son nom dessus. Puis la femme ouvrit une porte à distance au moyen d'une commande qui provoqua un bourdonnement, et elle fit un signe du menton à Emily. Dans le couloir au-delà, celle-ci découvrit une garde qui ressemblait à Tina Fey en plus burinée et en moins avenante. La femme la fouilla sans un mot.

Emily s'était renseignée la veille. Contrairement à la prison où elle avait été incarcérée pendant vingt-quatre heures quand on l'avait accusée à tort du meurtre de Tabitha Clark, le Centre pénitentiaire d'Ulster était réservé aux femmes et n'employait que des femmes. La seule autre information qu'elle avait pu trouver, c'est que les détenues avaient accès à des programmes éducatifs. Donc, a priori, ça ne devait pas être si affreux que ça.

D'un autre côté, l'air sentait l'ammoniac et le renfermé. Des néons émettaient un grésillement désagréable au-dessus de la tête d'Emily, et tous les bruits produisaient un écho triste et creux, depuis les portes qui claquaient jusqu'au mâchouillage furieux de la gardienne en passant par les propres pas d'Emily.

La jumelle endurcie de Tina Fey fit signe à la visiteuse de la suivre dans une série de couloirs aux murs de parpaings nus peints en vert vomé. En passant devant une porte, Emily huma des effluves de ce qu'elle ne pouvait décrire que comme de la purée moisie. Une fois, Jordan lui avait dit que sa famille était si riche et ses parents si souvent absents que, petite, elle commandait généralement ses repas au restaurant français cinq étoiles du bout de sa rue. Comment diable survivait-elle ici ?

La gardienne tapa une série de chiffres sur un clavier et, dans un nouveau bourdonnement, la porte s'ouvrit. Emily et sa guide pénétrèrent dans une grande pièce dépourvue de fenêtres, mais meublée de tables et de chaises. Une fontaine à eau se dressait dans un coin. Il y avait une porte ornée du panneau « TOILETTES » dans le fond.

Une grosse fille rousse en combinaison de prisonnière orange était assise à l'une des tables en compagnie d'une autre fille en blouson de jean dont la capuche était rabattue sur sa tête. Toutes deux se levèrent à l'entrée d'Emily et s'éloignèrent dans des directions opposées.

La fille à la capuche sortit par la porte qu'Emily venait juste de franchir, tandis qu'une seconde gardienne aux cheveux frisés entraîna la rousse vers la porte intérieure qui la ramènerait probablement

jusqu'à sa cellule. Mais avant de disparaître, la rousse se retourna vers Emily, qu'elle détailla de la tête aux pieds. Elle la jugeait – pour voir si elle était costaud, ou juste pour la mater ? Aucune des deux éventualités ne réjouissait Emily.

— Asseyez-vous, ordonna la gardienne en lui désignant une des tables.

Celle-ci obtempéra, et la femme traversa la pièce jusqu'à une autre porte intérieure. Alors, une silhouette familière apparut. Emily retint son souffle. Oui, Jordan portait une combinaison de prisonnière orange ; oui, elle avait les cheveux gras et les traits tirés, mais elle était toujours aussi belle que dans son souvenir.

Un tas d'images assaillit Emily. Jordan et elle se laissant dériver à bord de ce bateau volé dans la baie de San Juan. Jordan et elle blotties l'une contre l'autre dans leur cabine tandis que le *Splendeur des Mers* se dirigeait paresseusement vers un autre port. C'était si bon de l'embrasser ! Et elle avait eu si peur quand Jordan avait sauté par-dessus bord !

Leurs regards se croisèrent, et Jordan sourit. Incapable de contenir son excitation, Emily se leva d'un bond. Elle avait vraiment cru qu'elle ne la reverrait jamais. Elle était persuadée que Jordan ne voulait plus rien avoir à faire avec elle, et pourtant... elle était là. C'était tellement incroyable !

— Quinze minutes, annonça le « sosie » de Tina Fey sur un ton bourru. À partir de maintenant. Jordan se précipita vers Emily.

— S-salut, lança-t-elle, la bouche tremblante.

De près, elle sentait le savon, et elle avait toujours le même semis de taches de rousseur sur les joues. Emily aurait voulu toucher chacune d'entre elles.

— Tu... tu es venue, bredouilla Jordan.

Emily eut un rire étranglé. Elle était si heureuse d'entendre de nouveau la voix de Jordan.

— Je suis venue, confirma-t-elle en lui caressant l'épaule. Je suis si contente de te voir !

Jordan sursauta et jeta un coup d'œil nerveux à la main de son amie.

— On n'est pas censées se toucher, chuchota-t-elle en s'écartant légèrement de la table.

Une boule se forma dans la gorge d'Emily, mais celle-ci croisa les mains sur sa poitrine en se rasseyant. Jordan s'installa face à elle, les mains posées sur la table. Emily dut faire un gros effort pour ne pas les prendre et ne plus jamais les lâcher.

— Alors, commença-t-elle quand elle eut retrouvé l'usage de sa voix. Tu... tu m'as manqué.

Jordan déglutit avec difficulté, et une larme roula sur sa joue.

— Toi aussi, tu m'as manqué.

— Tu as bien fait de m'écrire. (Emily souriait si fort qu'elle en avait mal aux joues.) Depuis la fin de la croisière, je ne pensais qu'à toi.

— Pareil pour moi, avoua Jordan en fixant timidement la table.

Le cœur d'Emily faisait des sauts périlleux dans sa poitrine. *Je suis tellement soulagée que tu ne me détestes pas*, avait-elle envie de dire à chaque seconde. Au lieu de ça, elle demanda :

— Tu... tu vas bien ?

Aussitôt, elle voulut se gifler. Jordan ne pouvait pas aller bien. Elle était en prison !

Son amie haussa les épaules et tordit la bouche sur le côté, une grimace dont Emily se souvenait bien et qu'elle avait toujours trouvée adorable.

— J'ai déjà été mieux. Mais ce n'est pas si terrible. (Elle se pencha un peu en avant.) Et toi ? Je ne me doutais pas du tout de ce que tu traversais, Em. Ça avait l'air affreux. Mais tout va bien maintenant ? Ton problème est résolu ?

Ce fut au tour d'Emily de baisser les yeux. Des tas de gens avaient gravé leurs initiales dans le bois de la table, y compris quelqu'un qui se surnommait Capitaine Flamme.

— Pas exactement.

Jordan écarquilla les yeux.

— Comment ça ?

Emily frémit. Elle n'avait pas l'intention d'aborder le sujet dans le temps très limité qu'elle avait le droit de passer avec Jordan mais, à présent, son amie la dévisageait d'un air inquiet. Emily n'avait pas le choix. Elle lui expliqua qu'Ali l'avait attaquée à la piscine, mais en omettant un tas de détails – par exemple, le fait qu'Ali avait cherché à lui faire dire qu'elle l'aimait encore. Pourtant, à en juger son expression choquée, Jordan saisit très bien la gravité de la scène.

Quand Emily se tut, elle désigna les ecchymoses sur son cou.

— C'est elle qui t'a fait ça ?

Emily acquiesça d'un air abattu. Ses parents aussi lui avaient posé beaucoup de questions à ce sujet, et elle n'avait pas su quoi leur répondre.

— Tu en as parlé à la police ? demanda Jordan.

— Moi et mes amies, oui. Mais ils ne nous croient pas. Ils pensent toujours qu'Ali est morte.

Emily soupira et regarda le plafond. Les néons diffusaient une lumière si crue qu'elle lui faisait mal aux yeux.

— Alors, qu'est-ce que vous allez faire ? interrogea Jordan.

Un goût métallique envahit la bouche d'Emily. Raconter l'attaque avait fait remonter à la surface toute sa frustration, sa peur et sa colère. Il fallait en finir une bonne fois pour toutes.

— La retrouver, chuchota-t-elle rageusement, et la tuer.

Jordan blêmit. Elle jeta un coup d'œil aux gardiennes de l'autre côté de la pièce. Les deux femmes ne leur prêtaient aucune attention mais, soudain, Emily paniqua. Qu'est-ce qui lui prenait, de parler de meurtre dans une prison ?

— Je ne suis pas sérieuse, bredouilla-t-elle très vite. C'est juste que... je lui en veux tellement !

Jordan hocha la tête, mais elle semblait toujours inquiète.

— Je préférerais que vous ne soyez pas obligées de la chercher toutes seules.

— Moi aussi, mais nous ne savons pas quoi faire d'autre.

— Promets-moi de faire attention. (Jordan fit mine de prendre la main d'Emily mais, se souvenant du règlement, retira son bras au dernier moment.) Parce que j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer. Mon dossier a été repris par un avocat du nom de Charlie Klose. Apparemment, il y a des vices de procédure dans mon affaire, et il a bien l'intention de les exploiter.

Emily pencha la tête sur le côté.

— Par exemple ?

— Déjà, on ne m'a pas lu mes droits quand j'ai été arrêtée – ni la première fois, ni la seconde, commença Jordan en pianotant sur la table de ses ongles rongés. Ensuite, la police a fouillé ma voiture sans mandat, et m'a brutalisée alors que j'étais encore mineure. C'est assez sérieux, en fait. Combiné au fait que je me repens et que je suis prête à rembourser tous les dommages que j'ai causés, il pense que j'ai une bonne chance d'être mise en liberté conditionnelle.

Emily en resta bouche bée.

— Sérieux ?

Jordan eut un sourire ravi.

— Je passerai peut-être quand même en jugement, mais M^e Kloze est très confiant. (Elle avança sa main sur la table et toucha le bout des doigts d'Emily.) D'ici quelques mois, je pourrais être une femme libre.

Emily se pencha avidement vers elle.

— Et ensuite ? Je veux dire... qu'est-ce qui se passerait, pour toi et moi ?

Elle espéra que cette question n'était pas prématurée. Après tout, son amie ne lui avait pardonné que très récemment. Peut-être feraient-elles mieux de prendre leur temps.

Jordan eut un petit sourire pincé.

— Je veux qu'on soit ensemble, Emily. Pour de vrai. Mais ça ne pourra pas être sur une île comme on l'avait envisagé, pas si je suis en liberté conditionnelle. Je devrai m'installer dans les parages et me présenter régulièrement à mon agent de surveillance. Cette fois, je veux rester dans les clous : recommencer de zéro et me construire une vie dans la légalité. (Elle coula un regard timide à Emily.) Avec toi... si tu es partante.

— Bien sûr que je suis partante ! s'écria Emily avec enthousiasme.

Elle s'émerveilla. Une vie à deux, avec Jordan. Quelques jours plus tôt, elle n'osait même pas l'espérer. Fermant les yeux, elle imagina se réveiller à côté de son amie tous les matins. Jordan avait raison : pas besoin d'aller dans un paradis tropical pour être heureuse. Vivre avec elle suffirait au bonheur d'Emily.

— Donc, j'ai besoin que tu fasses attention à toi, ajouta Jordan en joignant les mains. Tu veux bien faire ça pour moi ?

Emily acquiesça très vite.

— Évidemment. Promis-juré.

— Super, se réjouit Jordan.

— C'est fini ! tonna une voix qui manqua donner une crise cardiaque à Emily.

La gardienne s'approcha de la table et tendit le bras vers Jordan. Celle-ci jeta à Emily un coup d'œil désespéré. Sans réfléchir, Emily bondit en avant, attira Jordan vers elle et l'embrassa avec force.

Les lèvres de son amie étaient douces, et elles avaient un goût de menthe. Comme d'habitude, ce fut un baiser délicieux. Emily ferma les yeux pour savourer ces quelques millisecondes de contact, et ce fut

comme si toutes les cellules de son corps se réveillaient.

Puis la gardienne lui arracha Jordan.

— Interdiction de se toucher, grommela-t-elle.

Et serrant le bras de la prisonnière, elle l'entraîna hors de la pièce.

Jordan agita la main pour dire au revoir à Emily avant de franchir la porte. Emily la regarda s'éloigner, partagée entre l'extase et la douleur. Leur baiser lui picotait encore les lèvres, et la chaleur du corps de Jordan semblait irradier en elle. Elle devrait s'accrocher à ces sensations jusqu'à sa prochaine visite. Du moins y aurait-il une prochaine visite, elle le savait désormais. Et dans très peu de temps, elle en avait la certitude, son amie serait libre.

Elles pourraient enfin être ensemble.

LES STARLETTES S'ÉCLATENT

Le mardi soir, Hanna se tenait dans le couloir du train Amtrak Acela qui pénétrait en cahotant et en grinçant dans Penn Station, à New York. Les portes s'ouvrirent, et la jeune fille suivit la file de passagers las en direction des escalators, prenant garde à ne pas trébucher avec ses escarpins à talons de douze centimètres.

Elle tira sur l'ourlet de sa minijupe pailletée pour vérifier que celle-ci lui couvrait bien les fesses. Pendant le trajet, certains voyageurs en costume ou en tailleur l'avaient regardée de travers : pour compléter sa tenue, Hanna portait une pochette brillante et une paire d'énormes lunettes de soleil alors que la nuit était déjà tombée.

Mais ça ne la dérangeait pas, parce qu'elle s'apprêtait à sortir avec Hailey Blake, la star de cinéma. Elle avait tenté de le caser dans toutes ses conversations depuis son départ de Rosewood : avec le contrôleur, avec la vieille dame assise à côté d'elle et même avec le type qui lui avait vendu un Coca Light dans le wagon-restaurant.

Arrivée en haut de l'escalator, Hanna se fraya un chemin à coups de coude parmi la foule des gens qui attendaient un train en direction de la banlieue. En sortant dans la Septième Avenue, elle fut momentanément étourdie par le grouillement humain, le flot des taxis et des bus, l'éclat des enseignes au néon.

Un militant contre l'avortement se tenait au bord du trottoir, brandissant une pancarte qui expliquait à quel moment le cœur d'un bébé commençait à battre dans le ventre de sa mère. Quelqu'un d'autre passa près d'Hanna en poussant une charrette à bretzels. Puis, au milieu de la foule, la jeune fille aperçut une pancarte : « LIONS D'ALI, UNISSEZ-VOUS ! » Elle cligna des yeux et essaya de localiser son porteur. Mais la pancarte avait disparu.

— Hé, meuf ! Par ici !

Hanna tourna la tête vers la gauche. Une limousine extralongue était garée derrière la charrette à bretzels. Ses cheveux blonds flottant au vent, Hailey faisait de grands signes par la fenêtre arrière.

— Arrête de jouer les touristes perdues et dépêche-toi de monter, espèce de folle !

Hanna s'approcha en trotinant, le cœur faisant des saltos dans sa poitrine. Elle avait toujours du mal à croire que Hailey Blake en personne lui avait envoyé un texto, la veille, pour lui dire : *Hé, je suis à New York demain pour donner des interviews à la presse. Tu veux me rejoindre après avoir tourné tes scènes ? On pourrait aller à la soirée pour la première de Tuer ou être tué !*

Aussi longtemps qu'elle vivrait, Hanna n'effacerait jamais ce message. *Tuer ou être tué* était le film dont tout le monde parlait cet été-là ; elle n'arrivait pas à en croire sa chance.

D'un autre côté, ça n'avait peut-être rien à voir avec de la chance. Hanna aussi était cool et fabuleuse. Depuis que la nouvelle s'était répandue qu'elle jouait dans *En flammes*, son téléphone n'arrêtait pas de sonner. Le journal du coin souhaitait faire un portrait d'elle. Le magazine *Main Line Living* voulait photographier sa penderie pour un article sur les modeuses de la région de Philadelphie.

Elle avait une tonne de nouveaux abonnés sur Twitter, et la propriétaire d'Otter, sa boutique préférée, l'avait contactée pour lui demander de participer au défilé de présentation de la collection automne-hiver. Elle allait être mannequin ! Franchement, elle méritait de mener la grande vie avec Hailey.

Et faire la fête ce soir serait le meilleur moyen d'oublier Ali. Après l'impasse du Turkey Hill, Hanna et ses amies avaient décidé de remettre la poursuite de leur enquête à plus tard : elles avaient toutes mieux à faire ce soir-là. D'ailleurs, il n'y avait pas forcément d'autres pistes à explorer. Ce n'était pas comme si Fuji les avait rappelées pour leur communiquer les résultats de l'analyse d'ADN. Et même si Spencer leur avait fait remarquer le coup de l'eau minérale, Hanna n'était pas certaine que la caissière de la supérette sache quoi que ce soit. Peut-être s'était-elle contentée de supposer que toutes les ados blondes achetaient ce genre de chose.

Quant au message à la craie dans le parking du studio... Son imagination devait lui jouer des tours. La pancarte des Lions d'Ali qu'elle avait cru voir ? Ça ne signifiait pas grand-chose non plus.

Hanna se glissa à l'arrière de la limousine, près de Hailey qui était tout aussi court vêtue et vertigineusement chaussée. Ses paupières très maquillées étaient soulignées d'un eye-liner qui lui faisait des yeux de chat, et du gloss rose faisait briller ses lèvres.

— Hanna, je te présente mon chauffeur, Georgio, dit-elle en désignant l'homme assis au volant. C'est un mannequin qui devrait bientôt cartonner, et qui fait ça pour boucler ses fins de mois en attendant.

— Vilaine flatteuse, lança le chauffeur avec un accent italien très sexy.

Il n'était pas beaucoup plus vieux qu'Hanna. Il avait des cheveux noirs ondulés, des yeux charmeurs et probablement des abdos d'enfer.

La limousine déboîta et s'éloigna de la gare. Hailey détailla Hanna.

— Merci d'être venue me rejoindre. Quand je t'ai envoyé ce texto, je ne savais pas si tu serais partante.

— Tu plaisantes ? s'étrangla Hanna à l'instant où Georgio s'arrêtait à un feu rouge. Je ne rate jamais une occasion de venir à New York. Et cette soirée s'annonce fabuleuse.

— J'ai pensé qu'on s'amuserait mieux ici qu'à Philadelphie. C'est si ennuyeux là-bas, dit Hailey en levant les yeux au ciel. Qu'est-ce qu'il y a à faire, à part admirer la Cloche de la Liberté ?

Avec un petit ricanement, elle ouvrit un compartiment de la console centrale, révélant deux minibouteilles de champagne et deux petites flûtes en cristal.

— Allez, il faut s'échauffer !

Hanna prit une flûte et but une gorgée minuscule. Hailey offrit du champagne à Georgio, qui refusa en lui rappelant qu'il conduisait.

— Rabat-joie ! s'exclama Hailey.

Hanna et elle éclatèrent de rire.

Les rues défilèrent de part et d'autre comme la voiture se dirigeait vers le centre-ville. Par la fenêtre, Hanna regardait les magasins encore éclairés et les trottoirs grouillants de monde.

Tandis que les bulles du champagne éclataient sur sa langue, son téléphone vibra dans sa poche de soirée. Hanna consulta l'écran. Elle avait reçu un texto de sa mère. *Tu es bien arrivée à New York ?*

Hanna se radossa à la banquette en cuir. La veille, après avoir reçu l'invitation de Hailey, elle avait raconté à sa mère un tas d'anecdotes sur l'actrice en la dépeignant comme une gentille fille qui savait s'amuser sans exagérer. Mme Marin ne se souciait plus de l'article avec les photos dénudées paru dans *Us Weekly*, et elle avait autorisé sa fille à passer la soirée à New York avec sa nouvelle amie.

Là tout de suite, je bois du Perrier à l'arrière d'une limousine, répondit Hanna. Ce n'était pas comme si sa mère risquait d'apprendre la vérité un jour.

Elle avait aussi reçu un texto d'Aria. *À la galerie, en train de flipper. Je regrette vraiment que tu ne sois pas là.*

Hailey dévisagea Hanna avec curiosité.

— À qui tu écris ?

— À mon amie Aria, répondit Hanna en souriant. Elle est au vernissage de sa première exposition ce soir. On est tous très fiers d'elle.

Elle aurait bien aimé faire un tour à la galerie avant d'aller à la soirée, mais Aria l'avait prévenue que la liste des invités était plus que restreinte ; elle avait déjà eu du mal à y faire inscrire ses propres parents.

Hanna commença à taper une réponse, mais Hailey grimaça.

— Tu la vois tout le temps, cette fille, non ? lança-t-elle d'une voix aiguë. Ce soir, c'est avec moi que tu es.

Surprise, Hanna laissa échapper son téléphone. Elle pensait que Hailey serait entourée de tout un tas de gens, et elle n'en revenait pas que la célèbre actrice veuille l'avoir pour elle toute seule.

— Tu as parfaitement raison, répondit-elle avant d'écrire très vite à Aria : *Bonne chance ! Je suis sûre que tout va bien se passer !*, puis de ranger son téléphone dans sa poche Lauren Merkin.

Hailey ouvrit un miroir de poche et se remit du gloss.

— Je suis ravie de pouvoir me défouler un peu, affirma-t-elle. Je ne sais pas ce que tu en penses, mais le film qu'on tourne est vraiment chiant.

Hanna examina ses ongles. Elle trouvait cette expérience géniale, y compris pendant les moments ennuyeux où elle devait rester assise pendant que les cameramen réglaiement l'éclairage.

— Tu es contrariée par quelque chose de particulier ? demanda-t-elle.

— Hank et ses sous-fifres, bien sûr, grogna Hailey. Ce type en a après moi depuis le premier jour. Il est tout le temps en train de critiquer mon jeu. Tu n’as pas remarqué ?

Hanna fit mine d’être fascinée par l’hypermarché bio Whole Foods près duquel ils passaient. Si seulement elle pouvait insinuer que Hank n’avait peut-être pas tout à fait tort ! Mais elle ne voyait pas comment dire ça d’une manière diplomatique.

Comme elle ne répondait pas, Hailey poussa un soupir théâtral.

— Je voudrais juste que les producteurs le virent et qu’ils le remplacent par quelqu’un de mieux. Entre nous, depuis le début, je craignais que ça ne colle pas, lui et moi. J’ai accepté le rôle parce que je pensais que ce serait une bonne opportunité de bosser avec certains des autres acteurs, et parce que j’avais envie de faire un truc plus sérieux que d’habitude. C’est ma philosophie de vie, ne jamais laisser passer une bonne occasion. Tu ne sais pas où ça pourrait te conduire.

Elle se radossa à la banquette en cuir et poursuivit :

— C’est comme ça que j’ai démarré, tu sais. Une chercheuse de talent m’a repérée au centre commercial et m’a proposé de tourner une pub pour des Barbie. À l’époque, j’avais dix ans, et je pensais que les poupées, c’était pour les bébés. Mais je l’ai fait quand même, et regarde où ça m’a menée !

— Carrément, acquiesça Hanna en lui pressant la main.

Le jeu de Hailey s’améliorerait peut-être au fur et à mesure du tournage. Il le fallait.

Puis Hanna repensa à l’incident de l’autre jour, après le départ de tous les autres. D’accord, le « Casse-toi une jAmbe » ne lui était peut-être pas destiné, mais elle avait trouvé Daniel vraiment flippant. Elle allait demander à Hailey ce que celle-ci savait sur l’assistant de Hank quand l’actrice se leva de son siège et couina :

— On est arrivées !

La limousine se rangea le long du trottoir d’un pâté de maisons assez quelconque du Lower East Side. Des bâtiments bas s’alignaient tout autour ; le pont de Williamsburg scintillait au loin, et la rue était étrangement dépourvue de circulation, mais des basses pulsaient tout près, et une odeur d’épices asiatiques flottait dans l’air.

Un projecteur éclairait une file d’attente devant un cordon en velours. Des hipsters, des drag-queens, des divas et des mannequins au physique sculptural attendaient qu’on les laisse entrer. Hanna chercha un panneau indiquant qu’il s’agissait bien de la soirée pour la première de *Tuer ou être tué*, mais se dit qu’un événement aussi exclusif n’avait pas besoin de s’annoncer de la sorte.

Hailey souffla un baiser à Georgio et descendit de la limousine en faisant très attention à garder ses longues jambes collées l’une à l’autre. Elle entraîna Hanna avec elle, et les deux filles titubèrent jusqu’au videur, un type d’aspect intimidant qui avait les yeux plissés, des cheveux blond clair et un motif noir tatoué sur la tempe gauche.

— Sven, mon chou ! bêla Hailey en se suspendant au cou épais du type.

Celui-ci grimaça un sourire et souleva la corde.

— Pour toi et ta copine canon.

Hailey s'engouffra à l'intérieur et Hanna la suivit sous le regard mécontent des gens dans la file d'attente.

— C'est qui, la fille avec Hailey ? chuchotaient-ils.

— Je l'ai déjà vue quelque part, mais où ?

— Elle doit être célèbre.

Hanna ne put réprimer un sourire ravi.

Hailey et elle pénétrèrent dans une pièce aux murs couverts de mosaïques. Des explosions de fleurs fraîches dans d'énormes vases renflés garnissaient des tables à la surface brillante. Des gens aux fringues fabuleuses s'entassaient sur les banquettes en velours, et des barmen s'affairaient derrière un comptoir doré. Tous les invités que croisait Hanna étaient plus beaux les uns que les autres, et tous saluaient Hailey avec un immense sourire.

— Tu es revenue, ma chérie ! s'exclama un type dont Hanna aurait juré que c'était le mannequin de la dernière campagne Armani.

Il se pencha vers l'actrice et mima deux baisers sans toucher ses joues.

— Viens à notre table ! cria une fille avec d'immenses yeux de biche et les plus beaux cheveux noirs qu'Hanna avait jamais vus.

Au bout de quelques instants, elle l'identifia comme un des anges de Victoria's Secret, une dénommée BiBi qui faisait craquer Mike.

BiBi attira Hailey vers une banquette, mais l'actrice résista.

— Peut-être tout à l'heure, Beebs. Pour le moment, je veux me consacrer à ma nouvelle meilleure amie, dit-elle en pressant le bras d'Hanna. Je te présente Hanna, l'autre star du film que je tourne actuellement, la fille la plus géniale du monde.

— Enchantée, ma belle, dit BiBi avec un accent français en embrassant Hanna sur la joue.

Cette dernière aurait voulu répondre que Mike était son plus grand fan, ou peut-être lui demander ce que ça faisait de porter ces grandes ailes en plumes, mais Hailey l'entraîna vers le fond du club, où un autre cordon délimitait la zone réservée aux VIP. À l'intérieur, des gens encore plus beaux et mieux habillés se massaient autour d'un bar couleur platine en forme de fer à cheval.

Hanna tenta de garder un air nonchalant, mais son estomac bouillonnait. Elle n'avait encore jamais pénétré dans un salon VIP. Elle espérait bien y rencontrer l'auteur d'un blog sur les célébrités, ou peut-être un journaliste de *Us Weekly*. Elle voulait que le monde entier soit au courant de sa présence.

Hailey adressa un clin d'œil au videur, qui leur souleva le cordon. Elle se dirigea d'un pas sautillant vers un box libre, et Hanna la suivit.

En chemin, l'actrice s'empara d'une bouteille de champagne sur le plateau d'un serveur. Elle tira à mains nues sur le bouchon, qui finit par céder avec un « pop » festif. De la mousse s'échappa du goulot et tomba par terre. Hailey renversa la tête en arrière et inclina la bouteille au-dessus de sa bouche, puis la passa à Hanna. Celle-ci jeta un regard embarrassé à la ronde, mais but à son tour.

Elles se laissèrent tomber sur les banquettes en velours. Un sac en satin surpiqué reposait sur la table devant chaque place. Hanna ouvrit le sien. Il contenait un (grand) flacon de parfum High Line de

Bond N° 9, une petite boîte de chocolats Godiva, un DVD encore exclusif de *Tuer ou être tué* et une carte-cadeau pour le spa Bliss. Hanna poussa un couinement ravi.

Hailey examina son propre sac et jeta un coup d'œil à Hanna.

— Alors, ça te va ? demanda-t-elle avidement.

Hanna faillit en recracher la gorgée de champagne qu'elle avait dans la bouche.

— Tu plaisantes ? (Elle fit un geste à la ronde.) J'ai l'impression d'être morte et montée au paradis.

— Tant mieux. (Hailey parut soulagée.) J'espère que ça sera la première d'une longue série de soirées marrantes entre filles.

Une fois de plus, Hanna se sentit touchée. C'était si gentil de la part de Hailey de se donner tant de mal pour elle !

Un serveur apparut, et Hailey commanda une portion dégustation de tout ce qui figurait sur la carte. Le champagne coulait à flots et, toutes les cinq minutes, quelqu'un de connu s'arrêtait à leur table pour saluer Hailey : une éditrice de magazine qu'Hanna avait vue dans *Projet Haute Couture*, une créatrice de mode qui faisait un tabac avec sa première collection, un des présentateurs invités d'*American Idol*, le nageur qui avait remporté un tas de médailles pendant les derniers Jeux olympiques, plusieurs des acteurs de *Tuer ou être tué*...

Hailey présenta Hanna à chacun d'entre eux, et plus Hanna buvait de champagne, plus elle se sentait détendue et d'humeur bavarde. Bientôt, elle se mit à discuter du génie des salomés avec le mannequin le plus en vue de la saison. Et quand un auteur-compositeur-interprète canon qui caracolait en tête des hit-parades l'invita à danser, elle se leva et tournoya pendant trois minutes de béatitude absolue, les joues en feu et la tête légère.

Il y eut d'autres danses, d'autres amis, et toujours plus de champagne. À un moment, Hailey grimpa sur le bar et twerka pendant quelques secondes avant de redescendre en manquant se casser la figure. Hanna l'aida à se remettre debout. Lorsqu'elles regagnèrent leurs sièges en titubant, elles virent que leur commande était arrivée.

— Nickel, se réjouit Hailey. Si je continue à boire du champagne avec le ventre vide, il faudra me ramasser à la petite cuillère. (Elle poussa plusieurs assiettes vers Hanna.) Goûte ça. C'est délicieux.

Hanna piocha ce qui ressemblait à un nem, tandis que Hailey choisissait un ravioli frit et le coupait délicatement en deux avec sa fourchette. Puis l'actrice écarquilla les yeux.

— Par ici ! couina-t-elle en faisant signe à quelqu'un à l'autre bout de la pièce.

Hanna suivit la direction de son regard. Jared Diaz, qui jouait le rôle de Mike dans *En flammes*, et Callum Yates, qui jouait Noel Kahn, sortirent de la foule. Tous deux portaient une chemise très classe, un jean à la coupe impeccable et des baskets en cuir super cool. Ils se déplaçaient comme s'ils connaissaient bien les lieux.

— Je leur ai envoyé un texto pour leur dire de passer, cria Hailey à Hanna par-dessus la table. J'espère que ça ne te dérange pas ?

Craignant qu'il ne s'agisse d'un double rencard arrangé, Hanna éprouva une pointe d'agacement. Mais les deux garçons étaient sympas et, au fond, c'était exactement ce qu'elle voulait, non ? Se mélanger

aux stars du film, faire partie de ce groupe de privilégiés.

— Je suis si contente que vous ayez pu venir ! pépia Hailey comme ils les rejoignaient. (Elle tapota la banquette, et Callum se glissa dans le box à côté d'elle.) Jared, assieds-toi près d'Hanna !

Jared obtempéra en adressant un sourire engageant à la jeune fille. Hanna, que l'alcool avait rendue très démonstrative, l'étreignit chaleureusement et lui offrit une bouchée de nem qu'il accepta volontiers, mangeant avec sa fourchette.

— Toi aussi, tu es venue à New York pour des interviews avec la presse ? lui demanda Hanna pendant qu'il mâchait.

Le jeune homme leva les yeux au ciel et s'essuya la bouche.

— Ça m'a bouffé toute la journée.

— Pauvre de toi, se moqua Hanna en agitant la main. Je suis jalouse à mort.

Jared jeta un coup d'œil à un autre nem puis à Hanna, comme pour lui demander la permission de se servir dans son assiette. La jeune fille acquiesça.

— En fait, tout le monde ne m'a parlé que de toi, révéla Jared.

Hanna se toucha la poitrine.

— De moi ?

Jared enfourna un autre nem dans sa bouche tout en la dévisageant. Il était aussi mignon que Mike, mais dans un genre plus raffiné, à la Justin Bieber – pas vraiment son genre.

— Plein de journalistes se demandaient pourquoi tu n'étais pas à la conférence de presse. Ils voulaient savoir qui, à mon avis, ferait une meilleure Hanna Marin à l'écran : Hailey ou la véritable Hanna. (Il eut un sourire en coin.) Je leur ai dit que le mieux à faire, c'était de te poser la question, à toi.

Hanna baissa les yeux vers la table. Heureusement qu'il faisait noir dans le club, parce qu'elle devait avoir les joues en feu. Elle sentait Jared l'observer, sans avoir pour autant l'impression qu'il lui tendait un piège. Avait-il lui aussi remarqué le jeu outrancier de Hailey ?

Soudain, prise d'un irrépressible élan de courage, Hanna se rapprocha de Jared et lui chuchota à l'oreille :

— Entre nous, c'est moi qui ferais la meilleure Hanna.

Jared pencha la tête sur le côté avec une expression charmeuse.

— Oh, vraiment ?

Hanna glissa un regard vers Hailey et Callum, qui s'étaient lancés dans une grande discussion pour déterminer si La Palestra ou Peak Performance était le club de gym le plus chic de New York. Hanna reporta son attention sur Jared et posa un doigt sur ses lèvres. *C'est un secret.* Le jeune homme fit mine de verrouiller sa bouche et de jeter la clé par-dessus son épaule.

Hanna gloussa tandis que Jared plantait son regard dans le sien. Puis, sans crier gare, le jeune homme se pencha en avant et l'embrassa sur la bouche. Ses lèvres avaient un goût de bourbon, et pas du tout la même consistance que celles de Mike. Trois bonnes secondes s'écoulèrent avant qu'Hanna ne réalise ce qui se passait et ne s'écarte de lui, mais elle avait déjà vu un flash du coin de l'œil.

— Ouais ! se réjouit Hailey de l'autre côté de la table, son téléphone brandi devant elle. Trop sexy !

Recommence !

Mais Hanna regrettait déjà. Elle s'essuya la bouche.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? demanda-t-elle à Jared d'une voix étranglée.

Le jeune homme croisa les bras sur la poitrine, l'air très satisfait.

— Maintenant, j'ai embrassé les deux Hanna. (Il jeta un coup d'œil à Hailey de l'autre côté de la table.) Et je dois dire que vous êtes très bien toutes les deux.

Hailey renversa la tête en arrière et éclata de rire.

— Ce que tu peux me faire marrer, Jared !

Mais les joues d'Hanna flamboyaient. Elle avait un petit ami ! Et si ça se savait ? Devait-elle sans tarder tout raconter à Mike ?

Mais quand elle promena un regard à la ronde, personne ne faisait attention à elle. Et moins de cinq minutes après le fameux baiser, Jared discutait avec Callum d'un club de Los Angeles comme s'il avait déjà tout oublié.

Les battements frénétiques du cœur d'Hanna s'apaisèrent. Ce qui s'était passé n'avait peut-être aucune importance. Ce n'était pas comme si Jared l'avait entraînée dans une arrière-salle pour lui arracher tous ses vêtements ! En fait, elle devrait sans doute se sentir flattée qu'un acteur aussi connu ait voulu lui faire un petit bisou de rien du tout.

Hanna se radossa à la banquette et enfourna un nem dans sa bouche. Inutile de raconter cette histoire à Mike : il péterait les plombs, et ça lui gâcherait son plaisir. Tout ce qu'elle voulait, réalisa-t-elle, c'était passer une soirée inoubliable dans un salon VIP inoubliable avec des gens inoubliables. Pas de complications, pas de scandale. Juste quelques heures de bon temps.

Elle sourit à Hailey et aux garçons. Le volume de la stéréo monta d'un cran, et tout le monde se dirigea vers la piste de danse.

— Qu'est-ce qu'on attend ? lança Hanna aux autres en laissant tomber sa fourchette, en vidant son verre d'un trait et en tirant sur le bras de Hailey pour la faire lever. Venez, on va danser !

Et ses nouveaux amis la suivirent.

VERNISSAGE

À l'ouest de la ville, dans le quartier branché de Chelsea, Aria sortit des toilettes et s'examina dans un long miroir étroit. Ses cheveux noirs tirés en arrière révélèrent son teint de porcelaine immaculé. Ses yeux brillaient, et ses lèvres naturellement pulpeuses le semblaient encore davantage grâce au gloss qu'elle portait.

Pour l'occasion, elle s'était offert une robe noire très chic, qu'elle avait accessoirisée de sandales de gladiateur à talons et de bracelets cloutés. Elle visait le look « fille cool qui fait la tournée des galeries, un soir à New York ».

... Jusqu'à ce qu'elle pousse la porte de l'espace d'exposition, jette un regard à la ronde et se souvienne. Tous les tableaux accrochés là étaient les siens. Beaucoup d'entre eux portaient déjà une pastille autocollante gris clair indiquant que quelqu'un les avait achetés.

Des portraits de gens de Rosewood qu'elle avait peints en quatrième vitesse durant les derniers jours ornaient le mur du fond. Des toiles abstraites colorées s'alignaient près du bar. La « série noire », comme Aria appelait les œuvres réalisées après l'attaque de Nick, occupait tout un autre mur. Chaque tableau était numéroté, et la galerie fournissait une liste de prix sur demande. Aria avait presque eu trop peur pour regarder, mais sa mère l'y avait obligée. Sa plus grande toile, celle qui représentait Ella en train de rire, était en vente pour *deux cent mille dollars*.

C'était complètement irréal. Tout comme les invitations à des soirées d'artistes underground à Brooklyn, les coups de fil de groupes indépendants qui voulaient qu'elle illustre la couverture de leur prochain album, et le fait que son nom était devenu un hashtag sur Twitter. Genre : *Décroché une invitation au vernissage d' #AriaMontgomery ce soir. Trop contente !*

Vêtue d'un pantalon noir moulant et d'un top court asymétrique très avant-gardiste qui révélait ses abdominaux impeccables, Sasha, la directrice de la galerie, s'approcha d'un pas glissant et prit les mains d'Aria.

— Ça te plaît, ma chérie ?

— Bien sûr ! s'écria Aria en observant, bouche bée, la foule massée dans la salle.

En signant tous les papiers nécessaires pour organiser l'exposition, elle avait eu l'impression de vivre un rêve. Elle craignait que Sasha ne se ravise en voyant ses autres toiles, mais la galeriste avait poussé des cris de joie en les déballant l'une après l'autre.

— Magnifique ! s'était-elle exclamée au moins dix fois.

Aria sourit à son père et à Meredith, venus à New York exprès pour assister au vernissage. Tous deux se tenaient fièrement près du bar, un verre de vin rouge à la main.

— Merci d'avoir mis ma famille sur la liste des invités, dit Aria timidement.

— J'aurais préféré faire venir quelques journalistes de plus, mais je comprends que tu aies besoin d'être entourée de tes proches en une occasion aussi exceptionnelle, répondit Sasha en lui donnant une bourrade taquine. Au fait, il doit y avoir un milliard de gens qui veulent te parler : des agents, des acheteurs...

— John Carruthers est là ? coupa Aria.

Elle avait entendu dire qu'il fréquentait beaucoup les vernissages, et elle était impatiente de le rencontrer. Voire de lui demander pourquoi il avait acheté ce portrait d'Ali.

Sasha balaya la foule du regard.

— Euh, non. Je crois qu'il est en voyage. (Elle tapota le bras d'Aria.) Mais ne t'en fais pas. Des tas d'autres gens s'intéressent à ton travail. Tu es la prochaine star de la peinture, ma chérie. (Ses yeux s'éclairèrent.) Oh, j'ai oublié de te dire. Quelqu'un qui écrit dans un blog n'a pas arrêté de me poser des questions sur toi. Laisse-moi retrouver son nom...

— Harrison ? suggéra Aria, le cœur gonflé d'espoir.

Il lui avait dit qu'il ferait de son mieux pour assister au vernissage.

— Non, une femme d'*ArtSmash*.

Aria écarquilla les yeux. *ArtSmash* était sans doute le plus important des blogs d'art, si populaire et influent qu'il organisait des événements à New York, Los Angeles et Philadelphie, et sponsorisait fréquemment des expositions dans des galeries branchées de Brooklyn ou de Fishtown.

Sasha fit signe à une femme en tailleur noir qui se tenait au bar. Celle-ci haussa un sourcil et s'approcha avec nonchalance. Elle tendit la main à Aria.

— Esmeralda Rhea, se présenta-t-elle d'une voix forte et autoritaire. Je travaille à *ArtSmash*. J'aimerais faire un article sur vous, un portrait exclusif.

L'estomac d'Aria se noua.

— Exclusif, c'est impossible : j'ai déjà accordé une interview à Harrison Miller.

Esmeralda ne réagit pas : apparemment, ce nom ne lui disait rien.

— Qui est Harrison Miller ?

— L'auteur du *Feu dans l'âtre* ? lança Aria sur un ton hésitant. C'est un blog indépendant, mais très cool.

Esmeralda ne parut guère impressionnée.

— Nous n'aurons qu'à lui dire de ne pas mettre son article en ligne. Un entretien exclusif avec nous, ça vous rapportera bien davantage.

Aria cligna des yeux.

— Mais c'est un bon article.

Elle avait lu le brouillon la veille au soir. Harrison qualifiait son travail de « fascinant », « mature », « émouvant » et « provocant ». Il avait également écrit qu'Aria était, en personne, « aussi gracieuse, profonde et ensorcelante que ses tableaux ». Comment pouvait-elle renoncer à une publicité pareille ?

Esmeralda gloussa.

— Vous êtes encore si naïve. C'est mignon. (Elle adressa un sourire condescendant à Aria.) Je m'occupe de ce Harry, si vous voulez.

— Harrison, corrigea Aria.

Comme si le jeune homme n'avait attendu que ce moment pour apparaître, Aria aperçut sa grande silhouette franchissant le seuil de la galerie. Il portait la même sacoche en cuir sur l'épaule, et arborait une expression ravie. Quand son regard se posa sur Aria à l'autre bout de la pièce, son visage s'éclaira, et la jeune fille lui rendit son sourire.

— Justement, il est là, dit-elle d'une voix forte en faisant signe à Harrison d'approcher.

Le jeune homme ne se trouvait plus qu'à quelques pas d'elle lorsqu'il remarqua Esmeralda et pâlit.

— B-bonsoir, Esmeralda, bredouilla-t-il, l'air désagréablement surpris. C'est bon de te revoir. C'était quand, la dernière fois, déjà ? À la soirée du MoMA ?

— Mmmh, répondit Esmeralda, les lèvres pincées et les yeux plissés.

Intéressant, songea Aria. Quelques instants plus tôt, Esmeralda avait fait mine de ne pas connaître Harrison. Elle poussa un petit soupir agacé.

— Bon, Aria me disait que tu l'as déjà interviewée. Mais nous voulons l'exclusivité. On peut s'arranger, pas vrai ? demanda-t-elle en fixant Harrison sans ciller.

Aria en resta bouche bée. Elle se tourna vers le jeune homme, qui avait rentré la tête dans les épaules d'un air misérable. Ce n'était peut-être pas la première fois qu'Esmeralda lui faisait un coup pareil. Cette femme était une... une brute et un tyran, songea Aria, qui ne connaissait que trop bien les gens de son espèce.

Elle redressa les épaules.

— Harrison publiera l'article qu'il a écrit sur moi, affirma-t-elle avec force. C'est lui qui a l'exclusivité.

Esmeralda réagit comme si elle l'avait giflée.

— Vous êtes sérieuse ?

— Tout à fait, répondit Aria en espérant qu'elle n'était pas en train de commettre une énorme erreur.

Peut-être qu'un entretien exclusif avec *ArtSmash* ferait avancer sa carrière plus vite, mais elle ne pouvait pas laisser cette femme se comporter d'une manière aussi méprisante.

Esmeralda renifla.

— Libre à vous de vous saboter. (Elle jeta un coup d'œil à la ronde.) De toute façon, on dirait une expo d'œuvres de lycéens.

Elle joua des coudes pour gagner la sortie, bousculant un groupe de gens qui venaient d'arriver et manquant trébucher sur un parapluie abandonné par terre.

Lorsqu'elle fut partie, Aria reporta son attention sur Harrison, qui semblait stupéfait.

— Tu n'étais pas obligée de faire ça. Une exclusivité dans *ArtSmash*, c'est énorme !

Aria haussa les épaules.

— Et si je préfère *Le feu dans l'âtre* ? demanda-t-elle avec un petit sourire.

Harrison s'humecta les lèvres nerveusement.

— *Le feu dans l'âtre* te préfère aussi, répondit-il.

Aria se sentit rougir.

— Je suis contente que tu sois venu.

Harrison ne la quittait pas des yeux.

— Je n'aurais manqué ça pour rien au monde.

Ils continuèrent à se fixer jusqu'à ce que Harrison tende lentement la main vers Aria. La jeune fille le sentit entremêler ses doigts avec les siens et les presser doucement ; elle lui rendit son geste. Elle était trop ahurie pour savoir au juste ce qu'elle ressentait, ce qu'elle pensait de Harrison et de la situation, mais elle s'intima l'ordre de cesser de trop réfléchir et de profiter de ce moment.

Puis son téléphone se mit à vibrer dans sa pochette de soirée. Aria jeta un coup d'œil à l'écran, sur lequel s'affichait un numéro familier avec un indicatif de Philadelphie. C'était l'agent Fuji. *Le gilet à capuche !*

— Il faut absolument que je prenne ça, dit Aria en levant un doigt. Je reviens tout de suite.

Elle plongea à travers la foule et alla se réfugier dans le couloir des toilettes. Le cœur battant à tout rompre, elle appuya sur « Répondre ».

— Allô ?

— Aria, aboya l'agent Fuji à l'autre bout du fil. Désolée de vous appeler si tard. J'ai Emily et Spencer en ligne en même temps que vous.

— Salut, lancèrent les deux filles à l'unisson.

— S-salut, répondit Aria d'une voix tremblante.

— J'ai essayé de joindre Hanna, mais elle ne décroche pas, ajouta Fuji. J'ai des nouvelles qui vous intéresseront sûrement.

— À propos d'Ali ? s'enquit avidement Aria, incapable de contrôler son excitation. (Bien sûr que c'était à propos d'Ali ! Pour quelle autre raison Fuji les aurait-elle appelées ?) Vous avez enfin reçu les résultats de l'analyse d'ADN ?

Et ils correspondent. Le cheveu appartient bien à Ali. Les flics sont enfin convaincus qu'elle est toujours vivante.

— Navrée que ça ait pris si longtemps, mais oui, nous les avons reçus, répondit Fuji sur un ton pincé. Le cheveu trouvé sur le gilet appartient à Spencer.

Gros blanc dans l'esprit d'Aria.

— Quoi ? s'exclama Spencer.

— Il a dû tomber dessus quand vous avez examiné le gilet, expliqua Fuji. Désolée, les filles.

— Je n'arrive pas à y croire, protesta faiblement Spencer.

— M-mais vous avez fait des analyses sur le reste du gilet ? implora Aria. Il y avait peut-être quelque chose d'autre, non ? Des cellules de peau morte d'Ali ? Un autre cheveu ? Un cil ?

Fuji soupira.

— Mes techniciens l'ont examiné avec le plus grand soin, mais sans rien trouver de concluant. Vous devez également savoir que l'Externat de Rosewood a désactivé son système de surveillance dans la piscine pour la durée des grandes vacances, donc, nous n'avons aucun enregistrement de l'intruse. Pour être franche, personne n'aurait dû se trouver là, pas même vous, Emily. Vous avez de la chance que l'administration n'ait pas l'intention de porter plainte contre vous.

— Mais..., balbutia Emily. C'est mon lycée. J'y étais pour suivre des cours de rattrapage. Ce n'est pas comme si j'étais entrée par effraction !

Aria s'appuya contre le mur.

— Donc, vous n'avez aucune preuve filmée ?

— Non, répondit Fuji, visiblement frustrée. Nous continuons à chercher et à poser des questions. Mais il est impossible qu'il s'agisse d'Alison. Merci de mettre Hanna au courant.

Aria écouta le cliquetis indiquant que l'agent du FBI avait mis fin à la communication. Elle se redressa. Ce coup de fil venait de gâcher sa soirée magique.

Une fois de plus, ses amies et elle étaient de retour à la case départ.

NE GÊNEZ PAS LA FERMETURE DES PORTES

— Antenne dans quinze minutes, annonça Samantha Eggers, une femme au menton pointu et aux lunettes à monture noire, en passant la tête par l’entrebâillement de la porte. Tout le monde est prêt ?

Spencer et les autres jeunes du panel anti-harcèlement acquiescèrent. Puis Samantha, qui avait contacté Spencer par téléphone pour lui proposer de participer à l’enregistrement, disparut dans le couloir. Elle avait parqué ses invités dans le salon vert, comme elle l’appelait, pour qu’ils puissent se détendre pendant que les techniciens préparaient tout.

C’était à la base une salle de conférences dans le Time-Life Building sur la Sixième Avenue, près de l’angle de la 50^e Rue, qui abritait également les bureaux du *Time*, d’*Entertainment Weekly*, de *People* et d’une émission matinale de CNN diffusée depuis le rez-de-chaussée. Le salon vert contenait un tas de fauteuils, de canapés, de piles de magazines, ainsi qu’une longue table garnie de saladiers de bretzels, d’un plateau de cubes de fromage et d’une glacière pleine de sodas. Ses grandes baies vitrées donnaient sur l’enseigne au néon rétro du Radio City Music Hall, dans la Sixième Avenue.

Le panel devait se composer de six personnes, mais l’une d’elles n’était pas encore arrivée. Outre Spencer, il y avait pour le moment deux filles et deux garçons. La première fille était tirée à quatre épingles et semblait parfaitement maîtresse d’elle-même. La seconde était asiatique et lui faisait penser à Emily : pas maquillée, elle avait juste tiré ses cheveux noirs en arrière et portait une robe noire toute simple qui révélait des jambes musclées.

Assis à deux extrémités opposées de la pièce, les garçons, plutôt du genre gringalet, consultaient nerveusement leur téléphone. Spencer se demanda s’ils avaient été victimes de harcèlement. Peut-être avait-elle discuté avec eux sur son blog. Elle voulait leur poser la question, mais elle était encore obnubilée par le coup de fil de l’agent Fuji. Pourquoi celle-ci s’obstinait-elle à réduire leurs convictions en miettes, encore et toujours ? Qu’allaient faire Spencer et ses amies, maintenant ?

Quelques minutes plus tard, Samantha vint chercher ses invités. Ils se levèrent tous et la suivirent jusqu’à une autre salle de conférences située au même étage. Celle-ci était remplie de projecteurs et de

caméras braqués sur une petite estrade, devant un rideau noir. Dans le fond, d'autres jeunes de l'âge de Spencer étaient assis sur des chaises pliantes.

Samantha l'avait prévenue qu'il y aurait un public ; aussi Spencer en avait-elle parlé sur son blog, disant qu'elle était ravie de participer à ce panel et demandant à ses lecteurs quel genre de questions ils poseraient s'ils étaient invités à l'enregistrement. Des tas d'entre eux avaient répondu, et Spencer espérait recevoir ce soir des questions moitié aussi intéressantes que les leurs.

Soudain, quelqu'un lui tapa sur l'épaule.

— Spencer Hastings ?

Un grand jeune homme athlétique, aux cheveux en bataille, s'était levé de son siège au premier rang. Il portait une chemise bleu clair, une cravate, un pantalon habillé et des mocassins brillants. Sur le dos d'une de ses mains, Spencer aperçut un tatouage qui sortait de sa manche ; on aurait dit un faucon aux ailes déployées. C'était l'un des mecs les plus séduisants qu'elle ait jamais rencontrés.

— Greg Messner, se présenta-t-il. Je t'ai écrit plusieurs fois.

Spencer cligna des yeux.

— C'est toi, Greg ?

Il se toucha la poitrine.

— Tu te souviens de moi ?

Comment aurait-elle pu l'oublier ? C'était le garçon qui lui avait remonté le moral en affirmant que son blog était utile et qu'il la trouvait inspirante. Spencer avait apprécié, mais elle ne se doutait pas qu'il était aussi beau gosse.

— Qu-qu'est-ce que tu fais là ? bredouilla-t-elle en passant une main nerveuse dans ses cheveux.

Pourvu qu'ils ne frisottent pas ! songea-t-elle. *Et cette robe – je me demande si je n'aurais pas dû en mettre une autre.*

— J'ai vu ton billet au sujet du panel, et j'ai appelé pour demander une invitation. (Greg baissa la tête.) Je voulais te soutenir.

L'estomac de Spencer se retourna.

— Merci, balbutia-t-elle, surprise que ça la touche autant.

Greg lui sourit et se pencha vers elle pour lui dire quelque chose, mais ils furent interrompus par Samantha qui tapa dans ses mains.

— C'est bon, tout le monde ! On est prêts !

Greg recula en faisant signe à Spencer d'aller se placer sur scène.

— Bonne chance, lui souhaita-t-il chaleureusement. Tu vas être géniale !

Samantha dirigea les participants vers les chaises disposées devant le rideau noir. Des maquilleurs s'approchèrent afin de leur poudrer le visage avec un fard spécial pour les caméras haute définition. Spencer tenta de la jouer cool mais, de temps en temps, elle ne pouvait s'empêcher de jeter un coup d'œil à Greg dans le public. Et chaque fois, elle le surprenait en train de la regarder.

Son cœur battit plus vite. Greg était parfait. De près, il sentait même bon comme le côté homme du salon de coiffure Aveda où elle allait se faire couper les cheveux. Non, elle n'en pinçait pas pour lui,

quelle idée ! Elle le connaissait à peine.

— Voici comment nous allons procéder, annonça Samantha en se plaçant devant les participants. Un des producteurs va poser une question, et n'importe lequel d'entre vous pourra répondre. Les membres du public aussi. (Elle désigna les autres jeunes anonymes et tout à fait dépourvus d'intérêt comparés à Greg.) Contentez-vous d'être naturels, et fiers de ce que vous avez accompli. Souvenez-vous que vous êtes les voix de la lutte anti-harcèlement, et que nous vous soutenons à cent pour cent dans vos efforts. Tous autant que vous êtes.

Spencer croisa de nouveau le regard de Greg, qui lui adressa un sourire encourageant. Puis les caméras commencèrent à tourner. Un des producteurs, un type mince et grisonnant nommé Jamie, demanda aux participants de raconter leur histoire. Chacun à son tour, ils expliquèrent l'horrible expérience qu'ils avaient traversée.

Les deux garçons nerveux avaient été tourmentés, l'un à cause de sa sexualité, l'autre parce qu'il était autiste. La fille athlétique, qui s'appelait Caitlin, avait créé un programme de soutien après que son frère Taylor, martyrisé par ses camarades, s'était donné la mort. Spencer résuma brièvement l'histoire d'Ali, mais parla surtout de son blog et du fait qu'elle voulait aider les autres victimes à s'exprimer.

Ensuite, Jamie posa des questions sur le prix émotionnel du harcèlement, ses origines et la meilleure façon d'y mettre un terme. Les participants se relayèrent pour répondre, et chaque fois que c'était son tour, Spencer soupesait soigneusement chacun de ses mots. Tous les lycéens du pays verraient cette vidéo pendant les années à venir. Elle voulait leur laisser un message percutant.

Quand Jamie demanda si les réseaux sociaux semblaient favoriser le harcèlement, les participants se regardèrent. Spencer se racla la gorge.

— Les réseaux sociaux vous humilient à plus grande échelle. Sur Facebook, tout le monde voit ce que vous traversez, pas juste les gens qui passent dans le couloir au moment où quelqu'un s'en prend à vous. Tout le monde peut « aimer » un commentaire insultant. Et parfois, ça vous donne l'impression d'être seul contre le reste de l'univers.

Elle fit passer le micro et croisa le regard de Greg dans le public. « Bien dit », articula-t-il. Un picotement de plaisir parcourut l'échine de Spencer.

Puis quelqu'un d'autre toussa.

— Quel ramassis de conneries !

Samantha haussa les sourcils. Les caméras pivotèrent vers le public.

— Excusez-moi ? lança Jamie en plissant les yeux pour mieux voir dans la pénombre. Vous pouvez vous lever, monsieur ?

Une silhouette vêtue d'une grosse veste de chasseur à carreaux rouges se déplia de sa chaise. L'intervenant avait les cheveux brun foncé, un visage carré, des sourcils touffus et une bouche aux coins tombants qui lui donnait un air colérique. Lorsque son regard se posa sur Spencer, son expression se durcit encore.

— Vous ressemblez à ces parents qui disent que la violence, c'est la faute des jeux vidéo. Ce n'est pas la faute des réseaux sociaux ; c'est la faute des gens trop sensibles.

Un murmure inquiet parcourut l'estrade. Spencer cligna des yeux tandis qu'une pièce de puzzle se mettait en place dans sa tête. Ce visage, elle l'avait déjà vu sur une photo de profil. C'était DominickPhilly, le troll de son blog.

Que diable faisait-il ici ?

Jamie posa les mains sur ses hanches.

— Vous pouvez préciser votre pensée ?

Sans quitter Spencer des yeux, Dominick haussa les épaules.

— Plus le mouvement anti-harcèlement se développe, plus il donne de pouvoir aux bourreaux. Vous ne comprenez pas que ce genre de comportement existe depuis la nuit des temps ? Vous ne vous êtes jamais demandé si certaines personnes ne méritaient pas ce qui leur arrive ?

Les participants poussèrent des hoquets de stupeur. Samantha, qui était assise sur le côté, se leva d'un bond.

— C'est une remarque tout à fait inappropriée. Je vous conseille de partir.

— Et la liberté d'expression ? protesta Dominick.

Les yeux de Samantha flamboyèrent.

— Nous tentons d'aider des gens qui traversent des épreuves terribles. Nous n'avons nul besoin que quelqu'un leur fasse croire qu'ils sont responsables de ce qui leur arrive.

— Bouhouhou, geignit Dominick en levant les yeux au ciel.

— Ça suffit !

Samantha fit signe à un homme que Spencer n'avait pas remarqué, dans un coin de la pièce. Celui-ci s'avança dans l'allée et prit Dominick par le bras. Tout le monde le regarda entraîner l'importun dans l'allée et vers la sortie.

Juste avant que la porte ne se referme derrière lui, Dominick se retourna vers Spencer.

— J'espère que tu es contente de toi, sale menteuse, gronda-t-il sur un ton funeste.

La jeune fille frémit.

— Hé, protesta Greg sur un ton bourru, en se levant d'un bond comme pour se jeter sur Dominick.

Mais Jamie lui fit signe de se rasseoir.

— Désolée, les gens, dit Samantha tandis que la porte claquait. Ça prouve bien qu'il y a des brutes partout, n'est-ce pas ? (Elle eut un gloussement gêné.) Allez, on y retourne. On coupera ça au montage.

Spencer réussit à rester concentrée jusqu'à la fin du tournage, mais ses mains tremblaient, et elle dut les coincer sous ses cuisses. Elle sentait que Greg l'observait, et elle se força à garder le sourire jusqu'au bout, même si ça lui coûtait.

Au bout d'une demi-heure, Jamie cria « Coupez ! » et se tourna vers les participants.

— Vous avez été géniaux, les félicita-t-il, rayonnant. Nous avons tout ce qu'il nous faut et plus encore.

— On va fêter ça à la brasserie Heartland ! lança joyeusement Samantha avant de se mettre à applaudir. Vous le méritez ! (Elle jeta un coup d'œil aux membres du public.) Vous êtes invités aussi.

Spencer se leva et descendit de scène avec les autres. Comme ils se dirigeaient vers le salon vert, Greg lui prit le bras.

— Tu vas à la brasserie ? lui demanda-t-il.

Spencer avait entendu dire que le Heartland était l'endroit où les présentateurs et les invités de l'émission *Saturday Night Live* allaient se détendre après les enregistrements. Pourtant, quand elle s'imaginait là-bas, un étai lui comprimait la poitrine. Dominick l'avait déstabilisée. Elle ne voulait pas se retrouver au milieu de toute une foule.

Greg la dévisagea, la tête penchée sur le côté.

— Si tu préfères, on peut aller dans un endroit plus tranquille, suggéra-t-il. Je connais un chouette café dans le Village, à quelques stations de métro d'ici.

— Ce sera parfait, souffla Spencer.

Greg était tel que dans ses mails : sensible, compatissant et compréhensif. Il devinait de quoi elle avait envie sans qu'elle doive le lui expliquer.

C'était exactement ce dont elle avait besoin.

Arrivés au pied de l'énorme immeuble de bureaux, ils descendirent les marches de béton qui menaient à la station de métro. Comme ils longeaient un tunnel en direction du quai de la ligne F, Spencer chercha vainement quelque chose à dire, mais elle était obsédée par Dominick. Greg n'avait eu qu'à appeler pour décrocher une place dans le public ; Dominick avait dû en faire autant. Mais pourquoi ? Juste pour crier sur Spencer ? Pour l'humilier ?

— Alors, ce gars... c'est un de tes ex, ou quoi ? demanda Greg en leur achetant des tickets de métro.

La tête de Spencer lui tourna. Inutile de nier ; son agitation devait se lire sur sa figure.

— Il s'appelle Dominick. Je ne le connais qu'à travers mon blog ; pour une raison que j'ignore, il a décidé de s'en prendre à moi. Certaines personnes ne savent rien faire de positif.

Greg commença à descendre l'escalier qui menait au quai.

— Oublions-le. Tu t'es très bien débrouillée tout à l'heure. Je t'ai trouvée drôlement à l'aise devant les caméras.

Spencer eut un petit rire embarrassé.

— J'ai été interviewée si souvent que j'ai fini par m'habituer.

Ils émergèrent sur le quai. L'affichage électronique indiquait que le train local, qu'ils voulaient prendre, arriverait sur la voie de gauche, et le train express sur celle de droite. Pour le moment, la station était vide. Les trains qui remontaient vers le nord de la ville passaient sur une voie séparée, de l'autre côté d'un mur de poutrelles d'acier.

Il n'y avait presque personne sur le quai, juste une poignée de gens qui déambulaient avec un casque sur les oreilles ou pianotaient sur leur téléphone. Spencer se mit à faire les cent pas en regardant les affiches des murs. Sur la publicité pour la nouvelle série dramatique de HBO, quelqu'un avait noirci les dents de l'actrice principale et lui avait dessiné des cornes.

Puis une idée traversa l'esprit de Spencer, qui se tourna vers Greg.

— Au fait, comment connais-tu ce café dans le Village ? Je croyais que tu habitais dans le

Delaware.

Le jeune homme acquiesça.

— Mes parents ont divorcé quand j'avais sept ans, et mon père est venu s'installer ici. Je lui rendais visite de temps en temps.

— Ça devait être sympa, commenta Spencer.

Greg remua la mâchoire.

— Je faisais beaucoup de sport quand j'étais gamin, donc, la plupart du temps, ça me gonflait de rater les entraînements le week-end. Pendant très longtemps, je n'ai pas apprécié tout ce que la ville avait à offrir. Et je détestais Cindy, la nouvelle femme de mon père.

Spencer leva les yeux au ciel.

— Mes parents aussi ont divorcé. Mais je m'entends assez bien avec mon beau-père. Peut-être parce que je suis plus vieille.

— Peut-être. (Greg regardait fixement les rails – ce que Spencer évitait toujours de faire de crainte de voir un rat.) En fait... Cindy me menait la vie dure. On peut même dire qu'elle me harcelait.

— Ta belle-mère ? s'étonna Spencer. Comment ?

Greg haussa une épaule.

— Elle était insultante et manipulatrice. Mais par-derrière. En présence de mon père, elle faisait comme si elle m'adorait et, quand je me plaignais parce qu'elle était méchante, elle niait. Personne ne voulait me croire.

— C'est affreux, chuchota Spencer, le cœur serré. Qu'est-ce que tu as fait ?

Greg fourra les mains dans ses poches.

— Pendant un bon moment, j'ai juste encaissé en silence. Et puis, dès qu'on m'a demandé mon avis, j'ai dit au juge que je ne voulais plus aller chez mon père. Mais j'ai été trop bête : je ne lui ai pas parlé de ce que me faisait Cindy. Je pensais que ça se retournerait contre lui, parce que le tribunal ouvrirait une enquête sur eux deux. Cela dit, Cindy a fini par tout avouer un soir où elle était bourrée, peu de temps avant de le quitter. Il s'est excusé mille fois, mais c'était trop peu et trop tard. (Greg se dandina.) Je dis toujours que j'ai regardé d'autres gamins se faire harceler sans intervenir, mais c'est faux. Je suis trop gêné pour raconter mon histoire. Cette nana faisait la moitié de mon poids, et elle était vieille.

— Peu importe, lui assura Spencer. Un abus émotionnel, c'est un abus émotionnel, d'où qu'il vienne.

Greg acquiesça d'un lent hochement de tête. Puis il leva les yeux vers Spencer, le visage rouge comme s'il allait se mettre à pleurer.

— C'est pour ça que je me suis fait tatouer, dit-il en lui montrant le faucon sur sa main. J'avais l'impression que ça me donnerait... du pouvoir, en quelque sorte. Je ne sais pas. (Il déglutit avec difficulté.) Je n'avais encore jamais parlé de Cindy à personne, admit-il.

— Je suis contente que tu m'en aies parlé, à moi, dit doucement Spencer, touchée.

— Ouais, moi aussi. (Il frotta son tatouage avec son autre main.) Si jamais je peux te rendre la pareille un jour, n'hésite pas.

L'estomac de Spencer se tordit. Ce serait agréable de parler à quelqu'un d'autre que ses amies. Et elle savait que Greg la croirait – quoi qu'elle lui raconte. Elle se pencha vers lui et déposa un baiser sur sa joue.

— Merci.

Le jeune homme lui prit les mains et plongea ses yeux dans les siens. Alors, Spencer sut qu'ils allaient s'embrasser pour de bon. Ses lèvres s'entrouvrirent. Elle se rapprocha de lui. Il lui semblait qu'ils étaient seuls tous les deux contre le reste du monde, blessés, meurtris mais toujours debout.

Un courant d'air s'engouffra dans le tunnel, précédant l'arrivée d'un train local qui remontait vers le nord de la ville. Spencer s'écarta de Greg en se traitant d'idiote. *Embrasser un inconnu, ça ne va pas la tête ?* Elle venait juste de décider que les garçons, c'était fini pour elle !

Le train freina avec fracas et s'immobilisa sur la voie d'en face. Les portes s'ouvrirent. Un flot de passagers se déversa sur le quai. Spencer les observa distraitement pour ne pas avoir à soutenir le regard de Greg. À l'intérieur d'une voiture, elle aperçut un éclair de cheveux blonds près d'une barre verticale. Elle sursauta.

Ali !

Elle était maigre, avec le teint cendré et les cheveux gras, telle qu'Emily l'avait décrite. Un rictus aux lèvres, elle toisa Spencer d'un air de défi, comme si elle lui disait : *Je fais ce que je veux, et je t'emmerde.* Elle avait toujours été si culottée !

— Hé ! cria Spencer en se précipitant vers le bord du quai.

Mais elle ne pouvait pas atteindre Ali, dont elle était séparée par une double voie et le mur de poutrelles métalliques. Elle tendit un doigt furieux vers la voiture.

— Greg, regarde ! cracha-t-elle. (Plusieurs personnes surprises par ses éclats de voix se tournèrent vers elle.) C'est Alison !

Mais ses paroles furent avalées par l'arrivée d'un nouveau train – celui que Greg et elle attendaient pour se rendre vers le sud de la ville.

— Spencer ? dit le jeune homme en lui touchant le bras.

Du moins, elle supposa que c'était ce qu'il venait de dire, parce qu'elle ne l'entendait pas. Pivotant, elle désigna les portes ouvertes sur le quai d'en face. « Alison », articula-t-elle en espérant que Greg comprendrait. « Elle est dans ce train ! »

Greg fronça les sourcils. Il secoua la tête et pointa un doigt vers son oreille. Spencer gesticula furieusement, et Greg regarda dans la bonne direction mais, entre-temps, d'autres gens étaient montés à bord de la voiture, et Ali n'était plus visible.

— Alison ! répétait Spencer, désespérée.

Quelques rares personnes jetèrent un coup d'œil au train d'en face, mais la plupart des gens dévisageaient Spencer comme si elle était folle. Puis Ali réapparut contre la vitre du train, les yeux brillants et un sourire rusé aux lèvres. Une sonnerie résonna.

— Éloignez-vous des portes, réclama une voix enregistrée.

Puis, les portes se refermèrent sur Ali, qui continuait à grimacer à travers la fenêtre. Comme le train s'éloignait, elle leva une main et agita mollement trois doigts en articulant : « À plus. »

Puis elle disparut.

PARADIS PERDU

Pour la première fois depuis une éternité, lui semblait-il, Emily se réveilla dans son lit, un immense sourire aux lèvres. *Jordan*, fut sa première et son unique pensée.

La possibilité que son amie soit libérée et qu'elles puissent enfin passer du temps ensemble pour de vrai, sans avoir à se cacher, lui faisait presque oublier Ali. Elle atténuait la déception du coup de fil de Fuji et la nouvelle que le cheveu sur le gilet appartenait à Spencer. Elle balayait l'angoisse suscitée par le texto de cette dernière, disant qu'elle était certaine d'avoir vu Ali dans le métro à New York.

Toute la nuit, Emily n'avait pu penser qu'à la belle, la sensuelle, l'irrésistible Jordan.

Fredonnant tout bas, elle traversa sa chambre pour observer son expression rêveuse dans le miroir. *Jordan, Jordan, Jordan*. Elle devait prendre rendez-vous très vite pour une autre visite, lui écrire des tas de lettres, peut-être lui acheter un cadeau. Mais quoi ? Emily se demanda ce qu'on pouvait bien offrir à une détenue. Un livre, peut-être ? Un bijou qui ne serait pas considéré comme dangereux ?

Elle descendit l'escalier d'un pas dansant et entra dans la cuisine. Assis autour de la table, ses parents regardaient la télé.

— Il y a des œufs, dit M. Fields en désignant la cuisinière.

— Et du café, ajouta Mme Fields.

— Merci, chantonna Emily, mais je n'ai pas faim.

Elle était trop excitée pour avaler quoi que ce soit, et elle n'avait pas besoin de caféine pour se sentir mieux réveillée ou plus vivante.

Elle se laissa tomber sur une chaise en souriant distraitement au porte-serviettes en forme de poulet posé au milieu de la table. Avait-elle déjà parlé à Jordan de l'obsession de sa mère pour cet animal ? Son amie trouverait sûrement ça très drôle. Emily avait tant de choses à lui raconter, le genre de détails qui n'intéresseraient qu'elle. Et peut-être en aurait-elle l'occasion très bientôt. Elle poussa un soupir ravi, savourant son bonheur d'avance.

Face à elle, Mme Fields but une gorgée de café.

— Est-ce qu'il faut t'acheter une nouvelle robe pour la soirée de collecte de fonds ? demanda-t-elle à sa fille.

Emily leva la tête et cligna des yeux. L'espace d'un instant, elle ne comprit pas de quoi parlait sa mère.

— Oh. Non, ça ira, dit-elle en se souvenant. Je dois bien avoir quelque chose de convenable dans ma penderie.

— Ce devrait être une belle soirée, poursuivit Mme Fields. Tu comptes y aller avec quelqu'un ?

Emily eut un sourire rêveur. Si seulement Jordan pouvait l'accompagner... Elles s'amuseraient comme des folles ! Elles danseraient, se goinfreraient de desserts délicieux, s'embrasseraient dans les coins...

— Emily ? insista sa mère en la dévisageant avec curiosité. Ça va ?

La jeune fille acquiesça. Un instant, elle fut tentée de lui parler de Jordan, d'autant que son amie serait peut-être libre dans quelques mois. Mais peut-être valait-il mieux attendre un peu, jusqu'à ce que sa mère soit complètement remise de son attaque.

— Je suis contente qu'on soit mercredi, c'est tout ! pépia-t-elle en levant un regard béat vers le plafond.

Ses parents échangèrent un coup d'œil nerveux. Mme Fields se racla la gorge.

— Nous nous inquiétons à propos de ces bleus. Comment t'es-tu fait mal, déjà ? À la piscine ?

Emily se toucha le cou. Elle avait presque oublié.

— Peu importe, répondit-elle faiblement. Je vais bien.

Puis son père se mit en avant de sa chaise et se pencha vers elle.

— Seigneur, grommela-t-il, les sourcils froncés et le regard rivé sur la télévision.

Emily tourna la tête. La photo d'identité judiciaire de Nick Maxwell s'étalait sur l'écran. C'étaient les dernières nouvelles de l'enquête policière.

« Les avocats de Nicholas Maxwell nous ont informés qu'il avait l'intention de plaider la folie pour toutes les accusations de meurtre qui pèsent sur lui, annonça un journaliste qui portait un horrible gilet en tricot. Il a déjà séjourné dans une clinique psychiatrique, et affirme qu'il n'était pas mentalement stable au moment où il a commis ces crimes. »

— Quoi ? s'étrangla Emily, frustrée.

Ce n'était pas juste que Nick puisse plaider la folie : on le renverrait au Sanctuaire, alors qu'elle voulait qu'il croupisse en prison.

Mme Fields jeta un coup d'œil nerveux à sa fille.

— On devrait peut-être éteindre, suggéra-t-elle.

— Non, ça va, dit très vite Emily, qui voulait voir la suite.

Le journaliste céda la place à une image de la maison des Maxwell, une belle demeure située au cœur d'une vaste propriété dans le New Jersey. Emily s'y était rendue avec Iris quelques semaines auparavant. Depuis son séjour au Sanctuaire, Iris en pinçait pour Nick, qu'elle connaissait sous le nom de Tripp. Elle voulait fouiller les affaires du jeune homme pour voir si ses sentiments étaient réciproques.

Emily et elle avaient trouvé un vieux téléphone avec une photo d'Ali – la seule preuve que Nick et elle étaient liés en secret, et sans doute la raison pour laquelle Iris avait disparu, pensait Emily.

« Voici l'endroit où a grandi Nick Maxwell, reprit le journaliste hors champ. Depuis son arrestation, des vandales ont cassé les vitres et provoqué un tas d'autres dégâts, non seulement ici, mais dans les autres maisons de la région où sa famille a habité. Depuis de nombreuses années, ses parents investissent dans des biens immobiliers et les remettent à neuf avant de les revendre, de sorte qu'ils ont toujours plusieurs propriétés sur le marché en même temps. »

Le reportage suivant concernait un tracteur qui s'était renversé sur l'I-76, mais Emily n'y prêta aucune attention. Quelque chose la turlupinait et, soudain, elle comprit de quoi il s'agissait. Jusque-là, elle ignorait que les Maxwell possédaient plusieurs propriétés au même endroit. Elle connaissait juste l'existence de la maison de ville devant laquelle Ali avait été filmée par une caméra de surveillance.

Chase, l'ami de Spencer qui tenait un blog traitant de conspirations et enquêtait lui aussi sur Ali, avait découvert l'enregistrement et aidé Spencer à localiser la maison de ville. Ils n'avaient trouvé aucune preuve à l'intérieur, mais la bâtisse appartenait bien à Joseph et Harriet Maxwell, les parents de Nick – même si les filles l'ignoraient à ce moment-là. Mais quelles autres maisons possédaient-ils ? Se pouvait-il qu'Ali se planque dans l'une d'entre elles ?

Les dents serrées, Emily se leva lentement de table et promena un regard hébété à la ronde, comme si quelque chose dans la cuisine familiale pouvait lui fournir la réponse à ses questions. Mais rien ne lui apparut. Alors, elle sortit de la pièce.

— Emily ? lança sa mère derrière elle. Tu devrais manger quelque chose !

— Je reviens tout de suite, cria la jeune fille par-dessus son épaule.

Une cuillère tinta contre un bol, et Emily entendit sa mère chuchoter :

— Elle est vraiment bizarre en ce moment, non ?

Elle monta l'escalier et longea le couloir de l'étage jusqu'à sa chambre. Après avoir fermé la porte à clé derrière elle, elle se jeta sur son lit et alluma son ordinateur portable. Quelque temps auparavant, Spencer lui avait montré le site de l'administration publique sur lequel figuraient toutes les transactions immobilières de la région de Philadelphie. Emily se connecta et tapa « Maxwell ». Plusieurs résultats de recherche s'affichèrent, et la jeune fille ajouta d'autres paramètres pour éliminer ceux qui ne l'intéressaient pas.

Comme elle s'en doutait, la maison de ville de Rosewood figurait bien sur la liste, sous le statut « À vendre ». Les Maxwell possédaient également une maison à Bryn Mawr, et en avaient déjà revendu plusieurs autres. Tout au bas de la page, le regard d'Emily se posa sur une dernière propriété – située à Ashland. « À vendre ».

Elle se figea. Les parents de Nick avaient une maison à Ashland, la ville où les filles s'étaient rendues quelques jours plus tôt. Emily repensa à Marcie, la caissière de la supérette, et à sa remarque sur les filles blondes qui achetaient de l'eau minérale. Peut-être savait-elle quelque chose, en fin de compte. Peut-être Ali faisait-elle régulièrement des courses dans ce Turkey Hill.

Emily cliqua sur le lien en espérant trouver une adresse, mais il n’y en avait pas. Comment pouvait-elle se la procurer ? Elle appela à tour de rôle Spencer, Aria et Hanna, mais aucune de ses amies ne répondit. Anxieuse, elle laissa tomber son téléphone sur ses cuisses. Elle avait besoin de parler de ça à quelqu’un. Il fallait faire quelque chose, tout de suite. Il lui semblait avoir découvert un élément crucial, mais elle était trop perturbée pour réfléchir posément ou prendre une décision.

Jordan. Son amie aurait peut-être un conseil à lui donner, une suggestion pour localiser Ali avant que celle-ci ne fasse du mal à quelqu’un d’autre.

Le numéro du Centre pénitentiaire d’Ulster figurait toujours sur la liste d’appels de son téléphone. Mais les détenues pouvaient-elles recevoir des coups de fil ? Ce n’était pas comme dans une colonie de vacances, où les parents et les amis pouvaient contacter le secrétariat afin que les pensionnaires les rappellent. Les détenues n’avaient sans doute la permission de parler qu’à leur avocat.

Celui de Jordan aiderait-il Emily ? La jeune fille se souvenait de son nom – M^e Klose – et elle avait cherché des informations sur lui après sa visite à Jordan. En effet, il était aussi connu et respecté que l’affirmait cette dernière. Emily pourrait peut-être lui demander d’agir comme intermédiaire.

Calée contre plusieurs oreillers, elle se connecta au site du cabinet de M^e Klose et trouva son numéro. Tandis que la ligne sonnait, elle pianota nerveusement sur le dos de son téléphone. Enfin, une voix d’homme répondit :

— Ici Charlie Klose.

— Maître Klose ? couina Emily. Euh, je m’appelle Emily Fields. Je suis une amie de Jordan Richards.

— Emily Fields, répéta M^e Klose en faisant traîner chaque syllabe. Oui, Jordan m’a beaucoup parlé de vous. Vous êtes la fille qui a subi toutes ces horreurs à Rosewood.

— C’est ça. (Le cœur d’Emily battait la chamade. Elle tenait une ouverture ; du moins, l’avocat savait qui elle était.) En fait, j’ai un service à vous demander, si ça ne vous ennuie pas. Vous pourriez appeler la prison et me passer Jordan ? Je me doute que ça n’est probablement pas autorisé, mais il faut à tout prix que je lui parle. Ce n’est pas à propos de son affaire, et ça ne prendra que quelques minutes, je vous le promets.

Il y eut un long silence à l’autre bout du fil. Une boule se forma dans la gorge d’Emily. M^e Klose allait refuser, elle le sentait. Comment avait-elle pu être aussi naïve ? À ses yeux, elle n’était sans doute qu’une ado idiote.

— Je ne sais pas comment vous l’annoncer, Emily, déclara enfin M^e Klose d’une voix éraillée. Mais il s’est passé quelque chose à la prison. Jordan... nous a quittés.

Emily se leva d’un bond.

— Nous a quittés ? Mais comment ça ? Elle s’est échappée ?

C’était déjà arrivé : dans le New Jersey, la jeune fille avait réussi à s’évader et à se planquer à bord du bateau de croisière sur lequel se trouvait Emily. C’est comme ça qu’elles s’étaient rencontrées.

Mais pourquoi Jordan se serait-elle échappée, cette fois ? Elle semblait très confiante en ses chances d'obtenir la liberté conditionnelle. Avait-elle disparu pour de bon ? Emily la reverrait-elle un jour ?

— Non, elle ne s'est pas échappée, la détrompa M^e Klose d'une voix étranglée. J-je n'ai pas tous les détails, donc, je ne peux pas vous les donner, mais... elle a été tuée. La nuit dernière.

Emily cligna des yeux plusieurs fois. Son téléphone s'échappa de sa main devenue subitement molle ; elle dut le ramasser et le porter de nouveau à son oreille.

— Pardon ? demanda-t-elle d'une voix éteinte.

— Il y a eu une altercation avec une autre détenue, expliqua très vite M^e Klose, une dénommée Robin Cook. J'ignore de qui il s'agit et quelle relation elles entretenaient toutes les deux. Mais Jordan est morte. Ses parents ont déjà identifié son corps.

La gorge d'Emily se remplit de bile.

— Mais pourquoi aurait-on voulu la tuer ?

— Aucune idée, avoua M^e Klose. Ce matin, les gardes ont découvert que Robin Cook n'était plus dans sa cellule. C'est elle qui s'est échappée.

— Quoi ? glapit Emily.

— Je suis vraiment navré d'avoir à vous annoncer ça, dit M^e Klose à voix basse.

Puis il raccrocha.

Des taches dansèrent devant les yeux d'Emily. *C'est un mensonge*, songea la jeune fille. C'était forcément un mensonge. Jordan ne pouvait pas être morte : elle venait juste de la voir.

Plantée au milieu de sa chambre vide et silencieuse, Emily regarda tour à tour sa commode, puis son bureau, puis son lit. Elle avait ces meubles depuis qu'elle était gamine ; pourtant, ils lui semblaient tout à coup étrangers. Elle ne reconnaissait plus rien, pas même ses propres mains qui tremblaient, pas même le vieux T-shirt de l'Externat de Rosewood qu'elle portait pour dormir.

Jordan est morte. Jordan est morte.

Comme un zombie, elle se dirigea vers sa penderie et l'ouvrit. Elle écarta d'un coup de pied les chaussures qui en jonchaient le fond et s'assit sous les pantalons et les robes suspendues, les genoux remontés contre la poitrine. Puis elle referma la porte sur elle.

Il faisait noir à l'intérieur de la penderie, et une odeur de caoutchouc flottait dans l'air. On se serait cru dans une tombe. Emily voulut penser à Jordan, mais son esprit refusait d'obtempérer. Il s'était arrêté net, comme confronté à un mur physique. Son corps aussi refusait de pleurer. Il avait déjà du mal à respirer.

Soudain, le texto de Spencer lui revint en mémoire. *Ali est à New York*. Emily l'avait reçu vers 21 heures. Le Centre pénitentiaire d'Ulster ne se trouvait qu'à une heure de route de la ville... et, d'après son avocat, Jordan avait été tuée la veille au soir. Le cœur d'Emily se mit à battre très fort.

Ça ne pouvait pas être une coïncidence.

L'ANTRE

Hanna fonça à Ashland le plus vite qu'elle put ; par chance, il n'y avait guère de circulation sur ces routes de campagne. Mais les virages étaient serrés, et le CD que la jeune fille écoutait se mit à sauter au moment où elle traversait en trombe le pont couvert branlant au-dessus de la rivière.

Pendant tout le trajet, son esprit demeura complètement vide. Il y avait plusieurs raisons à cela. D'abord, Hanna avait une horrible gueule de bois : la veille, elle avait pris le dernier train Amtrak pour rentrer à Rosewood et dormi seulement quatre heures. Dans le seul de ses rêves agités dont elle se souvenait, elle sortait avec Mike, qui se penchait pour l'embrasser mais, quand elle s'écartait de lui, c'était Jared qui lui souriait. Pourquoi avait-elle laissé l'acteur faire ça ? Et si Mike l'apprenait ?

Mais surtout, Hanna était distraite à cause du message vocal larmoyant, balbutiant et presque inintelligible qu'Emily lui avait laissé ce matin-là : *Jordan est morte. Je crois que c'est Ali qui l'a tuée.*

Au bout d'un milliard de kilomètres – du moins, ce fut l'impression d'Hanna –, le Turkey Hill apparut dans le lointain. La jeune fille mit son clignotant pour tourner dans la station-service. La supérette était déserte. Hanna espérait que Marcie serait de nouveau derrière la caisse ; au lieu de ça, elle ne vit qu'un type costaud avec un bouc. Elle ne comprenait pas pourquoi Emily leur avait donné rendez-vous à cet endroit-là pour discuter de la mort de Jordan, mais elle n'avait pas l'intention de contrarier quelqu'un qui venait de perdre son grand amour.

Comme elle passait devant les pompes à essence, le téléphone d'Hanna bipa. C'était Hailey. *On s'est bien marrées hier soir. Regarde ça !* Elle avait joint à son texto plusieurs photos d'elles prises pendant la soirée. La dernière montrait Hanna et Jared bouche contre bouche. Horrifiée, la jeune fille serra son téléphone dans sa main. *Efface-moi ça tout de suite !* répondit-elle.

Bien reçu. Je ne trahirai pas ton secret. Hailey avait ajouté un smiley clin d'œil. *Je peux t'appeler ?*

Hanna allait prendre les devants quand elle aperçut la Volvo d'Emily dans le parking, à la dernière place près des poubelles. À travers la vitre du conducteur, elle distingua son amie qui regardait droit devant elle, le visage sans expression.

Désolée, pas maintenant, répondit-elle à Hailey. Puis elle laissa tomber son téléphone sur le siège passager, descendit de voiture et se dirigea vers Emily à petites foulées, ses pantoufles Ugg giflant le bitume : elle était tellement perturbée ce matin qu'elle avait oublié de mettre des chaussures.

Le moteur de la Volvo tournait toujours, et le chauffage soufflait à la figure d'Emily ; pourtant, celle-ci frissonnait. Des larmes ruisselaient sur ses joues. Le cœur d'Hanna se brisa en mille morceaux.

Un crissement de pneus se fit entendre derrière elle. Aria et Spencer arrivèrent dans la voiture de la seconde et se précipitèrent elles aussi vers Emily. Comme Hanna, toutes deux semblaient épuisées. Aria était encore maquillée, probablement suite à son vernissage de la veille. Spencer portait un short en jean et un maxi sweat-shirt noir ; elle avait les yeux cernés. Hanna voulait leur demander comment leur soirée s'était passée – elles étaient censées faire des choses excitantes – mais cela lui sembla inapproprié considérant ce qui était arrivé à Emily.

Hanna ouvrit la portière côté conducteur de la Volvo. Emily ne leva même pas les yeux vers elle.

— Em, dit Hanna en lui prenant une main. (Elle était glacée.) Je suis vraiment désolée. Raconte-nous.

Emily redoubla de sanglots.

— Ce ne sont que des mensonges, dit-elle avec véhémence. L'avocat de Jordan prétend que c'était une agression gratuite comme il s'en produit parfois en prison. Un accident. Mais je connais la vérité. C'était Ali. Elle était à New York : Spencer l'a vue dans le métro. Elle a dû se rendre au centre pénitentiaire ensuite. Elle est entrée, et elle a tué Jordan.

Hanna cligna des yeux. Ça n'avait pas de sens.

— Tu veux dire qu'elle s'est introduite en douce dans une prison pour éliminer ta petite amie ? demanda-t-elle gentiment.

— Oui, répondit Emily, les dents serrées, avec une conviction absolue.

— Mais ce genre d'endroit doit être vachement surveillé, objecta Aria en se glissant sur la banquette arrière. Tu penses qu'Ali a réussi à entrer, non seulement dans la prison, mais carrément dans une des cellules ?

— Il n'y a pas d'autre explication, s'obstina Emily. À moins qu'un de ses Lions n'ait fait le coup. Une de ses Lionnes, plutôt.

Spencer renifla.

— Tu crois que l'une d'elles se trouvait justement incarcérée au même endroit que Jordan ?

— Je n'en sais rien ! aboya Emily, exaspérée. (Elle s'essuya la figure avec un Kleenex tiré d'un petit emballage imprimé de bonshommes de neige.) Tu n'as pas lu l'article sur le site des Lions d'Ali que je vous ai envoyé ? Il disait bien que certains de ces gens considèrent les ennemis d'Ali comme les leurs, et qu'ils sont prêts à leur faire du mal. Peut-être iraient-ils jusqu'au meurtre, s'ils sont assez cinglés. Les filles, Ali est forcément responsable de la mort de Jordan. Elle a vu que j'étais heureuse, et elle a voulu gâcher mon bonheur.

Elle marqua une pause et déglutit péniblement.

— Quand elle m’a attaquée à la piscine, elle voulait que je lui dise que je l’aimais toujours. Je n’ai pas pu. Je ne pensais qu’à Jordan. Si vous aviez vu sa tête quand j’ai refusé... Elle était furieuse. C’est pour ça qu’elle m’a poussée sous l’eau, mais c’est aussi pour ça qu’elle ne m’a pas noyée. Me tuer n’aurait pas été satisfaisant. Elle devait me priver de mon nouvel amour. Elle voulait que je survive pour souffrir un maximum.

— Oh mon Dieu, souffla Hanna en plaquant une main sur sa bouche.

Aria et Spencer semblaient tout aussi choquées. Auparavant, leur amie n’avait pas mentionné le fait qu’Ali avait voulu lui faire dire cela.

Emily jeta un regard morne à la ronde. Son menton tremblait très fort.

— Elle va aussi s’en prendre à vous pour gâcher votre bonheur, j’en suis certaine.

Hanna frissonna en repensant à son baiser avec Jared, la veille. Ali ne pouvait quand même pas être au courant !

Emily sortit un autre Kleenex du paquet.

— Il faut qu’on la coince, les filles. Avant qu’elle fasse d’autres dégâts.

— Mais comment ? demanda Spencer. L’analyse du gilet n’a rien donné, tu as déjà oublié ? Nous ne savons pas où elle habite ni comment elle nous surveille. Nous ne pouvons rien faire tant qu’elle ne se manifeste pas.

— On pourrait peut-être demander à la prison s’il y a eu des visiteurs hier soir ? suggéra Aria.

Spencer ricana.

— Ça m’étonnerait beaucoup qu’Ali ait présenté une vraie pièce d’identité.

— Sinon, on pourrait se servir de ça.

Emily se pencha pour ramasser quelque chose sur le plancher devant le siège passager. Hanna reconnut le magazine d’immobilier gratuit, distribué entre autres endroits à l’épicerie bio de Rosewood. Emily l’ouvrit à une page marquée avec un Post-it et désigna une maison de pierre majestueuse qui ressemblait beaucoup à la Fallingwater de Frank Lloyd Wright. « Ashland », était-il indiqué. « Retraite isolée, sur 4 hectares de terrain. »

— Aux infos, ils ont dit que les Maxwell avaient de nombreuses propriétés en Pennsylvanie, expliqua Emily d’une voix atone. J’ai cherché un peu sur Internet, et découvert que l’une d’elles était à vendre à Ashland. Celle-ci est la seule qui corresponde.

Spencer tendit une main depuis la banquette arrière pour s’emparer du magazine. Elle examina longuement la photo avant de lancer :

— Et à cause du ticket du Turkey Hill, tu penses qu’Ali se planque peut-être ici ?

Emily opina.

— Elle devait savoir que cette maison appartenait à la famille de Nick et, comme elle est inoccupée depuis un moment, elle a dû se dire que ça ferait une bonne cachette.

Aria plissa les yeux.

— Mais les flics ont déjà dû vérifier, non ? Ils considèrent Nick comme un tueur en série. Ils ont dû chercher s’il n’avait pas laissé d’autres cadavres dans son sillage.

— C'est possible, concéda Emily, mais le reportage ne le mentionnait pas. Et ce n'est pas comme s'ils pouvaient assurer une surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ali aurait pu s'installer après leur perquisition.

Hanna désigna le magazine.

— Tout de même, ça semble un peu trop facile, non ? Je veux dire : d'abord, on trouve un ticket de caisse qui nous amène à Ashland, alors qu'on sait qu'Ali s'est déjà planquée dans la maison de ville des Maxwell... C'est louche, non ?

— Ou peut-être qu'Ali devient imprudente, suggéra Emily. Nick n'est plus là pour assurer ses arrières. Elle ne se rend pas forcément compte qu'on a établi un lien. Je crois que ça vaut la peine de vérifier.

Aria tordit la bouche.

— Je ne sais pas trop, Em.

Hanna était d'accord avec elle, même si elle se garda bien de le dire. Il lui semblait qu'Emily tentait d'assembler des pièces de puzzle qui ne collaient pas du tout ensemble.

D'un autre côté, elle la comprenait. Elle se souvenait de la voix surexcitée d'Emily quand celle-ci lui avait annoncé que Jordan serait sans doute bientôt en liberté conditionnelle. Jamais elle ne l'avait vue aussi heureuse. Du coup, c'était comme si toute sa vie venait de lui exploser à la figure. Pas étonnant qu'elle se raccroche à n'importe quoi.

Spencer enroula une mèche de cheveux autour de son doigt.

— On serait en infraction, fit-elle remarquer. Et ça pourrait être un piège.

Les yeux d'Emily étincelèrent.

— Je savais que vous réagiriez comme ça. Ali a foutu ma vie en l'air. Je suis prête à la poursuivre jusqu'au bout du monde. Et si je dois y aller seule, je n'hésiterai pas, dit-elle en agrippant le volant d'un air décidé.

Hanna jeta un coup d'œil inquiet à Spencer et Aria. Toutes deux semblaient choquées.

— Hé, dit très vite Hanna en touchant l'épaule de leur amie. Tu ne vas pas y aller seule. On va toutes t'accompagner, d'accord ?

— On ne laissera pas Ali te faire du mal, ajouta Spencer.

— Mais promets-nous que, si on remarque quoi que ce soit de flippant, on foutra le camp tout de suite, réclama Aria. D'accord ?

— Uh-huh, marmonna Emily.

Mais son regard féroce laissait penser qu'elle était prête à affronter n'importe quoi. Et si Spencer avait raison ? Et si Ali savait qu'elles venaient ? Si elle les attendait ?

Allaient-elles se jeter dans la gueule du loup ?

Même si elle avait entré l'adresse trouvée sur le site administratif dans le GPS du téléphone de Spencer, Emily se trompa de chemin plusieurs fois avant de trouver la propriété des Maxwell. La seule chose indiquant la présence d'une maison dans le coin, c'était une petite boîte aux lettres rouge nichée au milieu de la végétation, mais Emily finit par tourner à gauche sur le bon chemin.

Une longue allée filait presque en ligne droite devant elle. Les pneus de sa Volvo crissaient sur le gravier. Des chênes et des pins de haute taille s'élevaient sur les côtés en rangs serrés. La nuit, ils devaient masquer la lune et les étoiles, plongeant la route dans l'obscurité.

Les filles se garèrent devant la maison, qui ressemblait tout à fait à la photo du magazine : plusieurs étages, des murs de pierre, une multitude de grandes fenêtres. Le porche avait été balayé récemment. Des fleurs pointaient à travers le paillis des jardinières. Des carillons tubulaires pendaient sous l'avant-toit. Hanna huma une odeur légèrement marécageuse. Peut-être y avait-il une mare derrière la maison ? La pancarte d'un agent immobilier se dressait dans le jardin, et il y avait un cadenas sur la porte d'entrée.

Emily bondit hors de sa Volvo et se mit immédiatement à fouiner. Ne voulant pas la voir s'aventurer trop loin toute seule, Hanna la suivit.

— Il n'y a personne ici, décréta-t-elle très vite. On a dû se tromper.

— Ouais, allons-nous-en, suggéra Aria d'une voix tremblante. J'ai vu tout ce que j'avais besoin de voir.

Mais Emily ne parut pas les entendre. Elle toucha l'écorce blanche qui se détachait du tronc d'un bouleau dans le jardin, puis s'approcha d'une fenêtre pour scruter l'intérieur de la maison.

— Em, regarde le panneau, lança Spencer qui venait juste de descendre de voiture. Ali ne serait pas assez idiot pour se cacher ici alors que des agents immobiliers font visiter la maison, tu ne crois pas ?

— Et je te parie qu'il y a un système de sécurité dernier cri, ajouta Aria en jetant un coup d'œil nerveux à la ronde. Une alarme se déclencherait sûrement si Ali tentait d'entrer.

— Tu vois ? Elle ne peut pas être là, conclut Hanna en rebroussant chemin vers la voiture. Fichons le camp d'ici.

Emily désigna un chemin qui longeait le côté de la maison.

— Et ça, c'est quoi ?

Elle s'élança à petites foulées. Hanna et les autres échangèrent un nouveau regard inquiet avant de la suivre à contrecœur.

Le porche se prolongeait par un avant-toit tout autour de la maison. Sur l'arrière, il y avait une terrasse équipée de mobilier de jardin et d'une fosse à feu en granit, ainsi qu'une piscine ovale à débordement, encore couverte de sa bâche d'hiver.

— C'est encore mieux que chez les Kahn, marmonna Aria en avisant une énorme cascade de pierre et trois statues grecques représentant de plantureuses femmes nues.

Un craquement retentit derrière Hanna. Celle-ci fit volte-face et leva les yeux. Des branches d'arbre s'agitaient. Quelque chose remuait dans les bois. La jeune fille sentit ses poils se hérissier. Une fois de plus, elle pensa au message à la craie dans le parking du studio. *Casse-toi une jAmbe, Hanna.*

— Les filles..., commença-t-elle, nerveuse.

Visiblement imperméable au danger, Emily contournait la piscine à grands pas. Hanna la suivit à pas prudents. Son amie s'engagea sur un chemin étroit, écartant des branches et enjambant d'épaisses racines.

Quelques instants plus tard, elles découvraient une bâtisse carrée à un étage, dissimulée par la végétation. Ses portes de style grange étaient à moitié pourries, et des toiles d'araignées avaient envahi

son porche. La plupart de ses fenêtres étaient masquées. Des feuilles mortes jonchaient le toit, et un des volets claquait bruyamment.

— C'est quoi, ça ? demanda Aria, essoufflée, en examinant la bâtisse.

— Probablement un poolhouse, répondit Spencer. Ou alors une sorte d'atelier.

— En tout cas, c'est difficile à trouver, fit remarquer Emily, les yeux brillants. Ali ne serait peut-être pas assez culottée pour s'installer dans la maison, mais pourquoi pas ici ?

Le picotement sur la peau d'Hanna s'intensifia. En effet, ça ressemblait au genre d'endroit où Ali pourrait se planquer. De nouveau, elle se tourna dans la direction dont émanait le craquement. Quelqu'un pourrait très bien être en train de les surveiller.

Avant que quiconque puisse l'en empêcher, Emily monta les marches en toute hâte et regarda par le coin d'une fenêtre qui n'était pas entièrement recouverte de carton.

— Je ne vois rien, annonça-t-elle.

Puis elle s'approcha de la porte et saisit la poignée.

— Em, non ! glapit Aria en se couvrant les yeux.

Hanna bondit en avant pour saisir le poignet de son amie. Mais celle-ci se dégagea et secoua brutalement la poignée. La porte s'ouvrit. Hanna frémit et recula très vite, craignant une explosion. Ou pis, l'apparition d'Ali.

Mais seul le silence les accueillit.

Les filles attendirent quelques secondes. Spencer toussa. Aria regarda entre ses doigts. Hanna scruta l'obscurité à l'intérieur de la bâtisse sans parvenir à distinguer quoi que ce soit.

Emily redressa les épaules.

— J'y vais.

Spencer grogna mais lui emboîta le pas, suivie par Aria. Hanna, qui ne voulait pas rester seule dehors, ferma la marche. Comme elle franchissait le seuil de la maison, le vent tourna, apportant une odeur familière à ses narines. Son cœur manqua un battement. Aria se retourna et la dévisagea. Elle avait les yeux écarquillés.

— De la vanille, chuchota-t-elle.

— Vous voyez ? siffla Emily.

Elle sortit une lampe torche de son sac à dos et l'alluma. Hanna frémit de nouveau, terrifiée à la perspective de ce qu'elles pourraient découvrir, mais la pièce était quasiment vide. D'énormes toiles d'araignées soyeuses, pour la plupart piquetées d'insectes morts, pendaient dans les coins. Tout au fond se dressaient un petit comptoir, un évier et un frigo rouillé dont Hanna ne voulait même pas imaginer la puanteur. Devant le comptoir, une petite table et une chaise à laquelle il manquait un pied. Sous la table, un tas de feuilles mortes. Une autre pièce s'ouvrait sur la gauche, et une porte étroite se découpait sur la droite. Un escalier montait à l'étage.

Personne ne bougea hormis Emily, qui se précipita vers le comptoir pour ouvrir l'unique placard et l'unique tiroir. Les deux résistèrent un peu : le bois avait dû gonfler. Emily inspecta ensuite le frigo, dans lequel elle ne trouva rien, palpa les appuis de fenêtre et tourna le robinet, qui ne fonctionnait pas.

Hanna regarda dans l'autre pièce en utilisant son téléphone en guise de lampe. Elle ne vit qu'une vieille commode. Elle se dit qu'il faudrait en fouiller les tiroirs, mais elle avait trop peur. *On devrait partir*, répétait une voix en boucle dans sa tête. *On n'a rien à faire là*.

Emily ouvrit la porte étroite et fut prise d'un haut-le-cœur en découvrant des toilettes répugnantes, ainsi qu'un lavabo rouillé. Elle jeta un coup d'œil dans le placard du dessous, puis referma la porte et se dirigea vers l'escalier. Hanna entendit ses pas monter à l'étage, mais avant que ses amies puissent la suivre, Emily redescendait déjà. Elle tenait quelque chose entre ses doigts.

— Regardez !

Elle braqua sa lampe sur un emballage en plastique – un sachet de bretzels Rold Gold.

— Ali en mangeait le jour de la conférence de presse des DiLaurentis, dit Emily d'une voix suraiguë, presque hystérique. Vous vous souvenez : le jour où ils ont annoncé qu'Ali avait une jumelle ?

Hanna n'oublierait jamais ce jour étrange. Courtney – en réalité, Ali – s'était avancée sur une estrade devant la nouvelle demeure de sa famille. Ses parents avaient expliqué qu'ils l'avaient sortie de la clinique psychiatrique pour la ramener à la maison et l'aider à se rétablir. *Mensonges, mensonges !* Si seulement ils ne l'avaient pas libérée, rien de tout ça ne serait arrivé.

Après avoir répondu aux questions des journalistes, Ali avait invité les filles à entrer. Elle voulait leur faire croire qu'elle était leur vieille amie et les reconquérir. Ça faisait partie de son plan machiavélique. Elles s'étaient assises autour de la table de la cuisine, et Ali avait mangé bruyamment une tonne de bretzels. « Je vous promets que je ne mordrai pas », avait-elle dit avec un sourire flipant.

Aria pencha la tête sur le côté.

— Des tas de gens aiment les bretzels, et Rold Gold est une marque connue.

— Oui, je ne vois pas ce que ça prouve, acquiesça doucement Spencer. Il n'y a sans doute pas d'empreintes dessus.

Emily les foudroya du regard.

— Ne me dites pas qu'elle n'est pas venue ici. Je sais que vous sentez toutes l'odeur de vanille.

— Oui, reconnut Hanna, surprise par l'agressivité d'Emily. Mais ce n'est pas assez pour aller trouver la police.

— Alors, qu'est-ce qu'on va faire ? glapit Emily, les yeux fous. Attendre qu'elle revienne ? Parce que ça ne me dérange pas. Je veux bien dormir par terre pour être sûre de l'attraper.

— Em. (Spencer posa une main sur l'épaule de leur amie, qui tremblait de tout son corps.) Tu ne peux pas faire ça. Il faut que tu te calmes.

Aria posa les mains sur ses hanches et regarda autour d'elle.

— Il existe peut-être un moyen de surveiller cet endroit sans prendre de risques.

— Comment ça ? interrogea Hanna, méfiante.

Le visage d'Emily s'éclaira.

— Et si on installait une caméra ? suggéra-t-elle.

— Ça pourrait marcher, répondit prudemment Spencer. Mon beau-père en a mis dans toutes ses maisons témoin. Il peut accéder au flux vidéo à distance, même à partir d'un iPad.

Emily hochâ la t#te tr#s vite.

— On pourrait faire #a. Aujourd’hui m#me.

Spencer jeta un coup d’œil aux autres. Hanna voulait refuser : ce plan les obligerait à aller acheter l’quipement n#cessaire puis à revenir ici, mais elle craignait la r#action d’Emily. Celle-ci serait bien capable de passer la nuit dans les bois, ou de rester sous le porche toute la nuit pour attendre Ali.

— Je suppose que oui, acquies#a Spencer. (Elle sortit son t#l#phone.) Il me semble que Best Buy vend des kits faciles à installer.

— Et ensuite, on fait quoi ? s’enquit Aria. On surveille de loin ?

— C’est #a. On n’aura qu’à se relayer pour assurer une permanence et, si l’une de nous voit quelque chose, on va trouver la police.

Hanna se passa la langue sur les dents. #a semblait beaucoup moins risqu# que d’affronter Ali en personne, et une vid#o d’elle suffirait à prouver aux flics qu’elle #tait toujours en vie.

— D’accord, d#cida Emily. On y va maintenant.

Elle braqua sa lampe torche sur la porte de dehors et, comme celle-ci s’ouvrait en grin#ant, Hanna se raidit de nouveau. Mais le jardin #tait vide et silencieux.

Hanna cligna des yeux. Les branches des arbres remuaient doucement. Le soleil brillait tr#s haut dans le ciel. Les ombres qu’elle avait cru voir dans les bois s’#taient dissip#es. Ou peut-#tre n’avaient-elles jamais exist#. Peut-#tre Ali ignorait-elle qu’Hanna et ses amies se trouvaient l#.

Et peut-#tre allaient-elles r#ussir à la coincer pour de bon cette fois.

OPÉRATION ESPIONNAGE

Les filles passèrent quelques minutes à piétiner le sous-bois autour de l'ancien poolhouse pour chercher où placer leurs caméras de surveillance une fois qu'elles les auraient achetées. L'idée, c'était de revenir plus tard avec l'équipement nécessaire plus une échelle, et de tout installer en utilisant la végétation comme camouflage. Avec un peu de chance, d'ici la tombée de la nuit, elles seraient parées pour leur opération de surveillance.

Mais au beau milieu de l'élaboration de leur plan de bataille, Aria regagna discrètement la voiture et monta à l'arrière. Quelques instants plus tard, Hanna la rejoignit. Elles se firent passer une bouteille d'eau minérale sans produire d'autres sons que le clapotis du liquide et leurs bruits de déglutition.

— On va vraiment faire ça ? chuchota Hanna au bout d'un moment.

Aria se mordit la lèvre. Hanna semblait aussi peu enthousiaste qu'elle.

— Je suppose.

— Tu crois sérieusement qu'Ali se planque ici ?

Aria ferma les yeux.

— Aucune idée. J'ai envie de le croire, dans l'intérêt d'Emily. Et je ne vois pas de quelle autre façon expliquer cette odeur de vanille.

— Je me fais du souci pour Em, lâcha Hanna.

Aria rouvrit les yeux. Son amie semblait sur le point de se mettre à pleurer.

— Je n'imagine pas ce que ça peut faire de perdre la personne que tu aimes le plus au monde, dit-elle d'une voix étranglée.

— Je sais, acquiesça Aria, les yeux pleins de larmes à cette seule pensée.

— Cela dit, reprit Hanna, je crains qu'Emily ne fasse quelque chose de dangereux. Et qu'on n'arrive pas à temps pour l'en empêcher, cette fois.

Aria déglutit. Ce devait être une allusion à la tentative de suicide de leur amie. Jamais elle n'oublierait ce jour, ni la vision d'Emily perchée au bord du pont couvert, prête à sauter. Son expression

désespérée la hanterait jusqu'à la fin de sa vie. Heureusement, Aria et ses amies avaient réussi à la persuader de descendre, et Emily leur avait promis de ne jamais recommencer.

Mais c'était trois semaines plus tôt et, à présent, elle semblait de nouveau sur le point de perdre les pédales. Sauf qu'au lieu de baisser les bras, cette fois, elle voulait absolument en découdre.

— On gardera un œil sur elle, promit Aria en touchant la main d'Hanna. Et avec un peu de chance, cette histoire sera bientôt terminée.

Elle allait ajouter quelque chose lorsque Spencer et Emily réapparurent sur le côté de la maison et se dirigèrent à leur tour vers la voiture. Spencer semblait lessivée, mais Emily restait concentrée, vigilante et tendue.

— D'accord, dit-elle en s'installant à la place du conducteur. Maintenant, chez Best Buy.

Elle démarra et rebroussa chemin le long de l'allée de gravier. Par-dessus son épaule, Aria jeta un coup d'œil à la maison et sentit un pressentiment bizarre lui tordre le ventre. Et si Ali se planquait effectivement dans le poolhouse ? Et si elle avait réellement tué Jordan ? Et si elle décidait de s'en prendre à elles ensuite ?

Aria sortit son téléphone de sa poche et consulta l'écran. Une femme nommée Patricia, qu'elle avait prise pour agent, lui avait envoyé un texto pour la féliciter du succès de son vernissage. *Quatre acheteurs intéressés*, écrivait-elle. Aria avait aussi reçu un message de Harrison. *Mon compteur de visites a explosé grâce à cet entretien exclusif avec toi !*

Son estomac en fit une petite cabriole, d'autant que Harrison avait signé avec plein de X représentant autant de bisous. Pourtant, elle ne se sentait pas aussi excitée qu'elle l'aurait dû. Il fallait vraiment, vraiment que ses amies et elle neutralisent Ali avant que celle-ci ne leur gâche complètement la vie.

Soudain, Emily pila. La ceinture de sécurité d'Aria se bloqua soudain, lui meurtrissant l'épaule et le ventre. La bouteille d'eau minérale qu'elle partageait avec Hanna roula sur le plancher de la Volvo ; son bouchon sauta et du liquide se répandit partout.

— Qu'est-ce qui te prend ? protesta Spencer.

— Regardez.

Emily désignait une femme qui marchait le long d'un chemin parallèle à la route. L'inconnue était brune ; elle portait un short en jean et un T-shirt bleu délavé. Un golden retriever avec un bandana autour du cou trotta près d'elle en agitant la queue.

— Je vous parie qu'elle habite dans le coin, déclara Emily.

— Et alors ? siffla Hanna. Ce n'est pas une raison pour nous faire le coup du lapin !

Emily se gara sur le bas-côté, coupa le moteur et descendit de voiture. Spencer jeta un coup d'œil nerveux à Aria. « Qu'est-ce qu'elle fabrique ? » articula-t-elle. Aria se mordit la lèvre inférieure.

Emily s'approcha de la femme à petites foulées.

— Excusez-moi, mademoiselle.

L'inconnue se retourna en plissant les yeux. Elle était plus âgée qu'Aria ne l'avait d'abord cru, avec un visage buriné et creusé de rides. Ses tendons saillaient dans son cou. Elle tira sur la laisse de son

chien pour qu'il s'arrête.

— Je peux vous aider ?

Aria descendit de voiture tandis qu'Emily désignait la boîte aux lettres rouge des Maxwell.

— Vous avez vu quelqu'un entrer et sortir d'ici récemment ? Une jeune fille, peut-être ?

La femme fixa la boîte aux lettres un long moment. Le vent agitait le bout de ses cheveux et, de sa main gauche, elle pétrissait le dos de son chien, les doigts enfoncés dans ses poils.

— Je ne crois pas.

— Réfléchissez, ordonna Emily. C'est très important.

Aria lui toucha le bras en signe d'avertissement. Emily se comportait de façon trop agressive, et elles ne connaissaient pas cette femme.

Une lueur s'alluma dans les yeux de leur interlocutrice.

— En fait, oui, j'ai vu une jeune fille. Il me semble qu'elle était blonde.

— Quand ? hurla Emily.

La femme frémit.

— Euh, je ne sais plus. C'est la fille des propriétaires, non ?

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ? insista Emily.

Soudain, la femme parut inquiète et mal à l'aise. Aria saisit le bras de son amie pour l'entraîner.

— On ferait mieux d'y aller. (Elle sourit poliment à l'inconnue.) Désolée.

La femme attira son chien plus près d'elle. Deux parenthèses se creusèrent de part et d'autre de sa bouche. Puis elle se remit en marche. « De rien », crut l'entendre marmonner Aria.

Lorsqu'elles regagnèrent la Volvo, Aria vit que Spencer était écarlate.

— Qu'est-ce qui t'a pris, Em ? cria-t-elle. Tu ne peux pas sauter sur les gens comme ça !

— Elle savait quelque chose, se défendit Emily. Et si c'était elle qui planquait Ali ? Si elle lui apportait à manger ? Si c'était une Lionne d'Ali ?

La jeune fille tenta de se dégager pour courir après la femme, mais Spencer la retint fermement.

— Allez, Em, il faut te calmer maintenant.

Emily, jusque-là tendue comme un ressort, s'effondra tout à coup sur l'épaule de Spencer et se mit à pleurer.

— Je veux juste la trouver et en finir une bonne fois pour toutes !

Aria s'avança et caressa le dos d'Emily en essayant d'imaginer ce qu'elle traversait. Ce devait être horrible de perdre quelqu'un d'aussi important que Jordan l'était pour elle. Normal qu'elle pète les plombs. Normal qu'elle veuille des réponses.

— On sait, dit Aria, faisant montre de compréhension. Et on est toutes avec toi.

— On va trouver Ali, affirma Spencer. On va installer ces caméras et l'attraper, d'accord ?

— D'accord, bredouilla Emily.

Gentiment, Spencer lui prit ses clés de voiture et l'installa sur le siège passager. Puis elle se mit elle-même au volant. Aria pensa que c'était une bonne idée : Emily n'était pas en état de conduire.

Spencer démarra lentement, passant à côté de la femme et de son chien. Trop embarrassée pour croiser le regard de l'inconnue, Aria détourna la tête.

Une demi-heure plus tard, elles atteignaient le Best Buy à l'extérieur de Rosewood. Elles entrèrent dans le magasin, qui sentait le caoutchouc et dont les haut-parleurs diffusaient un morceau de Miley Cyrus beaucoup trop fort.

— Donc, on va acheter quatre caméras, résuma Spencer en s'engageant dans l'allée centrale. L'image filmée par chacune d'elles occupera un quart de l'écran. Et on va installer un serveur pour pouvoir surveiller même quand on est en voiture ou en classe. On n'aura même pas besoin d'un signal sans fil.

— Ça me paraît bien, approuva Aria en manquant percuter un tourniquet de casques dans ses efforts pour ne pas se laisser distancer. Et je pense qu'on...

Elle s'arrêta net. Un garçon qu'elle ne connaissait que trop bien se tenait à quelques mètres d'elle, passant en revue les différents modèles de souris d'ordinateur. Une fille blonde et mince, avec des cheveux longs et des sandales qui avaient dû coûter un rein, se tenait tout contre lui, un bras passé autour de sa taille. Le cœur d'Aria gela dans sa poitrine.

Noel.

Un son étranglé s'échappa de la gorge d'Aria. Noel se retourna et la vit. Il se raidit, sa pomme d'Adam jouant au yoyo.

— S-salut, bredouilla Aria en rougissant.

Sans pouvoir s'en empêcher, elle fixa le bras bronzé de la fille qui enlaçait Noel.

Ce dernier jeta un coup d'œil à la blonde.

— Oh. Scarlett, je te présente Aria.

La fille eut un sourire pincé, et une expression possessive passa sur son visage. Au bout de quelques secondes, elle tendit la main.

— Scarlett Lorie. Enchantée.

Aria hocha la tête, l'esprit en ébullition. Ce nom ne lui disait rien, pas plus que cette tête. Qui était Scarlett : la petite amie de Noel ? Depuis combien de temps ? Pourquoi choisissaient-ils une souris ensemble ? Et surtout, pourquoi Noel avait-il l'air aussi heureux ?

Spencer rejoignit Aria en poussant un chariot plein de cartons.

— On a fini, dit-elle sur un ton autoritaire. (Puis elle aperçut Noel et Scarlett toujours plantés là, bras dessus bras dessous.) Oh. Salut, Noel. (Saisissant la main d'Aria, elle entraîna son amie.) Viens, on y va.

Aria se retourna pour agiter sa main libre en guise d'au revoir, mais Noel ne réagit pas. Il se contenta de la regarder fixement tandis que Scarlett se collait contre lui et chuchotait quelque chose à son oreille.

Aria se mordit très fort l'intérieur de la joue pendant que la caissière scannait leurs achats et que Spencer lui tendait une liasse de billets de vingt dollars, les filles ayant décidé de payer en liquide de manière que personne ne puisse remonter jusqu'à elles plus tard.

Comme elles quittaient le magasin, Aria jeta un dernier coup d'œil à Noel. Scarlett et lui riaient d'un air complice – peut-être d'elle. Dégoûtée, Aria se détourna. Peu lui importait. Noel pouvait bien sortir avec qui il voulait.

Même avec une blonde idiote qui présentait une ressemblance troublante avec Ali.

SPENCER A UN FAN

— Je vous ressers, mademoiselle ?

Spencer sursauta et dissimula son iPad avec une serviette en papier. Une jeune Asiatique menue, portant un tablier rose marqué « Chez Sue », brandissait une cafetière sous son nez. Spencer secoua la tête.

— Pas pour le moment, merci.

Elle attendit que la serveuse se soit éloignée pour reporter son attention sur son iPad. Elle était tellement concentrée sur la vidéo de surveillance ! Elle en avait oublié qu'elle la regardait depuis un petit café de Philadelphie et non depuis sa chambre à coucher.

Non que les caméras aient révélé la moindre activité jusqu'ici. Les filles avaient eu du mal à les disposer correctement dans les arbres, si bien qu'une seule d'entre elles montrait l'intérieur de la maison. Les trois autres étaient braquées sur le porche, le jardin et la grande maison ; peut-être leur permettraient-elles de voir quelqu'un approcher. Mais pour l'instant, les caméras ne décelaient pas le moindre mouvement, hormis celui de quelques chevreuils qui passaient dans le lointain ou le frémissement de feuilles mortes agitées par le vent. Les amies de Spencer n'avaient rien vu non plus pendant leur tour de garde.

Ça ne fait que vingt-quatre heures, raisonna Spencer en arrangeant sans y penser les sachets de sucre et d'édulcorant dans le petit présentoir de céramique posé au milieu de la table, de façon qu'ils soient tous tournés dans le même sens ; un truc qu'elle faisait souvent pour se calmer les nerfs. Ali était peut-être toujours à New York.

— C'est quoi, ça ?

Spencer sursauta de nouveau. Greg se tenait devant elle, un sourire timide aux lèvres.

— Oh ! (Spencer se hâta de cacher l'écran de son iPad avec sa main.) Juste des bêtises sur Vine. Comment vas-tu ? demanda-t-elle d'un ton qui se voulait désinvolte.

— Bien. (Greg tira une chaise pour s'asseoir.) Tu es là depuis longtemps ?

— Euh, il n’y avait pas grand monde sur la route. (Spencer jeta un bref coup d’œil à l’écran de son iPad. Toujours rien. Elle se déconnecta rapidement du serveur et fourra la tablette dans son cabas.) Au fait, j’adore cet endroit.

Greg sourit.

— Tant mieux, parce que c’est le seul que je connais à Philadelphie. Je ne viens pas souvent en ville.

La veille au soir, il lui avait envoyé un texto pour demander à la voir. Quand Spencer avait accepté, il lui avait donné rendez-vous chez Sue à 10 heures du matin.

Le café était meublé de tables en bois branlantes. Des services à thé miniatures s’alignaient sur les étagères ; des piles de livres et de jeux de société occupaient une bonne partie de l’espace au sol, créant une atmosphère chaleureuse et décontractée. On se serait cru dans le salon d’un professeur, songeait Spencer.

— Merci d’être venu jusqu’ici, dit-elle une fois que la serveuse eut apporté une tasse de café à Greg.

Le jeune homme sourit.

— Philadelphie n’est pas plus loin du Delaware que de Rosewood. Et c’est moi qui devrais te remercier. Je n’étais pas sûr que tu veuilles me revoir après... tu sais, ce qui s’est passé à New York.

Une gorgée de café brûlant coula dans la gorge de Spencer. Elle nourrissait exactement la même crainte. Quand le train d’Ali avait disparu dans le tunnel obscur, Greg lui avait demandé ce qu’elle venait de dire. Mais à ce stade, Spencer savait qu’elle passerait pour folle si elle le lui répétait. Aussi avait-elle gardé le silence. Pourtant, le visage d’Ali n’avait pas quitté ses pensées. Elle s’était montrée distante tout le reste de la soirée, et elle avait fini par rentrer à Rosewood plus tôt que prévu.

À présent, Greg la dévisageait comme s’il attendait quelque chose. Spencer baissa les yeux.

— Je suppose que je te dois une explication.

— Seulement si tu veux m’en donner une.

Elle regarda les livres sur les étagères. En avait-elle envie ou non ? Elle ne savait pas trop.

Lorsqu’elle tenta de parler, les mots refusèrent de sortir de sa bouche. Greg haussa les épaules et but une longue gorgée de café.

— En ce moment, il doit y avoir des tas de gens qui fouillent dans ta vie et essaient d’en apprendre plus sur toi. Mais ce que j’ai vu dans le métro l’autre soir... c’était de la panique. Je veux t’aider. Je veux être sûr que tu vas bien ; c’est tout.

— Je sais. Et c’est gentil.

Spencer tenta de sourire. Il y avait pire dans la vie qu’un type canon qui s’inquiétait pour elle.

— Tu semblais si effrayée... J’ai vécu ça, Spencer. Je sais ce qu’on ressent, et je sais de quoi ça a l’air. Alors, tu veux bien me raconter ce qui s’est passé ?

Spencer plongea une petite cuillère dans son café, qu’elle touilla lentement. Greg était disposé à l’écouter depuis le début. Il paraissait sincère et, même si elle le connaissait à peine, il lui inspirait confiance. Alors, elle s’approcha du bord de sa chaise en se dandinant.

— D'accord. Je ne crois pas qu'Alison soit morte.

Greg écarquilla les yeux.

— Alison DiLaurentis. Tu en es certaine ?

Spencer déglutit avec difficulté et jeta un coup d'œil à la ronde pour s'assurer que personne ne les écoutait. Mais c'était le gros avantage de ce café : il était vide.

— Oui, chuchota-t-elle. Oui, nous en sommes tout à fait certaines.

Elle raconta à Greg qu'Ali les hantait, Hanna, Aria et elle, et qu'elle avait failli noyer Emily.

— J'avais l'impression bizarre que je la verrais quelque part à New York, expliqua-t-elle, et c'est ce qui est arrivé – dans le métro. Je ne pensais pas la croiser dans un lieu aussi public. Je me suis mise à crier parce que je voulais que quelqu'un d'autre la voie aussi, pour pouvoir témoigner devant la police. Mais le train faisait trop de bruit et, à New York, il y a des fous partout. Du coup, personne ne prêtait attention à moi. Puis le train est parti en emportant Ali.

Greg croisa les mains devant lui.

— Donc... elle était dans un train ? Et tu l'as vue par un pur hasard ?

Spencer secoua la tête. Elle avait beaucoup réfléchi à la question.

— Je pense qu'elle est montée au Rockefeller Center, comme nous. Elle voulait que je la voie. La coïncidence serait trop énorme, et il aurait été trop difficile pour elle de monter à une autre station de manière à tomber sur moi pile au bon moment. Peut-être qu'elle traînait aux alentours du Time-Life Building en attendant la fin de l'enregistrement. Et quand on est descendus dans le métro, elle s'est cachée sur le quai jusqu'à ce qu'elle soit sûre que je regarde dans sa direction.

— Mais pourquoi ne t'a-t-elle pas attaquée là ? objecta Greg. Pourquoi se contenter de te faire peur à distance ? D'après ce que j'ai entendu dire, elle est beaucoup plus agressive que ça.

— Parce qu'elle veut rester discrète. Les flics la croient morte ; elle ne veut pas les détromper. Elle n'avait sans doute pas imaginé que je flipperais et que j'attirerais l'attention sur elle. (Spencer repoussa ses cheveux en arrière.) Ali fait ça tout le temps : elle nous apparaît à toutes les quatre quand on s'y attend le moins, histoire de nous rappeler qu'elle nous surveille. Dans le cas d'Emily, elle a été beaucoup plus loin : elle lui a fait du mal, et elle a tué sa petite amie.

Greg écarquilla les yeux.

— Sérieux ?

— En fait, nous n'en sommes pas certaines, tempéra Spencer. Jordan était en prison au moment de sa mort. Mais ça aussi, ce serait une trop grosse coïncidence.

Elle baissa les yeux, réalisant qu'elle devait avoir l'air cinglée. Elle n'aurait pas dû parler de ça.

Greg tripotait sa petite cuillère.

— Pourquoi tu n'as rien dit aux flics ?

Spencer haussa les épaules.

— Ils sont persuadés qu'elle est morte, et je suis la seule à l'avoir vue à New York.

— Il y avait peut-être des caméras de surveillance dans le train. Ou la station de métro, suggéra Greg.

Spencer réfléchit.

— Possible. Mais il faut l'accord de la police pour y accéder et, comme je viens de te le dire, les flics sont persuadés qu'Ali est morte.

Sans ça, elles auraient pu se rendre au Centre pénitentiaire d'Ulster et demander à voir les vidéos. De toute façon, Ali était trop maligne pour se laisser filmer. Cela s'appliquait-il aussi aux caméras que ses amies et elle avaient installées autour du poolhouse ? se demanda Spencer.

— Les flics sont des bons à rien, déclara Greg, furieux.

— Certains, ouais, acquiesça Spencer en faisant mine d'ôter une peluche de son T-shirt.

— Moi, je te crois.

Elle leva les yeux. Greg lui prit la main, et une boule se forma dans sa gorge. C'était si bon d'entendre ces mots !

— Merci, dit-elle avec douceur. Ça me fait du bien.

Greg secoua la tête.

— C'est affreux d'avoir l'impression que tu ne peux te confier à personne parce que tout le monde s'en fout. Mais moi, je t'écoute. Tu peux toujours me parler. C'est quoi, votre plan ?

— Nous n'en avons pas pour le moment, répondit Spencer machinalement. (Il était hors de question qu'elle lui révèle l'existence du poolhouse et des caméras de surveillance cachées. Mais la voix du jeune homme était si tendre que ses yeux se remplirent de larmes.) Merci quand même. Merci d'être là.

— De rien.

Ils se regardèrent, émus. Puis Greg changea de chaise pour s'asseoir à côté de Spencer et posa doucement ses lèvres sur celles de la jeune fille.

L'odeur de café et la musique française en sourdine s'évanouirent. Spencer n'avait plus conscience que de la bouche de Greg et du plaisir qui irradiait son corps. Elle attira le jeune homme vers elle, pressant sa poitrine ferme contre la sienne. À travers sa chemise, elle sentait ses biceps et les muscles de son dos. Même son corps lui donnait une impression de sécurité. Greg la protégerait et, à la différence de ses ex, peut-être ne la quitterait-il pas quand les choses se corseraient.

Ils s'écartèrent l'un de l'autre avec un sourire idiot. Spencer chercha quelque chose de spirituel ou de craquant à dire, mais s'entendit balbutier :

— Tu viendrais à une soirée caritative à Rosewood avec moi ?

Greg parut amusé.

— J'en serais honoré. C'est quand ?

— Demain. (Spencer grimaça d'un air coupable.) Je suis désolée de t'inviter si tard. Mais j'adorerais que tu puisses venir. C'est une collecte de fonds pour les jeunes défavorisés et à problèmes. Apparemment, je suis l'invitée d'honneur. Peut-être parce que j'ai tant de problèmes moi-même.

Elle frémit.

— Oooh. De mon point de vue, tu es toujours l'invitée d'honneur, déclara galamment Greg.

Spencer voulut lui donner un petit coup de poing, mais son téléphone se mit à vibrer. Elle baissa les yeux vers son cabas ouvert. Elle avait reçu un mail de DominickPhilly.

Elle poussa un grognement. Que lui voulait-il encore ? Elle savait qu'elle aurait dû l'ignorer, mais l'incident sur le tournage à New York la préoccupait encore. Surtout le moment où Dominick était sorti en fulminant : « J'espère que tu es contente de toi, sale menteuse. »

— Excuse-moi, dit Spencer à Greg en sortant son téléphone de son sac.

Elle appuya sur un bouton pour ouvrir le mail... et se décomposa.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Greg.

Spencer déglutit péniblement.

— Un message de Dominick.

— Le type qui t'a agressée verbalement l'autre soir ?

Elle acquiesça et tourna l'écran de son téléphone vers lui. Les sourcils froncés, Greg lut à voix haute :

— « Tu peux t'enfuir à Philadelphie, mais tu ne peux pas échapper au fait que tu es une simulatrice. » (Il serra les dents.) Comment sait-il que tu es ici ?

Spencer passa les mains sur son visage.

— Je n'en ai aucune idée, répondit-elle d'une voix tremblante.

Elle regarda par la fenêtre, s'attendant presque à voir Dominick assis sur un banc de l'autre côté de la rue avec une expression orageuse. Mais les seuls visiteurs du parc étaient des pigeons.

— Peut-être qu'il me suit, suggéra-t-elle à voix basse.

— Mais... pourquoi ? s'étonna Greg.

Une horrible pensée traversa l'esprit de Spencer. Elle se tourna vers le jeune homme.

— Tu as déjà entendu parler des Lions d'Ali ?

Greg se rembrunit.

— Le fan-club d'Alison ?

— C'est ça. Je ne voulais pas croire qu'ils étaient dangereux, mais qui sait ? Dominick est peut-être l'un d'eux.

Spencer n'avait pas pris au sérieux la théorie d'Emily jusqu'à ce qu'elle relise le billet de l'admirateur anonyme d'Ali, celui qui disait que les Lions détestaient tous ses ennemis. C'est vrai qu'il semblait bien trop véhément. Le monde était plein de gens cinglés et Dominick semblait en faire partie.

— Donc, il en a après toi ? hasarda Greg, dubitatif.

— Je n'en sais rien.

Spencer avait envie de pleurer. Elle cligna des yeux à plusieurs reprises, comme pour chasser l'image du visage désapprobateur de Dominick.

Greg lui prit la main.

— Je comprends, Spencer. Je te promets que je comprends. (Il lui passa un bras autour des épaules et l'attira vers lui.) Je ne laisserai personne te faire de mal, promit-il d'une voix douce.

La jeune fille se laissa aller contre sa poitrine et s'accrocha à lui en souhaitant ne plus jamais devoir le lâcher.

CETTE FOIS, EMILY TOUCHE LE FOND

Emily fut tirée de son sommeil par une succession de coups étouffés. Elle ouvrit un œil, puis l'autre, et regarda autour d'elle. Des vêtements sur cintre pendaient au-dessus de sa tête. Une basket sale reposait sur le flanc près de son nez. Elle s'était endormie dans sa penderie. *Encore !*

Elle déplia son corps roulé en boule et ouvrit la porte d'un coup de pied. Le soleil entrait à flots par la fenêtre, tombant sur son lit toujours fait. Puis les coups retentirent de nouveau. Quelqu'un frappait à la porte de sa chambre.

— Emily ? appela la voix de sa mère. Un paquet pour toi !

La jeune fille promena un regard à la ronde : la pile de couvertures dans la penderie, la photo de Jordan sur son lit, la vidéo du poolhouse sur l'écran de son ordinateur portable... Ce n'était pas encore son tour de surveiller l'endroit, mais elle se sentait plus en sécurité si elle restait connectée au serveur en permanence, même la nuit.

Elle fourra la photo de Jordan sous son matelas et ferma son ordinateur, puis se dirigea vers la porte et l'entrouvrit de quelques centimètres. Debout dans le couloir, sa mère tenait un carton dans les mains, et elle avait l'air inquiète.

— Ça vient du Centre pénitentiaire d'Ulster, annonça-t-elle, les sourcils froncés.

Un frisson parcourut Emily.

— Merci, dit-elle très vite en prenant le paquet et en refermant la porte.

Mais avant qu'elle ne puisse achever son geste, Mme Fields glissa un pied dans l'entrebâillement.

— Tu n'avais pas déjà reçu une lettre de là-bas ? demanda-t-elle d'une voix éraillée. Tu... tu connais quelqu'un qui est en prison ?

Emily serra fort le carton contre sa poitrine. Son nom était inscrit en majuscules sur le dessus.

— Non, marmonna-t-elle.

Plus maintenant.

— Dans ce cas, pourquoi t'envoie-t-on toutes ces choses ?

La curiosité de sa mère était la raison pour laquelle Emily ne lui avait pas parlé de Jordan. Oui, elle mourait d'envie de lui raconter que l'amour de sa vie était morte, et que c'était la faute d'Ali. Qu'elle avait l'impression de tomber dans un gouffre noir sans fond dont elle ne pourrait jamais ressortir. Mais sa mère refuserait de l'écouter. Elle n'entendrait rien d'autre que le mot « prison ». Elle refuserait de voir toutes les qualités de Jordan, et de considérer le fait que celle-ci devait être bientôt libérée. Alors, pourquoi se donner la peine de lui expliquer quoi que ce soit ?

Emily se détourna et rebroussa chemin vers son lit.

— Je suis crevée.

Elle espérait que sa mère saisirait le message et la laisserait tranquille, mais Mme Fields demeura sur le seuil de la pièce. Quelques instants plus tard, Emily l'entendit renifler. Elle se retourna. Sa mère avait le visage tout rouge et les yeux pleins de larmes.

— Qu'est-ce qui se passe, ma chérie ? Je t'en prie, raconte-moi.

— Rien, grogna Emily.

Maintenant, va-t'en pour que je puisse ouvrir ce paquet, avait-elle envie de hurler.

Mais sa mère ne bougeait toujours pas. Son regard se posa sur les bleus dans le cou d'Emily.

— Tu vas m'expliquer ça tout de suite, s'énerma-t-elle – ce qu'elle faisait souvent quand elle avait très peur. Sinon, je vais m'imaginer que quelqu'un t'a agressée.

Emily serra le poing.

— Je me suis fait ça toute seule, mentit-elle sans réfléchir.

Mme Fields écarquilla les yeux.

— Tu t'es fait mal exprès ? Pourquoi ?

— Peu importe ! rugit Emily. (Elle revint vers la porte à grands pas et la claqua au nez de sa mère.)

Je vais bien, maman ! Je voudrais juste avoir la paix !

Elle tourna la poignée et attendit. De l'autre côté du battant, elle entendit les reniflements de sa mère, et le bruissement de sa jupe. Puis, sans rien ajouter, Mme Fields se détourna et s'éloigna.

Emily l'écouta descendre l'escalier. Elle entendit un tintement de clés, suivi par le bourdonnement de la porte du garage qui s'ouvrait. Où allait sa mère ? Emily n'était pas sûre qu'elle soit sortie depuis son attaque. Mais peut-être était-ce une bonne chose. Elle avait demandé la paix ; elle l'avait.

Elle reporta son attention sur le carton, puis ressortit la photo de Jordan qu'elle avait planquée sous son matelas. Son amie avait aux lèvres un sourire joyeux, et aucune idée de ce que l'avenir lui réservait. Emily fixa son portrait jusqu'à ce que sa vision se brouille. Elle essaya d'imaginer que Jordan était toujours en vie mais, quand elle fermait les yeux, elle ne voyait que son corps sur une table dure et froide de la morgue.

Elle ouvrit le paquet avec précaution. Un message tapé à la machine reposait sur une couche de papier bulle. Emily s'en saisit et l'examina soigneusement. *Propriété de Jordan Richards. À envoyer à : Emily Fields.*

Un nœud se forma dans la poitrine d'Emily, qui referma le carton. Ce devait être les affaires que Jordan avait sur elle lors de son arrestation. Pour une raison quelconque, elle voulait que ce soit Emily

qui les récupère plutôt que ses parents. Que pouvait-il bien y avoir là-dedans ? Une montre, peut-être ? Des boucles d'oreilles ? Des choses personnelles, en tout cas, qu'Emily ne supporterait pas de voir pour le moment – et peut-être jamais.

Elle avait besoin de bruit, de voix, de n'importe quoi pour se distraire. Prenant son téléphone et son ordinateur, elle descendit au rez-de-chaussée. Le silence régnait dans la maison : la télé du salon était éteinte, et la vaisselle du petit déjeuner proprement alignée dans l'égouttoir.

Emily alluma la télé de la cuisine et regarda sans la voir une publicité pour un concessionnaire automobile local. Une assiette pleine de viennoiseries de la boulangerie la plus proche reposait sur la table, sans doute pour l'inciter à manger quelque chose. Il lui semblait qu'elle n'aurait plus jamais faim.

La coupure publicitaire s'acheva, et le bulletin d'informations reprit :

« Nous avons du nouveau concernant le meurtre étrange de la jeune femme surnommée la Voleuse Chic, survenu dans la prison où elle était incarcérée », annonça la présentatrice, une blonde quelconque qui portait un foulard noué autour du cou.

Emily leva brusquement la tête. C'était comme si la télé faisait exprès de la torturer. Sur l'écran, on voyait une photo de Jordan debout sur un ponton, un sourire éblouissant aux lèvres et le vent agitant ses longs cheveux bruns. Le ventre d'Emily se tordit. Elle semblait pleine de vie !

Tel un zombie, Emily s'approcha du poste pour toucher la joue de Jordan et reçut une étincelle d'électricité statique.

« Robin Cook, la prisonnière qui l'a agressée, était incarcérée pour coups et blessures. Elle a disparu de sa cellule il y a quelques jours. Les habitants du comté d'Ulster ont été prévenus. Ils doivent ouvrir l'œil : Mlle Cook pourrait être dangereuse. »

Une photo de la meurtrière s'afficha à l'écran. C'était la première que voyait Emily ; elle avait cherché des informations sur Google, mais sans résultat. Elle sursauta en reconnaissant la prisonnière rousse costaud qu'elle avait croisée au parloir le jour où elle avait rendu visite à Jordan, celle qui l'avait détaillée de la tête aux pieds. C'était elle qui avait assassiné Jordan ? Les deux filles s'étaient à peine jeté un coup d'œil. Il ne semblait pas exister d'animosité entre elles.

Puis Emily repensa à la visiteuse de Robin ce jour-là – une fille en sweat-shirt à capuche. Elle ne s'en souvenait pas bien ; la fille était sortie très vite du parloir au moment où elle arrivait, presque comme si Emily lui avait fait peur. Peut-être parce qu'il s'agissait d'Ali ?

Les pensées d'Emily tourbillonnèrent dans sa tête. Était-ce possible ? Et si Ali connaissait Robin d'une façon ou d'une autre ? Et si elle était venue la voir pour planifier le meurtre de Jordan ? Hanna et les autres avaient peut-être raison. Ali ne s'était pas introduite en prison pour tuer Jordan ; elle s'était arrangée pour qu'une prisonnière fasse le sale boulot à sa place, puis elle l'avait aidée à s'évader.

Robin était une Lionne d'Ali.

Emily posa ses mains à plat sur la table et hurla. Le son produisit dans la pièce un écho satisfaisant, mais pas assez à son goût. Soudain, tout le corps de la jeune fille la picota comme si elle portait du mohair à même la peau. Un sentiment brutal et dangereux s'éveilla en elle, un sentiment qu'elle ne sut

nommer mais auquel elle s'abandonna sur-le-champ. Cette fois, elle en avait assez. C'était la goutte d'eau de trop.

Emily se leva et attrapa ses clés. Elle devait faire quelque chose. Elle allait se rendre au poolhouse et trouver Ali, quoi qu'il lui en coûte.

Une heure plus tard, Emily était assise dans sa voiture, les doigts crispés sur le volant recouvert de cuir qu'elle malaxait telle une balle antistress. Des arbres, des collines et des granges défilaient de part et d'autre de la route, mais la jeune fille ne prenait pas le temps d'admirer le paysage. Et son téléphone posé sur le siège passager n'arrêtait pas de vibrer.

C'étaient ses amies qui s'inquiétaient pour elle. Peut-être avaient-elles également vu le reportage sur Jordan. Mais Emily ne pouvait pas leur répondre. Pas question de leur dire qu'elle se rendait seule à Ashland. Spencer, Aria et Hanna se faisaient déjà beaucoup trop de souci. Mais voir le visage de Robin, se rendre compte qu'elle l'avait croisée quasiment le jour de la mort de Jordan et que, peut-être, elle aurait pu l'empêcher de tuer son amie, avait brisé quelque chose en elle.

À présent, elle était obsédée par l'idée d'attraper Ali et de l'étrangler de ses propres mains, de lui serrer le cou jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus respirer. Elle imaginait ses yeux exorbités, sa bouche ouverte comme celle d'un poisson. Elle imaginait Ali la suppliant de l'épargner – et non l'inverse, pour une fois.

L'écouterait-elle ? Non. Du moins, elle ne l'écoutait pas dans ses fantasmes. Et elle n'avait pas honte le moins du monde. Il lui semblait avoir franchi un point de non-retour. Elle ne pouvait plus revenir en arrière.

Arrivée au niveau de la boîte aux lettres rouge marquée « Maxwell », Emily tourna et s'engagea dans l'allée qui gravissait la colline. La maison principale se dressait toujours fièrement au bout, avec sa pancarte À VENDRE dans le jardin de devant. Emily se gara sous l'un des grands bouleaux, descendit de voiture et saisit la batte de base-ball métallique posée sur la banquette arrière, la seule arme improvisée qu'elle avait pu trouver avant de partir.

Elle regarda autour d'elle. Des feuilles s'agitaient malicieusement sur les branches. Quelque part, un chien aboya. Tout était si calme ici, si paisible.

Et si affreux.

D'un pas pressé, Emily contourna la maison et se dirigea vers le poolhouse. Les veines gorgées d'adrénaline, elle s'approcha d'une fenêtre, mit les mains autour de son visage et regarda à l'intérieur. La pièce était plongée dans le noir, mais Ali devait être là. Emily n'accepterait rien de moins.

Son cerveau bouillonnait. Quand elle ouvrit la porte d'un coup de pied, elle eut l'impression que ce n'était pas elle qui faisait ça, mais quelqu'un de plus fort et de plus courageux. Elle entra dans la pièce vide, les narines frémissantes et la batte brandie. Une odeur écœurante de vanille planait toujours dans l'air. Emily ne voulait plus jamais sentir ce parfum.

— Ali ? rugit-elle en arpentant la pièce tel un félin prêt à bondir. (Elle imagina les caméras de surveillance en train de la filmer. Mais peu importe : c'était son tour de veille. Personne d'autre ne

regardait le flux vidéo.) Ali, où es-tu ?

Elle s'immobilisa et tendit l'oreille. Silence. Mais elle imaginait très bien Ali tapie dans un placard, une main plaquée sur sa bouche pour réprimer un gloussement. Peut-être que Robin était avec elle et qu'elles riaient ensemble.

Emily passa la tête dans la pièce voisine. La commode vide, le sol couvert de poussière, rien n'avait changé depuis sa visite précédente. Elle ouvrit une porte de placard et la referma brutalement. *Vide.*

Elle monta en trombe l'escalier et fit irruption dans les deux petites pièces sombres envahies par les toiles d'araignées. Elle entendait presque les ricanements d'Ali.

— Ali ! hurla-t-elle en pivotant sur elle-même, son pouls battant à tout rompre. Je sais que tu es là ! Et je sais ce que tu as fait à Jordan ! Je sais que tu l'as tuée !

Mais elle ne reçut aucune réponse. C'était toujours pareil : Ali lui arrachait quelque chose, et il n'y avait jamais moyen de le récupérer. Combien de trésors lui avait-elle déjà dérobés depuis le début de cette histoire ? Comment était-il possible qu'elle s'en tire systématiquement ? Comment une âme aussi noire, aussi perverse et méprisable pouvait-elle continuer ainsi à sévir ?

Une pression immense enflait à l'intérieur d'Emily. La jeune fille poussa un hurlement déchirant et redescendit l'escalier d'un pas chancelant, la vision brouillée par la rage. Fonçant vers la cuisine, elle sortit l'unique tiroir, le jeta par terre et le fracassa avec sa batte de base-ball. Puis elle se tourna vers le placard dont elle arracha la porte à ses gonds fragiles. Elle brisa les vitres encore intactes avant de s'attaquer à la rambarde en bois. Elle décrocha les rideaux avec rage et les piétina.

Il n'y avait pas grand-chose dans la maison, mais Emily détruisit tout ce qui lui tomba sous la main. Lorsqu'elle eut terminé, elle resta plantée au centre de la pièce, haletante et le visage dégoulinant de sueur. Elle avait de la poussière sous les ongles et des échardes plantées dans les paumes ; du sang coulait le long de ses bras et de ses jambes entaillés par les éclats de verre. Elle regarda de nouveau autour d'elle. La présence d'Ali était toujours palpable.

— Comment tu as fait ? chuchota-t-elle, les yeux levés vers le plafond. Et pourquoi ?

C'était une question idiote, dont elle connaissait déjà la réponse. Des sanglots lui secouèrent le corps.

— Je ne t'aimerai jamais ! glapit-elle dans la pièce vide. Jamais, jamais ! Et je te tuerai ! Tu paieras pour ce que tu as fait !

Les mots résonnèrent dans la pièce avec leur accent de vérité et de violence. La batte de base-ball échappa aux doigts en sueur d'Emily et, tout à coup, celle-ci se sentit horrifiée par ce qu'elle venait de dire. C'était ce qu'elle désirait, et elle savait qu'elle en était capable, mais elle n'en revenait pas d'être devenue ce genre de personne.

Elle promena un regard nouveau sur la pièce ravagée. Qu'avait-elle fait ? Ses amies verraient les dégâts pendant leur tour de veille. Elles penseraient que c'était une piste... et Emily devrait leur avouer la vérité. Et si les Maxwell ou un agent immobilier passaient par là ? S'ils découvraient le poolhouse dévasté ?

Emily se ressaisit. Elle essuya ses mains ensanglantées sur son jean, reconstitua tant bien que mal le tiroir et le remit en place, puis raccrocha la porte du placard sur ses gonds et balaya les éclats de verre à mains nues. *Tu es une horrible personne*, songea-t-elle, éprouvant chacun de ces mots comme un coup de poing dans le ventre. Comment avait-elle pu dire qu'elle tuerait quelqu'un ? Comment Ali avait-elle réussi à la pousser à bout de la sorte ?

Soudain, Emily se demanda si tel n'était pas son plan machiavélique : faire d'elle une cinglée. Prendre une fille douce, sensible et timorée et la changer en une psychopathe comme elle.

En milieu d'après-midi, Emily avait fini de tout nettoyer. Elle ressortit du poolhouse couverte de sang et de transpiration, complètement vidée. Elle se traîna jusqu'à sa voiture et se laissa tomber sur le siège conducteur sans même remarquer qu'elle salissait tout ce qu'elle touchait. Hébétée, elle regarda à travers le pare-brise sans savoir où aller ni quoi faire. Elle se sentait épuisée, finie, prête à sortir le drapeau blanc.

— Je capitule, Ali, articula-t-elle d'une voix monocorde en descendant la colline. Tu as gagné.

Et ça aussi, c'était une chose horrible à dire tout haut.

JE SERAI TA MEILLEURE AMIE

— C'est pour ça qu'on n'est plus amies, Hanna Marin, aboya Hanna-alias-Naomi Ziegler en foudroyant du regard Hailey-alias-Hanna dans la lumière brûlante des projecteurs. (Sa perruque blonde lui donnait des démangeaisons au cuir chevelu, mais elle résista à l'envie de se gratter. Parce que tu es cinglée, et que tu mens tout le temps. Je ne le supporte plus.

Au lieu d'avoir l'air choquée comme le script l'exigeait, Hailey fixait le mur d'un regard vitreux, presque somnolent. Avec un temps de retard, elle se décida à répondre sur un ton geignard :

— Mais, Naomi, tu ne connais pas toute l'histoire.

— Coupez ! rugit Hank. L'éclairage ne va pas du tout.

Une cloche sonna. Les acteurs sortirent de leur personnage, et Hailey se laissa tomber avec gratitude sur un canapé en rotin.

— Seigneur, murmura-t-elle en se couvrant les yeux d'une main. Achevez-moi.

— Tu t'es couchée tard hier soir ? demanda Hanna en avançant sur des œufs.

Hailey semblait épuisée. Malgré les heures passées à la coiffure et au maquillage, ses cheveux pendaient mollement, et elle avait mauvaise mine. Même quand elle souriait, elle semblait sur le point de mordre.

— Ouais, mais qu'est-ce que je me suis amusée ! (Hailey souleva sa main pour regarder Hanna, les yeux plissés.) Je voulais t'inviter, mais tu ne m'as jamais répondu, dit-elle sur un ton blessé.

Soudain, Hanna se rappela le texto que l'actrice lui avait envoyé la veille, et qu'elle avait reçu au moment où elle arrivait au Turkey Hill. Elle avait complètement oublié de la rappeler ensuite. Mais peut-être n'était-ce pas plus mal. Pour le moment, s'attirer des ennuis supplémentaires était bien la dernière chose dont elle avait besoin. Chaque fois que Mike lui téléphonait pendant ses pauses au camp de foot, cette horrible photo de Jared et elle en train de s'embrasser tourbillonnait dans sa tête.

Les éclairagistes procédèrent aux ajustements réclamés par Hank, puis celui-ci regagna sa place.

— Hailey, il faut que tu réagisses plus vite cette fois, cria-t-il. Tu as trop attendu tout à l'heure.

L'actrice leva les yeux au ciel.

— Qu'est-ce qu'il en sait ? murmura-t-elle à Hanna entre ses dents. C'est moi qui ai joué dans douze films et deux séries télé à succès.

Hanna cala sa langue dans sa joue. Combien de temps encore pourrait-elle supporter que Hailey massacre son personnage ? Sans rien dire, elle se dirigea vers ses premières marques.

Hank cria « Action ! », et ils recommencèrent la scène. Cette fois, non seulement Hailey ne réagit pas assez vite, mais elle se planta dans la plupart de ses répliques ou les débita d'une voix atone. Hank cria « Coupez ! ». Hailey se laissa de nouveau tomber sur le canapé en râlant :

— Ça va prendre combien de temps ?

Hank accourut et vint se planter devant elle.

— Qu'est-ce que tu fous ? lança-t-il sur un ton brusque.

Hailey plissa les yeux.

— Hein ?

— Tu as encore trop tardé à répondre ! lui reprocha Hank en posant les mains sur ses hanches. Je ne comprends pas la moitié de ce que tu dis et, quand par hasard tu te décides à articuler, tu ne mets pas le ton. Sans parler de ton regard de poisson mort.

Daniel, son assistant, se précipita pour le rejoindre avec le script de la scène sur un porte-bloc. Hanna s'écarta légèrement de lui, car elle le trouvait toujours flippant, mais Daniel ne lui prêtait pas la moindre attention. Il fit courir un index long et maigre sur la page jusqu'à la ligne qui l'intéressait.

— Au milieu de la scène, tu étais censée dire : « Naomi, j'ai un truc à te dire » au lieu de juste « Hé, Naomi ».

Hailey grimaça.

— Et alors ?

Hank jeta un coup d'œil au cadreur.

— Bon, il va falloir la refaire. Une fois de plus.

Il leva les yeux au ciel et rebroussa chemin vers sa chaise en marmonnant dans sa barbe quelque chose qui ressemblait fort à : « Et cette fois, Hailey, si tu pouvais éviter de montrer à tout le monde que tu as la gueule de bois... »

L'actrice se redressa brusquement.

— Pardon ?

Hank continua à s'éloigner sans lui prêter attention.

— Hé ! cria Hailey un peu plus fort. Je vous ai posé une question !

Hank ne répondit toujours pas.

— Ici, c'est moi la star ! glapit Hailey. Vous, vous n'êtes qu'un réalisateur obèse et ringard !

Ses paroles se répercutèrent à travers le plateau. Hanna hoqueta de stupeur, et il lui sembla que tout le monde en faisait autant.

Hank fit volte-face, son regard jetant des étincelles.

— Tu abuses, Hailey.

L'actrice leva le menton.

— Ça vous apprendra à parler dans mon dos.

Hank serra les dents.

— Peut-être que tu le méritais. Tu n'as pas la tête à ce que tu fais. Ton attitude est inadmissible. Tu arrives toujours en retard, tu as toujours la gueule de bois, et ton jeu nullissime affecte la qualité de toute la production.

Sa voix résonna sous le plafond haut et, lorsqu'il se tut, un silence de mort s'installa sur le plateau. Hailey cligna des yeux à plusieurs reprises, comme si Hank venait de lui donner un coup de poing dans le ventre. Elle ouvrit la bouche pour parler et la referma aussitôt tandis que ses grands yeux bleus se remplissaient de larmes.

Hanna en eut l'estomac retourné. Oui, elle avait prié pour que Hank se décide à reprendre Hailey, mais elle détestait que ça se passe ainsi, de manière si... publique. Si humiliante.

Hank poussa un gros soupir, ferma les yeux et parut faire un gros effort pour se maîtriser.

— Ou tu te ressaisis et tu commences à m'écouter, ou tu fous le camp, dit-il un ton en dessous.
Pigé ?

Hailey se détourna légèrement.

— Vous ne pouvez pas me virer.

— Hailey... ? dit Hank sur un ton d'avertissement.

L'actrice leva une main pour l'interrompre.

— Parce que c'est moi qui démissionne.

Puis elle tourna les talons, écartant Daniel d'une bourrade, et fonça vers sa loge dont elle claqua la porte si fort que certains des projecteurs suspendus oscillèrent. Quelques secondes plus tard, Hanna l'entendit hurler au téléphone avec quelqu'un ; son agent, peut-être. Elle semblait furieuse.

Hanna risqua un coup d'œil à la ronde. Tous les acteurs s'étaient figés avec une expression gênée. Le cameraman avait la mâchoire inférieure pendante, et la bouche de la coiffeuse dessinait un O. Les assistants de production se donnaient des coups de coude, et un des employés du traiteur pianotait déjà sur son téléphone.

Tout à coup, Hanna trouva qu'il faisait une chaleur insupportable sur le plateau. Elle courut vers une des portes latérales pour aller prendre l'air. Elle déboucha dans la même ruelle où elle s'était fait une frayeur quelques jours plus tôt, même si, en plein jour, l'endroit n'avait plus rien de menaçant. Elle baissa les yeux. Le message à la craie avait disparu.

— Aïe, lança une voix masculine.

Hanna se retourna. Jared venait de sortir à sa suite. Elle hocha la tête et désigna le studio.

— Tu crois que je devrais aller voir Hailey dans sa loge ? Histoire de m'assurer que ça va ?

Jared secoua la tête.

— Laisse-lui le temps de se calmer. Appelle-la plutôt demain. (Il passa les mains dans ses cheveux épais.) Mais ça craint. Ils vont devoir la remplacer en catastrophe.

Hanna fit jouer sa mâchoire. Elle n'avait pas pensé à ça.

— À ton avis, ils engageront qui ?

— Aucune idée. Quelqu'un qui jouera mieux, j'espère.

Mille pensées se bousculaient dans la tête d'Hanna. Au fond, c'était peut-être une bonne chose. Son personnage s'en trouverait amélioré, et personne ne se moquerait d'elle après la sortie du film. Hailey n'aurait pas de mal à trouver un autre boulot. C'était une star. Les offres devaient se bousculer dans la boîte de son agent.

— Lucy Hale, par exemple ? suggéra Hanna sur un ton excité. Ou la fille mignonne dans cette série Netflix ?

— En fait, je crois que tu devrais postuler.

Hanna cligna des yeux. Jared la regardait gravement.

— P-pardon ? bredouilla-t-elle.

Le jeune homme se rapprocha d'elle.

— Je suis sérieux, murmura-t-il. Tu es douée, je t'assure. Hank n'arrête pas de parler de toi. Et on sait tous les deux que tu ferais une meilleure Hanna Marin que Hailey.

Il haussa un sourcil avec un sourire charmeur. Hanna baissa les yeux. Elle culpabilisait de lui avoir dit du mal du jeu de Hailey... et de l'avoir embrassé.

Mais il n'avait pas tort. En y repensant, Hank l'avait félicitée après chacune de ses scènes. Bien sûr, le rôle d'Hanna serait beaucoup plus exigeant que celui de Naomi, mais elle se sentait à la hauteur. Et puis, pourquoi engager une actrice quand la véritable Hanna Marin était juste là, disponible et prête à tourner ?

Était-elle vraiment capable de le faire ? Pouvait-elle réclamer le rôle ? Elle songea à ce que Hailey avait dit pendant leur soirée à New York. « C'est ma philosophie de vie, ne jamais laisser passer une bonne occasion. Tu ne sais pas où ça pourrait te conduire. »

Jared se dandina. Quand Hanna leva les yeux, il la dévisageait attentivement, l'ombre d'un sourire aux lèvres comme s'il savait à quoi elle pensait.

— Va parler à Hank, la pressa-t-il. Au pire, il te dira non. Tu n'as rien à perdre.

Puis il lui tapota le bras, tourna les talons et regagna le plateau.

UN « A » DANS SON CAFÉ

Le jeudi soir au coucher du soleil, Aria se tenait sur les marches du musée des Beaux-Arts de Philadelphie. Même si c'était presque l'heure de la fermeture, des visiteurs s'attardaient encore, mangeant des bretzels au stand installé en bas des marches, montant et descendant l'escalier comme Sylvester Stallone dans *Rocky*, ou écoutant le saxophoniste qui jouait une reprise de « Let it be ».

Puis une voiture vert gazon, marquée TAXI EXPRESS DE PHILADELPHIE sur le côté, s'arrêta le long du trottoir. Harrison en descendit, vêtu d'un jean impeccable et d'une chemise à petits carreaux. À la vue d'Aria, son visage s'éclaira. La jeune fille agita joyeusement la main.

— Hé ! cria Harrison en montant les marches au pas de course pour la rejoindre.

Il se pencha et l'étreignit. Aria soupira de bien-être en humant l'odeur de santal de son manteau.

— Prête ? demanda le jeune homme en s'écartant d'elle.

Aria pencha la tête en avant dans un accès de timidité.

— Une visite privée du musée ? Bien sûr que je suis prête !

— C'est le moins que je pouvais faire, déclara chaleureusement Harrison.

Le matin, il lui avait envoyé un texto pour lui dire que son article avait déjà reçu des tas de commentaires, même si Aria avait eu trop peur d'aller les lire elle-même. Du coup, il avait décroché plusieurs nouveaux annonceurs, et on lui avait proposé d'intervenir en tant qu'expert dans une rétrospective sur le milieu de l'art que le *New York Times* préparait pour son édition dominicale. À ce rythme, avait-il affirmé, il ne tarderait pas à gagner de l'argent avec son blog et pourrait laisser tomber son boulot de barman à mi-temps.

Il prit la main d'Aria en plongeant son regard dans celui de la jeune fille et, cette fois, elle ne se déroba pas. Elle voulait y aller en douceur avec Harrison mais, quand il la couvait ainsi des yeux, elle avait l'impression que des chevaux lancés au galop lui martelaient la poitrine de l'intérieur. Ce qui était très agréable, surtout après avoir croisé Noel et Scarlett chez Best Buy.

Non qu'elle rumine cette rencontre en permanence ou quoi que ce soit.

Ils gravirent les dernières marches du musée. Tous les gens sortaient au lieu d'entrer.

— Au fait, comment tu as réussi à décrocher une visite après la fermeture ? demanda Aria.

Harrison sourit.

— C'est l'un des avantages en nature d'avoir des contacts dans ce milieu. Des tas de critiques d'art ont accès aux musées hors des heures d'ouverture, pour pouvoir admirer les œuvres sans devoir se battre contre les touristes. Il m'a suffi de passer un coup de fil – et de mentionner ton nom.

Aria hoqueta de surprise. Son nom pouvait servir de laissez-passer, maintenant ?

Harrison lui tint la porte ouverte.

— Mais pour être honnête, je pensais que c'était toi qui me ferais une visite guidée. Le musée des Beaux-Arts de Philadelphie façon Aria Montgomery.

Aria pencha la tête sur le côté.

— J'en serai ravie, monsieur le blogueur de choc !

Ils pénétrèrent dans le hall, qu'elle connaissait comme sa poche. Mais c'était bizarre de le voir si vide, sans groupes de touristes ni gamins en train de courir vers la salle des armes et des armures ou la boutique de cadeaux.

Un écho se répercuta depuis les étages supérieurs, suivi par un grand fracas. Aria jeta un regard nerveux à la ronde. L'idée d'être complètement seule dans le musée ne lui plaisait pas tant que ça, en fin de compte.

Puis un vigile tourna à l'angle du hall ; une jeune femme sortit des vestiaires en enfilant un blouson, et Aria poussa un soupir de soulagement.

Harrison et elle longèrent une table sur laquelle s'alignaient des prospectus pour des événements culturels à venir, puis le comptoir où l'on délivrait les cartes d'adhésion. Aria eut un léger pincement au cœur. Quelques mois plus tôt, Noel et elle s'étaient tenus ici même, se disputant sur ce qu'ils allaient voir. Bien entendu, Noel voulait admirer les armes anciennes, mais Aria avait insisté pour commencer par l'exposition temporaire sur les vêtements d'enfants au XVIII^e siècle. Et au final, elle l'avait emporté.

La jeune fille frémit. Était-elle toujours aussi directive ? Était-ce pour cette raison que Noel ne voulait plus la voir ? Peut-être avait-il eu le temps de mesurer leurs différences et de se rendre compte qu'ils n'avaient pas grand-chose en commun.

Ce devait être ça, parce que, la veille au soir, quand Aria avait cherché Scarlett sur Facebook – cette fille lui avait tendu la perche en lui donnant son nom de famille –, elle avait découvert que la nouvelle copine de Noel fréquentait une école privée très chic dans le Devon, adorait les chevaux, était capitaine de son équipe de pom-pom girls et n'aurait probablement pas été fichue de distinguer un Kandinsky d'un Rothko. En d'autres termes, l'opposé absolu d'Aria.

La jeune fille se ressaisit. *Tu t'en fiches*. Après tout, elle était venue avec un garçon. Elle aussi, elle avait tourné la page – comme Noel.

Une guide se précipita vers eux.

— Monsieur Miller, mademoiselle Montgomery ! Enchantée de faire votre connaissance. Je m'appelle Amy, et je suis ravie que vous ayez pu venir. (Elle épinglea sur leur poitrine des badges ornés du cheval ailé, symbole du musée.) Vous voulez une visite guidée ?

— Non merci, on se débrouillera seuls, répondit Aria.

Amy s'éloigna en promettant de revenir voir plus tard comment ils s'en sortaient.

— Viens, dit Aria à Harrison en montant les marches de marbre. La visite commence par ici.

Tout à coup, elle se sentait pleine d'assurance. Elle entraîna le jeune homme vers sa partie préférée, l'aile consacrée à l'art contemporain. Les salles étaient désertes ; seul un vigile se tenait à l'entrée, en train de pianoter sur son téléphone.

Aria et Harrison commencèrent leur tour en silence, chacun d'eux étudiant les œuvres avec attention. Puis la jeune fille se mit à désigner ses préférées : notamment, *Les fenêtres* de Robert Delauney, un chef-d'œuvre cubiste de formes censées représenter la tour Eiffel vue par une fenêtre.

— J'aimerais tellement pouvoir peindre quelque chose comme ça, soupira-t-elle. C'est si évocateur !

Puis elle s'approcha d'une autre toile cubiste, *Nu descendant un escalier* de Marcel Duchamp, avant de désigner certaines des compositions graphiques de Jean Hélion.

— Je ne sais pas pourquoi, mais elles m'ont toujours plu, avoua-t-elle.

— Mmmh, dit Harrison, le menton dans la main.

Aria déglutit, sa belle assurance s'envolant d'un coup lorsqu'elle se souvint à quel point Harrison était cool et cultivé. Trouverait-il ses choix naïfs ? Superficiels ? Dépourvus de raffinement ?

— Je sais qu'il doit y avoir ici des œuvres qui caractérisent mieux ce courant ou cette période, dit-elle très vite. Je n'ai pas fait d'études d'histoire de l'art.

Harrison la dévisagea.

— L'art, c'est subjectif. Tu le sais bien. On aime ce qu'on aime. (Il lui pressa la main.) C'est pour ça que je te trouve aussi unique. Tu es tellement... humble. Je fréquente des artistes narcissiques toute la journée. Toi, tu es vraiment rafraîchissante. Et beaucoup plus mature qu'une lycéenne ordinaire.

Aria rougit.

— Euh, merci.

Elle n'avait pas l'habitude qu'on lui fasse autant de compliments.

Puis elle se dirigea vers une salle remplie de sculptures, ses talons claquant sur le sol de marbre.

— Quand j'étais petite – disons en CM1 ou en CM2 – je restais assise ici pendant des heures, murmura-t-elle. Plus tard, je suis venue avec mon lycée, et je mourais d'envie de revoir ces tableaux. Ils étaient comme de vieux amis. Mais ma copine, la fille qui m'accompagnait, voulait retourner sur les marches pour flirter avec des types de la fac. J'étais trop déçue !

L'amertume la saisit soudain au souvenir de cette copine : c'était Ali – pas Ali la folle, mais Courtney, qui était aussi cinglée et autoritaire à sa façon.

Harrison fit claquer sa langue.

— Moi aussi, quand j'étais tout jeune, je pensais que les tableaux étaient mes amis. Je croyais que j'étais le seul.

Aria cligna des yeux.

— Apparemment, on a des tas de bizarreries en commun.

— Des tas de trucs cool, corrigea Harrison en se rapprochant d'elle.

Le cœur d'Aria se mit à battre très fort quand il lui jeta un regard entendu. Voilà pourquoi il l'attirait : parce qu'ils se comprenaient.

À présent, leurs poitrines se touchaient presque. Aria retint son souffle. Elle devinait ce qui allait suivre. Quand Harrison se pencha pour l'embrasser, elle ferma les yeux.

— Je peux ? l'entendit-elle chuchoter, son haleine lui chatouillant la joue.

Elle acquiesça, et le jeune homme l'embrassa de nouveau. Il avait des lèvres fermes, au goût de fruit, une mâchoire anguleuse et quelques poils sur le menton. C'était une sensation nouvelle pour Aria : Noel se rasait toujours de très près. Elle l'explora avec prudence, sans savoir si elle aimait ou pas.

Puis le vigile posté dans le coin toussa bruyamment. Aria gloussa et s'écarta de Harrison, qui écarquilla les yeux d'un air coupable. Il glissa sa main dans celle de la jeune fille. Aria la pressa, en proie à un drôle de sentiment : de l'excitation, du doute ? N'était-ce pas bizarre qu'elle ait pensé à Noel pendant qu'un autre garçon l'embrassait ? Pourquoi ne pouvait-elle pas tout simplement oublier son ex ?

Elle s'écarta de Harrison pour le dévisager.

— Tu viendrais avec moi à une soirée à Rosewood, demain ? lança-t-elle tout de go. C'est une collecte de fonds pour une bonne cause. Je ne peux pas te promettre que ce sera cool ni même un tant soit peu amusant, mais on verra bien.

Il fallait qu'elle le lui demande, réalisa-t-elle. Plus elle sortirait avec lui, plus elle s'attacherait à lui, et moins elle penserait à Noel.

Harrison sourit.

— Si c'est avec toi, ce sera forcément cool et plus qu'un tant soit peu amusant, Aria. Bien sûr que j'accepte de t'accompagner.

Aria allait se suspendre à son cou quand elle entendit un bruit de pas. Elle se retourna au moment où une ombre disparaissait dans le couloir. Les sourcils froncés, elle reporta son attention sur Harrison.

— Tu as entendu ça ?

Le jeune homme pencha la tête sur le côté.

— Entendu quoi ?

Aria se dirigea vers la porte de la salle. Le vigile avait disparu. C'était peut-être lui ? Un silence plus assourdissant que n'importe quel bruit tonnait à ses oreilles. Elle écouta attentivement. Au loin s'éleva un rire ténu. Elle eut soudain la chair de poule.

Il n'y avait personne dans le couloir. Aria passa dans la salle suivante, qui était longue, étroite et remplie de toiles immenses. Elle entendit de nouveau des pas et hoqueta.

— Ça ! dit-elle.

Cette fois, le bruit venait du couloir principal. Aria pivota pour le suivre, le cœur battant la chamade.

— Aria ? appela Harrison comme elle sortait de la salle.

Personne. La jeune fille regarda autour d'elle, prit à gauche... et faillit percuter quelqu'un qui sortait en toute hâte d'une autre aile. Elle hurla et recula d'un bond. Mais ce n'était qu'Amy, qui tenait un

présentoir en carton plein de gobelets.

— Désolée ! s'écria la guide. Je vous cherchais tous les deux. Une cliente du café voulait vous offrir ça. Elle a dit qu'elle était une de vos amies et de vos fans.

Elle désigna les gobelets, qui n'avaient pas de couvercle. Aria écarquilla les yeux. Sur la mousse qui recouvrait celui de gauche, une lettre avait été tracée dans le lait – un A très net, qui disparaissait rapidement.

L'estomac de la jeune fille se noua. Sans réfléchir, elle s'élança au bas de l'escalier, fonça dans le couloir et s'arrêta devant l'entrée du café. Les serveurs débarrassaient les plateaux abandonnés sur les tables. Quelqu'un changeait le sac de la poubelle près de la porte. Une odeur de café flottait toujours dans l'air, mais il ne restait plus aucun client dans la salle.

Puis Aria vit un éclair de cheveux blonds disparaître par une des portes du fond. Elle se précipita... et ne trouva qu'une employée en train de plonger un plateau métallique dans un immense évier.

— Qu'est-ce qui te prend ?

Harrison et Amy se tenaient derrière elle, et ils la regardaient avec perplexité – surtout Harrison. La guide s'était débarrassée des gobelets.

Aria passa les mains sur son visage.

— D-désolée, bredouilla-t-elle. J-je voulais juste trouver cette cliente p-pour la remercier.

C'était une excuse ridicule, et ni Harrison ni Amy ne semblèrent la croire. Le jeune homme s'avança et lui passa un bras autour des épaules.

— Allons prendre l'air, dit-il en l'entraînant vers la sortie. Un ami m'a parlé d'un très bon resto italien pas loin d'ici.

— Super, acquiesça faiblement Aria, reconnaissante qu'il décide de faire abstraction de son étrange comportement.

Plus de pétage de plombs ce soir, se morigéna-t-elle. Le A sur le café n'était peut-être qu'une coïncidence, un accident. Ali n'est pas venue ici.

Et elle y aurait presque cru sans le léger parfum de vanille qui lui chatouilla les narines au moment où ils sortaient du musée et qui la suivit, tel un ruban invisible, jusqu'au bas des marches et dans les rues animées de la ville.

IL Y A QUELQU'UN DEHORS

Spencer tourna dans le parking du Turkey Hill en agitant la tête au rythme de la chanson de Taylor Swift que diffusaient les haut-parleurs près des pompes à essence. Elle descendit de voiture, se dirigea vers l'entrée de la supérette et reconnut un des collégiens qui traînaient sur le trottoir près de la machine à glace pour l'avoir déjà aperçu lors de sa première visite.

— Excusez-moi, dit-elle à toute la bande.

Les garçons avaient tous des skate-boards, et un paquet de cigarettes dépassait de la poche du sweat-shirt à capuche de l'un d'eux. Ils lui jetèrent tout d'abord un coup d'œil nonchalant et plutôt indifférent mais, après l'avoir détaillée, ils ne purent s'empêcher de loucher sur ses seins.

— Vous n'auriez pas vu une fille blonde de mon âge ? demanda Spencer. Jolie, mais avec des dents en moins ? Et pas très bavarde ?

Les garçons secouèrent la tête. L'un d'eux ricana. *D'accord. Un coup pour rien.* Spencer accosta un autre client qui avait l'air d'être du coin pour lui poser la même question, mais lui non plus n'avait pas vu Ali. *Deux coups pour rien.*

À l'intérieur de la supérette, elle interrogea un homme au rayon sodas – non, pas vue non plus – et une femme qui se servait du café.

— Je ne suis pas d'ici, ma petite, répondit celle-ci d'une voix rauque. Désolée.

Les épaules de Spencer s'affaissèrent. *Trois coups pour rien ?* Enfin, elle se dirigea vers la caisse.

— Marcie est là ? demanda-t-elle à l'employé de service, qui avait le crâne rasé et louchait d'un seul œil.

Il secoua la tête.

— Elle ne travaille plus ici.

Spencer se rembrunit.

— Pourquoi ?

L'homme parut mal à l'aise.

— En fait, elle est morte. L'autre jour. C'est tout à fait consternant.

Spencer cligna des yeux.

— Elle était malade ?

L'homme haussa les épaules.

— À ce qu'on m'a dit, c'était un accident de voiture.

Il regarda Spencer comme s'il attendait quelque chose. La jeune fille prit un paquet de chewing-gum et paya. Elle devait s'éloigner et cesser de poser des questions. Son cœur battait à tout rompre. Marcie avait parlé d'une blonde qui achetait de l'eau minérale et, maintenant, elle était morte ? Dans un accident de voiture ? Ça ne pouvait pas être une coïncidence.

Spencer venait de démarrer quand son téléphone sonna. « Aria », indiquait l'identifiant appelant. Elle décrocha.

— Allô ?

— J'ai l'impression que je perds la tête, chuchota son amie. Je sors du musée des Beaux-Arts de Philadelphie, et je jurerais qu'Ali ou un de ses complices m'y a suivie. Dis-moi que c'est impossible.

Spencer jeta un coup d'œil à son iPad sur le siège passager. Comme d'habitude, il montrait l'image des caméras de surveillance, mais aucune d'elles ne révélait rien.

— Pas impossible, non, répondit-elle, prudente.

Aria émit un bruit de gorge étranglé.

— Je ne comprends pas pourquoi elle se montre en public. Et si quelqu'un d'autre que nous la reconnaissait et la dénonçait ? Elle prend beaucoup de risques. Et utiliser des complices, ce n'est pas très prudent non plus. Comment peut-elle être certaine qu'ils ne la trahiront pas ?

— Je sais, acquiesça Spencer. Imagine s'ils allaient voir la police pour leur dire qu'elle est vivante. Même si Nick s'est laissé accuser d'avoir tenté de nous tuer, les flics ont toujours la lettre où Ali avoue avoir tué sa sœur, Ian et Jenna. Elle reste coupable de plusieurs meurtres.

Spencer ferma les yeux, savourant les possibilités. Ce serait tellement génial si ça arrivait ! *Admettons que Dominick ou Robin Cook soient des Lions d'Ali, mais qu'ils finissent par en avoir marre de ses petits jeux et par tout raconter à la police ? C'était possible, non ? Et ça ferait d'eux des héros.*

Aria eut un rire pareil à un aboiement.

— On devrait peut-être espérer qu'Ali se montre plus souvent en public, et qu'elle finisse par commettre une erreur. (Elle soupira.) Il faut que j'y aille. Le garçon qui m'accompagne doit se demander où je suis passée.

Spencer laissa retomber son téléphone sur ses genoux et se frotta les yeux, encore plus désespérée qu'avant le coup de fil de son amie. Ali ne se ferait pas prendre, et ses complices ne la dénonceraient pas. Elle se débrouillerait pour rester libre et cachée.

Puis un mouvement sur l'écran de son iPad attira l'attention de Spencer. Son cœur fit un bond dans sa poitrine. Elle saisit la tablette et l'approcha de son visage en scrutant les quatre images en noir et blanc. La caméra braquée sur le porche montrait quelque chose, une masse qui remuait dans un coin. On aurait dit... une personne.

Le cœur battant la chamade, Spencer examina les autres cadrans. Il n'y avait personne dans le poolhouse ni dans le jardin. Puis la silhouette s'approcha d'une fenêtre, et Spencer pu mieux la voir. Elle portait un blouson foncé avec une capuche relevée. D'après sa taille et sa carrure, ce devait être un homme.

Dominick ? Il portait bien un blouson foncé le soir de l'enregistrement, non ? Cette vidéo allait permettre de prouver qu'il harcelait bel et bien Spencer.

La jeune fille passa en hâte la marche arrière et, en reculant, elle faillit percuter un pick-up qui se dirigeait vers les pompes à essence. Si Dominick était un Lion d'Ali, peut-être la conduirait-il tout droit à elle.

Cinq minutes plus tard, Spencer éteignait ses phares et remontait l'allée de gravier. Il n'y avait aucune voiture garée devant la maison des Maxwell ; Dominick avait dû laisser la sienne ailleurs. Spencer jeta un nouveau coup d'œil au flux vidéo. Le jeune homme était toujours debout devant la fenêtre. Guettait-il quelque chose ? Attendait-il quelqu'un ?

Spencer se faufila le long de la maison le plus discrètement possible. L'humidité de l'herbe ne tarda pas à traverser ses chaussures de toile tandis qu'elle contournait la maison, mais elle n'y prêta aucune attention. Enfin, elle arriva en vue du poolhouse. Dominick se tenait toujours dehors. Spencer s'arrêta, ne sachant pas ce qu'elle allait faire ensuite. Dominick se figea ; peut-être avait-il senti sa présence. La jeune fille se faufila derrière un gros genévrier en retenant son souffle.

Bip.

C'était son téléphone. Elle se hâta de le sortir de sa poche pour le faire taire, puis regarda l'écran. Elle avait reçu un mail à l'adresse de son site anti-harcèlement, de la part d'un lecteur sans rapport avec Dominick. Si seulement elle avait pensé à mettre son téléphone en mode silencieux !

Des feuilles crissèrent ; des brindilles craquèrent. Spencer leva les yeux. Dominick s'enfonçait dans les bois autour du poolhouse comme s'il avait entendu la sonnerie.

Spencer le suivit sans bruit en écartant les branches en travers de son chemin. Il faisait presque trop sombre pour voir où elle allait. Lorsqu'elle atteignit le sommet de la colline et regarda autour d'elle, les bois avaient englouti Dominick.

Spencer resta plantée là en silence, guettant un bruit de pas, mais n'entendit rien d'autre que le sifflement du vent dans les branches. Elle tourna sur elle-même en se demandant si elle ne s'était pas trompée de direction dans le sous-bois, mais ne vit que des buissons, des troncs et des souches autour d'elle. Dominick avait disparu.

Déçue, elle rebroussa chemin jusqu'à la mesure, des épines la griffant au passage. Le ciel avait viré au bleu marine, et seuls quelques points lumineux brillaient faiblement sur la route en contrebas.

Spencer tâtonna dans l'obscurité jusqu'à ce qu'elle trouve la fenêtre devant laquelle Dominick s'était tenu, puis elle sortit son téléphone de sa poche et braqua l'écran lumineux dessus. L'appui était couvert de poussière, de toiles d'araignées et... d'éclats de verre. Lorsque Spencer en ramassa un, une goutte de sang fleurit sur son pouce.

Elle éclaira le contour de la fenêtre sans rien trouver d'autre, puis braqua le faisceau sur l'intérieur de la pièce. Vide. Elle ne saurait peut-être jamais ce que Dominick était venu faire ici.

Mais l'important, c'est qu'il était venu faire quelque chose.

RELÂCHEZ-LES ET ABATTEZ-LES

Le lendemain matin, juste avant son cours de chimie, Emily était assise à l'intérieur de sa Volvo dans le parking de l'Externat de Rosewood, en pleine conférence téléphonique avec ses amies. C'était surtout Spencer qui parlait.

— Il y avait quelqu'un au poolhouse, affirma-t-elle très vite après avoir décrit l'intrus. Je lui ai couru après pour l'attraper.

— Tu l'as suivi dans les bois ? s'exclama Hanna. Mais tu es folle ! Il aurait pu te faire du mal ! Tu aurais dû appeler la police !

Emily murmura son assentiment, mais elle culpabilisait : Spencer écopait de reproches qu'elle méritait également. Ses amies ignoraient tout de son pétage de plombs de l'autre jour et, avec un peu de chance, elles ne l'apprendraient jamais. Techniquement, c'était toujours possible : il aurait suffi qu'elles rembobinent les enregistrements. Rien que d'y penser, Emily rougissait de honte. Tous les dégâts qu'elle avait faits, toutes ces choses affreuses qu'elle avait dites...

— Écoutez, je sais que je n'aurais pas dû mais, sur le coup, je n'ai pas réfléchi, se justifia Spencer. Et je vais bien, mais le type a réussi à s'enfuir. (Elle poussa un soupir théâtral.) C'est vraiment dommage, parce que je suis à peu près certaine qu'il s'agissait de Dominick. Je ne vois pas qui d'autre ça aurait pu être.

— Dominick ? répéta Aria.

Spencer leur parla du type qui l'avait harcelée en ligne et jusqu'à l'enregistrement de son émission à New York.

— C'est un peu pour ça que je me suis précipitée au poolhouse sans réfléchir : je pensais que c'était lui, mais l'image des caméras n'était pas claire, et il s'est enfui trop vite pour que je puisse l'identifier. J'ai remonté le flux vidéo, mais on ne voit pas bien son visage.

— D'accord. Comment on peut faire pour lui mettre la main dessus ? demanda Hanna d'une voix aiguë. Tu sais où il habite ?

— Tout ce que j'ai sur lui, c'est le pseudo qu'il utilise pour faire des commentaires sur mon blog. Il dit qu'il est de Philadelphie, mais ça pourrait très bien être un mensonge.

— À ton avis, il cherchait quoi ? interrogea Aria.

— Il était juste planté là ; il ne faisait rien de spécial, répondit Spencer. Donc, je n'en sais rien. Peut-être qu'il attendait Ali. C'est la seule explication que je voie.

— Que doit-on en conclure ? Si des Lions d'Ali sont dans le coup, si certains sont ses complices, cela signifie-t-il qu'on doit se méfier d'eux tous ?

Emily ferma les yeux. Depuis son pétage de plombs, elle vivait dans la peur qu'Ali et Robin Cook ne s'introduisent chez elle pendant son sommeil et ne la toisent en riant avant de l'étouffer avec son propre oreiller. Elle n'avait presque pas fermé l'œil depuis plusieurs jours.

— Comment peut-on se battre contre un adversaire qu'on ne connaît même pas ? demanda-t-elle faiblement.

— Pour commencer, on ne va pas paniquer, déclara Spencer avec fermeté. On peut peut-être trouver Dominick et l'interroger, ou le dénoncer à la police en disant qu'il se trouvait dans la propriété des Maxwell.

— Et si les flics nous demandent comment on sait tout ça ? objecta Hanna. On devra leur parler de nos caméras de surveillance, et ils sauront qu'on a été là-bas nous aussi.

Les filles gardèrent un moment le silence. Puis Aria poussa un gros soupir.

— On se voit à la soirée caritative, tout à l'heure ?

Spencer grogna.

— Je n'ai aucune envie d'y aller.

— Moi non plus, renchérit Emily.

— S'il te plaît, Em, il faut que tu viennes, dit Aria très vite – si vite, en fait que cela agaça Emily.

Elle avait remarqué combien ses amies étaient nerveuses en sa présence ces derniers temps. Elles devaient se faire du souci ; Emily se rendait bien compte que son comportement était un peu inquiétant. D'un autre côté, elle aurait juste voulu qu'on lui fiche la paix.

Comme il ne restait pas grand-chose à dire, elles raccrochèrent peu de temps après. Emily agrippa le volant, une chaleur brûlante irradiant de son ventre. Plusieurs filles de sa classe traversèrent le parking, leur queue-de-cheval se balançant derrière elles. Pour ce qu'Emily en savait, elles auraient pu être des Lionnes d'Ali, elles aussi. Sa classe entière aurait pu appartenir à ce sinistre fan-club.

Emily reporta son attention sur la boîte posée sur le siège passager, celle qui contenait les affaires de Jordan que la prison lui avait envoyées. Elle ne l'avait toujours pas ouverte, mais ne voulait pas la laisser dans sa chambre où ses parents risquaient de fouiller.

Un des coins légèrement relevé l'invitait à regarder à l'intérieur. Mais Emily craignait la douleur qu'elle éprouverait en reconnaissant certains objets – les boucles d'oreilles de Jordan, son permis de conduire ou les chaussures qu'elle portait lors de son arrestation. Certains auraient pu penser que cela l'aiderait à se rapprocher de son amie, mais Emily craignait au contraire de se sentir encore plus éloignée et plus déconnectée de Jordan.

Quand son téléphone sonna de nouveau, elle poussa un glapissement de surprise. Un numéro inconnu s'affichait à l'écran.

— Allô ? répondit-elle, nerveuse.

— Mademoiselle Fields, lança une voix bourrue. Je m'appelle Mark Rhodes, et je suis inspecteur au département de police du comté d'Ulster. L'agent Fuji de la branche du FBI basée à Philadelphie m'a donné votre numéro. J'enquête sur la mort de Jordan Richards.

Emily redressa le dos.

— Vous enquêtez ? répéta-t-elle. Robin Cook a été inculpée pour son meurtre, c'est ça ?

L'homme se racla la gorge.

— Eh bien, à la prison, à en croire certaines rumeurs, quelqu'un lui aurait forcé la main, voire lui ferait porter le chapeau. Et ce matin, son corps a été retrouvé dans le bois près d'un centre commercial du New Jersey.

Emily cligna des yeux.

— Elle est morte ?

— Nous soupçonnons que cette affaire est plus compliquée qu'il n'y paraît au premier abord. Vous avez rendu visite à Mlle Richard le matin de sa mort. Vous a-t-elle dit quoi que ce soit ? A-t-elle mentionné une querelle avec quelqu'un ?

L'esprit d'Emily était en ébullition.

— Non...

— Et vous ne connaissez personne à l'extérieur qui aurait pu, disons, retrouver Mlle Cook et l'éliminer pour venger Mlle Richards ?

Emily sursauta violemment. Elle n'aimait pas du tout ce que l'inspecteur insinuait.

— Pas du tout ! répondit-elle en criant presque. Jordan et son entourage n'ont rien à voir avec la mort de Robin Cook. C'est Alison DiLaurentis qui l'a tuée.

Il y eut une longue pause.

— Excusez-moi ? finit par lancer l'inspecteur.

Emily ne pouvait plus faire marche arrière.

— Ali s'est arrangée pour que Robin tue Jordan ; elles s'étaient vues le matin de sa mort. Puis elle a fait sortir Robin de prison et l'a tuée afin de boucler la boucle.

Son cœur battait à tout rompre. C'était parfaitement logique. Voilà comment Ali comptait empêcher ses complices de parler : en les éliminant à leur tour.

Il y eut un grésillement sur la ligne.

— Désolé. Vous parlez bien de la fille qui a tué sa sœur jumelle et qui est morte dans cet incendie ?

— Oui ! glapit Emily. Sauf qu'elle n'est pas morte, d'accord ? Elle continue à sévir. Je l'ai vue !

— Mlle Richards a-t-elle mentionné Mlle DiLaurentis quand vous vous êtes vues ? interrogea l'inspecteur. L'avait-elle vue également ? Et je ne comprends pas : vous dites que Mlle DiLaurentis s'est introduite au Centre pénitentiaire d'Ulster pour la tuer ?

Emily entendit un bruit de papiers qu'on feuillette. Elle serra le poing. Ce type ne pigeait rien !

— Comment Jordan aurait-elle pu la mentionner ? Elle ne l'avait jamais vue ! Et non, Alison n'a pas fait le boulot elle-même. Elle était en contact avec Robin et, après le meurtre, elle s'est débrouillée pour la faire sortir. Puis elle l'a tuée quand elles se sont retrouvées seules à l'extérieur, pour empêcher Robin de parler.

— Donc, d'après vous, Mlle Cook était le bras armé de Mlle DiLaurentis.

Le ton de l'inspecteur n'était plus interrogateur mais ironique. Frustrée, Emily serra les dents.

— Je sais, ça paraît dingue. Mais vérifiez ce que je vous dis, d'accord ? Regardez qui a rendu visite à Robin ; je sais qu'Ali était au parloir avec elle mardi matin. Consultez les enregistrements des caméras de surveillance. Cherchez des empreintes. Faites quelque chose. Parce que, pour le moment, je me sens menacée, comme l'était Jordan. Savez-vous que je n'ai vu ni l'agent Fuji ni aucun autre policier au lycée où j'ai été agressée ? Personne n'a même essayé de savoir qui a fait ça, si ce n'était pas Alison.

— Vraiment ? s'inquiéta l'inspecteur.

Emily avait parlé sans réfléchir, mais elle jeta un coup d'œil à la double porte de la piscine et réalisa que c'était vrai. Elle était venue à l'Externat chaque jour pour ses cours de rattrapage depuis qu'Ali avait failli la noyer, et jamais elle n'avait croisé de policier prenant des empreintes ou interrogeant qui que ce soit.

Et soudain, elle comprit. Fuji ne devait pas la croire. Elle pensait peut-être qu'Emily avait tout inventé parce qu'elle avait soif d'attention.

Un grondement monta de la gorge d'Emily. Alors que l'inspecteur n'avait pas encore raccroché, elle jeta son téléphone sur la banquette arrière de la Volvo. Ils ne la croyaient pas. Personne ne la croyait. Pendant ce temps, des centaines de Lions d'Ali rôdaient peut-être dans les parages, épiant le moindre de ses gestes. Et la police s'en fichait comme d'une guigne. Personne ne se souciait plus d'elle, maintenant que Jordan n'était plus là.

Personne ne se soucierait plus jamais d'elle de la même façon.

LA CÉLÉBRITÉ, ÇA VOUS CHANGE UNE FILLE

Le vendredi après-midi, assise dans sa caravane au studio de tournage, Hanna prenait de grandes inspirations pour se calmer lorsque son téléphone vibra. « Mike », indiquait l'écran. Lorsqu'elle décrocha, son petit ami semblait joyeux et détendu.

— Le barman du wagon-restaurant m'a laissé acheter une bière ! chuchota-t-il par-dessus les grésillements de la ligne.

Hanna gloussa.

— Donc, tu vas être bourré à la soirée tout à l'heure, c'est ça ?

Mike avait pris le train pour la rejoindre à Rosewood un peu après 16 heures, ce qui lui laisserait assez de temps pour se préparer pour la collecte de fonds.

— Non, juste un peu gai. (Le jeune homme poussa un soupir d'impatience.) J'ai hâte de te voir, Han. Qu'est-ce que tu fais là tout de suite ? Tu te pomponnes pour moi ?

Hanna jeta un coup d'œil à sa robe argentée, suspendue dans l'emballage plastique du pressing à un crochet sur la porte de la penderie. Elle l'avait récupérée sur le chemin du studio, mais n'était pas tout à fait prête à l'enfiler.

— Euh, je ne vais pas tarder à m'y mettre, répondit-elle, trop nerveuse et superstitieuse pour révéler à Mike ce qu'elle s'apprêtait réellement à faire. Je te rappelle dans un petit moment, d'accord ?

Elle fit un bruit de baiser et raccrocha.

Puis elle se regarda dans le miroir, repoussant ses cheveux auburn derrière ses oreilles.

— Tu peux parler à Hank, chuchota-t-elle à son reflet. Tu mérites d'être la prochaine Hanna.

Peu de temps après que Jared lui avait suggéré de reprendre le rôle de Hailey, Hanna était montée dans la loge de l'actrice et avait frappé doucement à la porte. Hailey l'avait laissée entrer, et avait aussitôt commencé à fulminer contre la nullité d'*En flammes*.

— Le scénario est débile, avait-elle affirmé en jetant ses affaires dans des cartons qu'elle avait sortis de la petite penderie. Les personnages sont nazes. Ça va être un échec au box-office. (Elle avait

jeté un coup d'œil à Hanna.) Sans vouloir te vexer.

Hanna n'avait pas relevé, se contentant de hausser les épaules.

— Dans ce cas, c'est peut-être un mal pour un bien, avait-elle suggéré. Tu n'avais pas l'air heureuse sur ce tournage.

Hailey avait acquiescé avec véhémence.

— J'étais carrément déprimée, ouais ! C'est la meilleure chose que j'aie faite pour ma carrière depuis longtemps. Je suis ravie de me casser d'ici.

— Et tu trouveras très vite quelque chose d'autre, avait ajouté Hanna.

Hailey avait brandi le poing.

— Évidemment ! Ça m'embête juste un peu de te laisser là, ma chérie.

Puis elle avait dit à Hanna qu'elle téléphonerait à son manager dès le lendemain afin qu'il fasse venir Hanna à Hollywood en avion le plus tôt possible.

— On va bien s'amuser quand tu viendras me voir, s'était-elle réjouie en jetant une brassée de robes dans une valise ouverte. Les clubs de Los Angeles sont dix mille fois mieux que les boîtes ringardes de New York. Et les magasins, je ne t'en parle même pas.

Hanna était sortie de la loge de Hailey très satisfaite. Sa nouvelle amie était ravie de s'en aller, et il était très probable qu'on lui offre un nouveau rôle avant la fin de la semaine. Quant à Hanna, elle avait désormais la voie libre. Elle pourrait remplacer Hailey sans l'ombre d'un remords... pourvu que Hank soit d'accord.

Mais avant qu'elle puisse bouger, son téléphone vibra de nouveau. Cette fois, c'était Emily qui l'appelait. Hanna appuya sur le bouton vert et se racla la gorge.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Emily prit une inspiration tremblante.

— La fille qui a tué Jordan est morte.

Hanna fronça les sourcils.

— C'est bien ou pas ?

— Quelle question ! Ce n'est pas bon du tout ! glapit Emily. Hanna, Ali a dû l'éliminer ! Elle recrute des fans cinglés pour l'aider, puis elle se débarrasse d'eux comme si c'étaient de vieux Kleenex !

Hanna se mordilla l'ongle du pouce. Depuis quelque temps, entendre la voix frémissante, limite dérangée, d'Emily lui donnait mal au ventre.

— Tu es sûre que c'est un coup d'Ali ? demanda-t-elle, hésitante. Il y a des preuves ?

Emily soupira.

— Ce serait trop facile. Tu ne comprends rien.

Avec un grognement, elle raccrocha.

Hanna regarda fixement son téléphone. Puis elle rappela Emily, mais la ligne sonna dans le vide sans que personne ne décroche. Emily était-elle fâchée contre elle ? Hanna aurait-elle dû acquiescer sans poser de questions ? Dieu merci, Emily avait déjà accepté de se rendre à la soirée caritative, où ses amies pourraient garder un œil sur elle.

Faisant de son mieux pour repousser son inquiétude dans un coin de son esprit, Hanna reporta son attention sur le miroir et s'examina une dernière fois. Puis elle roula des épaules, sortit de sa caravane, descendit les marches en titubant sur les talons aiguilles de ses sandales à bride et pénétra dans la caravane voisine qui tenait lieu de bureau à Hank. Elle avait choisi de lui parler à ce moment précis parce qu'ils ne tournaient pas cet après-midi, et qu'elle savait qu'il aurait un peu de temps devant lui.

Prenant une grande inspiration, elle frappa à la porte. Quelqu'un toussa à l'intérieur, puis Hank vint ouvrir. De la fumée de cigarette tourbillonnait dans l'espace confiné derrière lui.

— Hanna, dit-il en haussant un sourcil. Entre donc.

La jeune fille pénétra dans sa caravane, qui était meublée d'un bureau et d'un luxueux canapé en cuir. Des prix encadrés s'alignaient sur les murs. La dernière version en date du script s'affichait sur l'écran d'un ordinateur qui bourdonnait doucement. Tout autour, le bureau était jonché de papiers, de formulaires d'inscription à un syndicat, de gobelets Starbucks et de plusieurs portraits en noir et blanc de jolies filles du même âge qu'Hanna. Elle en reconnut plusieurs pour les avoir vues dans des films ou des émissions de télé. Elle savait que Hank cherchait quelqu'un pour remplacer Hailey.

— Alors, dit le réalisateur en s'asseyant sur sa chaise et en posant les mains sur ses cuisses. Que puis-je faire pour toi ?

Hanna détourna les yeux des photos en essayant de ne pas se laisser impressionner par l'aspect très professionnel des actrices. Dire qu'elle n'avait même pas de portrait !

— J'aimerais bien remplacer Hailey et jouer mon propre rôle dans le film, lança-t-elle tout de go.

Un instant, Hank ne réagit pas, et Hanna se demanda si elle n'avait pas commis une grosse erreur. Elle n'était qu'une comédienne amateur, une idiote que la production avait embauchée dans le seul but de se faire de la publicité. Ces filles sur les photos, elles, c'étaient de vraies actrices.

Puis Hank s'appuya contre le dossier de sa chaise.

— Intéressant.

Hanna s'entendit débiter le discours qu'elle avait répété toute la matinée.

— On n'a pas encore mis en boîte beaucoup de scènes avec Naomi, donc, si vous engagez quelqu'un d'autre pour tenir son rôle, ça ne vous fera pas trop de boulot en plus. Et je sais bien que je n'ai encore aucune expérience, mais je bosserai dur et, contrairement à Hailey, je ne ferai pas de caprices. Je connais le rôle parce que je lui ai fait réciter ses répliques, et j'ai entendu toutes les remarques que vous lui avez faites ; je sais ce que vous recherchez en termes de jeu. En plus, je vous coûterai beaucoup moins cher que ces filles, dit-elle en désignant les photos, et en espérant que ça n'était pas trop présomptueux de sa part. Je veux juste une chance de me lancer.

Hank croisa les bras sur sa poitrine, l'air à la fois hésitant et impressionné. Il ne dit rien pendant quelques secondes, se contentant de mordiller l'ongle de son pouce. Puis il acquiesça.

— D'accord, tu m'as convaincu. Faisons un essai.

Hanna en resta bouche bée. Elle ne s'attendait pas à ce qu'il accepte.

— Sérieux ?

Hank opina.

— Mais si ça ne marche pas, tu reprendras le rôle de Naomi. (Il se leva et lui serra la main.)

Félicitations. Je vais dire à nos juristes de préparer ton contrat.

— Vous ne le regretterez pas ! bredouilla Hanna en lui secouant l'avant-bras de toutes ses forces.

Elle sortit à reculons en répétant que c'était une opportunité fabuleuse et qu'elle allait travailler vraiment dur. Dès qu'elle eut refermé la porte de la caravane, un immense sourire fendit son visage, et elle poussa un cri de joie.

— Oui ! Oui, oui, oui !

Incroyable.

Hanna fit volte-face si brusquement qu'elle manqua perdre l'équilibre et tomber au bas des marches. Hailey se tenait face à elle, un sac en molleton gris sur l'épaule. Elle l'observait avec dureté, comme si elle venait d'entendre toute la conversation entre Hanna et Hank.

Avant qu'Hanna puisse dire quoi que ce soit, Hailey s'approcha à grands pas furieux.

— Comment oses-tu me trahir ainsi ? gronda-t-elle.

Hanna cligna des yeux.

— Mais... tu as démissionné ! couina-t-elle. Tu disais que tu étais malheureuse ici !

Les narines de Hailey frémissaient.

— C'est toi qui m'as convaincue que c'était la meilleure chose à faire.

Hanna ouvrit et referma la bouche.

— Mais..., protesta-t-elle.

Hailey leva une main pour l'interrompre.

— Mais rien du tout, siffla-t-elle, le regard froid et dur. Tu es une garce, Hanna. Je t'ai demandé plein de fois comment je me débrouillais, et tu n'as pas cessé de me mentir, de me dire que j'étais super et que je faisais du bon boulot. (Elle brandit un index sous le nez d'Hanna.) Mais si tu crois t'en tirer aussi facilement, tu te trompes. Fais-moi confiance : tu le regretteras.

Puis elle tourna les talons et regagna son SUV de location, un énorme Escalade qu'elle s'était souvent plainte d'avoir à conduire sur les routes de campagne tortueuses autour de Rosewood.

— Hailey ! appela faiblement Hanna.

Elle ne fut pas surprise que l'autre fille l'ignore, plonge derrière le volant, démarre en trombe et s'éloigne aussi vite que possible.

Quelques heures plus tard, Hanna attendait à la gare Amtrak de Rosewood en ne cessant de consulter son téléphone. Elle avait déjà envoyé une douzaine de textos à Hailey, mais celle-ci n'avait répondu à aucun d'entre eux. *C'était une erreur. Je suis désolée. Tu n'as qu'un mot à dire, et je refuse le rôle.*

Elle avait également contacté Jared, espérant qu'il lui dirait que Hailey réagissait toujours comme ça et qu'elle se calmerait d'ici quelques jours, mais il ne l'avait pas rappelée non plus. Ce n'était pas juste. Il venait de lui arriver une chose merveilleuse ; Hanna aurait dû faire des bonds de joie. Au lieu de ça, elle se sentait coupable, et ressentait des tiraillements à l'estomac.

Du moins Mike devait-il arriver d'une minute à l'autre. Il fêterait la bonne nouvelle avec elle. *J'ai*

une surprise pour toi, lui avait écrit Hanna, sans préciser de quoi il s'agissait.

Elle se mit à faire les cent pas sur le quai en regardant sa montre toutes les dix secondes. Il n'était que 16 heures ; la nuit ne tomberait pas avant longtemps, mais la gare déserte lui semblait limite flippante.

Un bruit métallique monta de l'escalier, hors de sa vue, et Hanna fit volte-face. *Ali ?* Il y eut un second bruit identique, suivi par un long soupir. Sa peau la picota. Elle attendit, terrifiée par avance. Mais personne n'émergea au sommet des marches.

Un sifflement aigu retentit au moment où le train entra en gare. Hanna attendit en trépignant que tous les passagers descendent. Mike fut parmi les derniers. Sur l'épaule, il portait le sac Jack Spade qu'elle lui avait offert à Noël. Hanna cria son nom et agita la main mais, quand le regard de Mike se posa sur elle, aucun sourire n'éclaira son visage, et il la dépassa sans s'arrêter.

— Euh, coucou ? appela Hanna en se hâtant de le rattraper. Tu as bu combien de bières dans le train, au juste ? Tu es bourré au point d'oublier à quoi ressemble ta petite amie ?

Mike sortit de la gare mais, au lieu de se diriger vers la voiture d'Hanna, il tourna vers le parking annexe.

— Où tu vas ? protesta la jeune fille, soudain nerveuse.

— Mon père est venu me chercher, répondit Mike d'une voix sans timbre.

Hanna l'attrapa par la manche.

— Mike. Moi aussi, je suis venue te chercher. Qu'est-ce qui te prend ?

Le jeune homme la dévisagea froidement. Il avait les yeux rougis comme s'il avait pleuré. Le cœur d'Hanna se mit à battre plus fort. Mike lui brandit son téléphone sous le nez.

— C'est ça, ta surprise ?

Hanna regarda l'écran. C'était le site de TMZ, qui publiait des ragots sur les célébrités. **RAPPROCHEMENT ENTRE LES ACTEURS D'EN FLAMMES !** clamait un gros titre en majuscules rouge criard, au-dessus de la photo d'Hanna et de Jared en train de s'embrasser dans cette boîte à New York.

Hanna sentit tout le sang refluer de son visage.

— C-c'est lui qui m'a embrassée, et ça n'a duré qu'une seconde, bredouilla-t-elle. Hailey nous a pris en photo avant que je puisse m'écarter.

Mike ricana.

— Ouais, c'est ça. (Il reprit son téléphone.) Dans ce cas, pourquoi ils disent dans l'article que c'est toi qui t'es jetée sur lui ? Tu ferais n'importe quoi pour qu'un acteur connu s'intéresse à toi, même tromper ton copain, pas vrai ?

— Mike, non ! protesta Hanna.

Elle tendit une main vers lui, mais il l'esquiva.

— Un type de mon étage m'a envoyé le lien il y a un quart d'heure. « Hé, ta copine fait de la salade de museau avec un autre type ! » Dans les commentaires, certaines personnes disent même que c'est toi qui as envoyé la photo au site.

— Bien sûr que non ! rugit Hanna.

— Alors, qui est-ce ?

Elle cligna des yeux. La réponse lui apparut instantanément. « Tu le regretteras », avait promis Hailey. C'était on ne peut plus logique !

Hanna baissa les yeux. Si elle n'avait pas été aussi ambitieuse, si elle n'avait pas à ce point voulu être célèbre, rien de tout ça ne serait arrivé. Elle ne pouvait même pas mettre ce lamentable incident sur le dos de Hailey. Elle s'était sabotée toute seule comme une grande.

— Mike, je suis désolée, murmura-t-elle en sentant des larmes couler sur ses joues. Laisse-moi t'expliquer, s'il te plaît.

Mike hissa son sac plus haut sur son épaule.

— Il faut que j'y aille, marmonna-t-il en se dirigeant vers le parking annexe.

Et pour la seconde fois ce jour-là, Hanna regarda quelqu'un à qui elle tenait s'éloigner d'elle dans un silence furieux.

L'ACHETEUR D'ARIA : ANGE OU DÉMON ?

Les baleines de la robe bustier émeraude qu'Aria avait choisie pour la soirée caritative lui meurtrissaient les seins, et ses escarpins à talons hauts lui faisaient mal aux pieds mais, lorsqu'elle se regarda dans le long miroir de l'entrée du Country Club, la jeune fille dut reconnaître qu'elle était superbe – tout comme son père, qui portait un costume sombre, et Meredith qui avait opté pour une robe rouge structurée et un gardénia derrière l'oreille.

Mais le plus stupéfiant de leur petit groupe, c'était Harrison. Un peu plus tôt, il était arrivé à Rosewood vêtu d'un smoking cintré noir, avec un énorme bouquet de fleurs pour Aria. Planté à côté d'elle devant le miroir, il lui passa un bras autour de la taille.

— Je suis indubitablement accompagné de la plus jolie fille de cette soirée.

Intimidée, Aria baissa la tête et croassa :

— Tu exagères.

Elle voulait ressentir quelque chose pour Harrison, elle le voulait vraiment. Il était parfait : il l'admirait, la couvrait de compliments et s'intéressait aux mêmes choses qu'elle. Mais une petite voix lui soufflait avec insistance qu'elle aurait dû se sentir plus flattée que ça, plus excitée, plus chamboulée par la vue du jeune homme si beau avec son costume. Pour le moment, elle était juste nerveuse de se retrouver au Country Club de Rosewood parmi tous ces gens qu'elle connaissait.

Elle regarda autour d'elle. Même si elle n'était pas venue ici depuis la soirée que Mona Vanderwaal avait organisée pour Hanna lorsque celle-ci avait été renversée par une voiture – le jour même où Aria et les autres avaient découvert que Mona était « A » –, l'endroit n'avait subi aucune modification depuis lors. C'était toujours le même papier peint à carreaux et les mêmes lambris d'acajou, toujours la même moquette à motifs, toujours la même odeur mélangée de cigare, de vin rouge et de sauce à la crème.

Des tas de gens se pressaient déjà dans la salle de bal, très élégants dans leurs robes de soirée ou leurs costumes et leur verre à la main. Quelques gamins endimanchés se poursuivaient dans le grand

escalier double. Sur une table, un grand panneau marqué « ROSEWOOD SE RASSEMBLE » et orné de photos expliquait la cause pour laquelle on collectait des fonds ce soir-là. Les invités n’y prêtaient cependant guère attention ; ils étaient trop occupés à chercher leur nom sur les petits cartons pour savoir où ils étaient assis. Aria ne put s’empêcher de remarquer qu’il ne semblait pas y avoir beaucoup de jeunes défavorisés parmi eux.

— L’héroïne du jour ! s’exclama une femme aux cheveux blonds cartonnés par la laque, vêtue d’un tailleur Chanel en tweed. (Elle agrippa le bras d’Aria un peu trop fort et se présenta.) Sharon Winters. Je dirige le comité d’organisation de cette soirée. C’est vraiment adorable à vous d’être venue, Aria. Suivez-moi ; je vous ai mise tout devant !

La jeune fille prit la main de Harrison, et Sharon les entraîna à travers la foule. Ils dépassèrent la grande salle où le buffet avait été dressé, et pénétrèrent dans une autre où une vingtaine de tabourets s’alignaient le long d’un gigantesque bar. Dans le fond, Aria aperçut une table rectangulaire au pied d’une estrade. Hanna était déjà assise à un bout ; vêtue d’une robe de bal pailletée qu’Aria voyait pour la première fois, elle rongait ses ongles vernis en rouge vif.

Aria se laissa tomber près de son amie. Celle-ci désigna Sharon, qui entamait déjà la conversation avec d’autres invités, et leva les yeux au ciel.

— Elle m’a dit qu’il faudrait que je fasse un discours tout à l’heure. Elle peut toujours rêver.

— C’est que tu es une star de cinéma maintenant, ne put s’empêcher de la taquiner Aria. (Elle tendit une main vers son cavalier.) Je te présente Harrison. C’est l’auteur du blog *Le feu dans l’âtre*.

— Tu es une star de cinéma ? s’exclama Harrison en serrant la main d’Hanna.

— Pas tout à fait, le détrompa la jeune fille. (Elle reporta son attention sur Aria.) Tu sais si Mike vient ce soir ?

Aria secoua la tête à regret. Elle savait que son frère devait revenir en train pour voir Hanna, puis son père lui avait annoncé qu’il avait changé d’avis et qu’il préférerait passer la soirée avec ses copains de lacrosse. Aria ne voulait pas être indiscrete, mais elle se demandait si Hanna et lui s’étaient disputés.

— J’ignore quel est le problème, mais ça passera, lui dit-elle à voix basse. Mike est fou de toi.

Hanna détourna les yeux sans répondre, l’air peu convaincue.

Harrison s’assit à gauche d’Aria. La foule était nombreuse dans la salle à manger ; presque toutes les tables étaient occupées.

— Il y a plein de gens de l’Externat, murmura Aria.

James Freed et Lanie Iler riaient en partageant une assiette de raviolis. Kirsten Cullen et Scott Chin faisaient la queue devant l’artiste qui dessinait des caricatures. Puis Aria aperçut Mason Byers, un peu plus décontracté que la moyenne en bras de chemise, et un groupe d’autres garçons de l’équipe de lacrosse qui s’installaient à une table près de la sortie de secours, sur la gauche.

— Ça m’étonnerait beaucoup qu’ils veuillent aider les jeunes à problèmes, fit remarquer Hanna d’un ton acerbe. À mon avis, ils sont plutôt là pour siffler des cocktails en douce.

Puis son regard se posa sur quelque chose à l’autre bout de la pièce, et elle blêmit. Aria tenta de voir de quoi il s’agissait, mais Hanna se leva d’un bond et se planta devant elle.

— On devrait circuler un peu, non ? Fais le tour et présente Harrison à tout le monde, suggéra-t-elle précipitamment.

Aria fronça les sourcils, ne comprenant pas l'attitude de son amie. Elle se tordit le cou pour regarder derrière Hanna, et elle comprit ce que cette dernière essayait de lui cacher. Noel venait d'arriver à la table de lacrosse... avec Scarlett.

Tu n'étais pas censé venir ! eut envie de crier Aria. Ne lui avait-il pas dit qu'il était déjà pris ce soir-là ? D'un autre côté, « déjà pris » pouvait signifier « par une autre fille ».

Elle détailla Scarlett. Petite et blonde, sa rivale portait une robe noire ajustée à la perfection à sa silhouette menue, et ses cheveux étaient relevés en un chignon compliqué. Noel se pencha pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille. Scarlett renversa la tête en arrière et rit en lui touchant la main.

Puis Noel leva le nez. Son regard croisa celui d'Aria, et il plissa les yeux. Ses lèvres s'entrouvrirent, mais il ne lâcha pas la main de Scarlett.

Très vite, Aria se tourna vers Harrison, qui feuilletait le programme de la soirée caritative. Elle lui saisit la main et la serra très fort, puis se rapprocha de lui et fit mine d'être suspendue à ses lèvres pendant qu'il racontait à Hanna une anecdote survenue dans le lycée privé du comté de Montgomery où il étudiait autrefois.

Au bout de quelques minutes, Aria jeta un coup d'œil discret vers la table de lacrosse, et se sentit frustrée en voyant Noel s'intéresser uniquement à Scarlett et à son assiette de pâtes. Soudain, elle eut très chaud. Elle ne supporterait pas de rester dans cette pièce une seconde de plus.

— Il faut que j'aille..., marmonna-t-elle à Harrison et à Hanna avant de foncer vers la porte sans achever sa phrase.

Il n'y avait pas de file d'attente dans les toilettes des dames, et personne devant les lavabos. Aria se laissa tomber sur le canapé à imprimé cachemire et se frotta les tempes. *Ne te prends pas la tête avec cette idiotie de Scarlett*, se morigéna-t-elle. Mais c'était si douloureux de voir Noel avec une autre fille ! Une fille si différente d'elle, et tellement plus jolie.

La porte s'ouvrit à la volée. Aria leva la tête, et elle crut d'abord qu'elle hallucinait.

Noel se tenait sur le seuil. Il la fixait, les bras ballants, la bouche ouverte et les joues rouges comme s'il était à bout de souffle.

Aria se leva d'un bond.

— Tu n'as rien à faire ici !

Avant qu'elle comprenne ce qui lui arrivait, Noel s'avança pour la prendre par les épaules et pressa ses lèvres sur les siennes. Aria ferma les yeux et, submergée par des sensations familières, elle lui rendit instinctivement son baiser.

Puis elle le repoussa, les yeux écarquillés.

— Qu'est-ce que tu fous ? aboya-t-elle.

Noel ne répondit pas. Il regardait sa bouche comme s'il était hypnotisé.

— C'est fini entre nous, lui rappela Aria. C'est toi-même qui l'as dit. Et cette fille, alors ?

Noel hésita, l'air torturé.

— Je ne sais pas ce que je veux, bredouilla-t-il.

Puis il tourna les talons et s'en fut aussi vite qu'il était arrivé.

Aria se laissa retomber sur le canapé, son cœur battant la chamade. Elle sentait encore les lèvres de Noel sur les siennes, et elle avait les veines gorgées d'adrénaline. Une partie de sa personne voulait lui courir après, mais l'autre la retenait sur place. Noel avait sans doute déjà rejoint Scarlett, et il devait regretter son geste impulsif – ce qui était encore plus douloureux pour Aria.

La porte s'ouvrit de nouveau. Aria se dressa à demi, espérant que c'était Noel et se haïssant de l'espérer. Mais ce fut Spencer qui entra, vêtue d'une robe noire à franges de style années vingt. Elle fouillait dans sa grande pochette de soirée mais, en apercevant Aria, elle s'arrêta net et prit une mine inquiète.

— Tout va bien ?

Aria cligna des yeux. Elle ne voyait pas comment lui expliquer ce qui venait d'arriver. Alors, elle se contenta de demander :

— Où étais-tu ?

Spencer fit gicler un peu de crème pour les mains dans sa paume.

— J'ai passé toute la matinée à chercher qui est Dominick. J'ai appelé une cinquantaine d'agences de détectives pour voir si elles pourraient m'aider mais, partout, on m'a dit qu'il fallait un nom de famille pour ouvrir une enquête. J'ai même contacté l'association qui a organisé l'enregistrement de cette vidéo pour leur demander la liste des membres du public, mais ils ne m'ont pas encore rappelée.

— Dommage, dit faiblement Aria.

Mais elle ne pensait qu'à Noel. Il l'avait suivie dans les toilettes, et il l'avait embrassée. Pensait-il tout le temps à elle, lui aussi ? Ou le fait de la voir avec cette robe qu'elle avait portée pour un de leurs rendez-vous avait-il fait ressurgir des souvenirs ?

— Aria ?

Elle s'arracha à ses ruminations. Spencer tendait un doigt vers son sac.

— Ton téléphone sonne.

L'écran était allumé et affichait un numéro commençant par 212. Perdue dans ses pensées, Aria n'avait rien entendu. Elle déglutit et prit la communication.

— Aria Montgomery ? lança une voix grave et inconnue. Je m'appelle Frank Brenner ; je travaille pour le *New York Post*.

Aria se passa une main dans les cheveux.

— Désolée, je ne suis pas en mesure de donner une interview pour le moment.

— Oh, je n'appelle pas pour ça, en fait, la détrompa son interlocuteur sur un ton rogue. Je voudrais savoir ce que vous avez à répondre aux accusations de John Carruthers.

Aria cligna des yeux. Un instant, elle ne put se rappeler qui était cette personne. Puis ça lui revint.
Le collectionneur.

— Pardon ? Quelles accusations ?

— M. Carruthers dit qu'il n'a jamais acheté votre tableau, révéla Frank Brenner, visiblement amusé.

— Hein ?

— Il était en Afrique ces derniers jours. Apparemment, quelqu'un s'est fait passer pour son assistante, mais ce n'était pas elle.

Aria se mit à faire les cent pas dans la petite pièce.

— Mais j'ai reçu un paiement, protesta-t-elle. De son compte bancaire, j'imagine.

— Non. Il a vérifié, et il n'y a aucune trace de la transaction. Il dit que quelqu'un d'autre s'est porté acquéreur en utilisant son nom. Et que jamais il ne s'intéresserait à un portrait aussi... je crois que ses mots exacts ont été « vulgaire et perturbant ».

Le ventre d'Aria se tordit.

— Il a dit ça ?

— Et comment !

Le journaliste semblait jubiler. Aria ne comprenait rien. Encore déstabilisée par ce qui s'était passé avec Noel, elle n'arrivait pas à assembler les pièces du puzzle.

— Mais... pourquoi quelqu'un d'autre aurait-il acheté ce tableau si cher en prétendant que c'était pour M. Carruthers ? protesta-t-elle, abasourdie. Pourquoi n'a-t-il pas donné son vrai nom ?

Frank Brenner partit d'un rire bref et un peu cruel.

— J'espérais justement que vous pourriez me le dire. Est-ce vrai que vous avez vous-même appelé la galerie et passé la commande en prétendant être l'assistante de M. Carruthers ? Et que vous avez payé à partir d'un compte privé ?

— Bien sûr que non ! s'écria Aria. Où aurais-je pris tout cet argent ? Et c'est ma mère qui a reçu le coup de fil de l'assistante. Je n'étais même pas au courant jusqu'à ce qu'elle m'en parle.

Le journaliste gloussa.

— J'imagine que c'est pour ça qu'on vous appelle Jolie Petite Menteuse. Donc, puis-je écrire que vous avez tout manigancé ?

— Non ! (L'esprit en ébullition, Aria agrippa son téléphone plus fort.) Attendez. Reprenez depuis le début. Comment s'appelle la personne qui a effectué la transaction ? À qui appartient le compte bancaire depuis lequel l'argent a été viré ?

Frank Brenner fit claquer sa langue.

— C'est moi qui suis censé vous poser des questions, pas l'inverse.

— S'il vous plaît, dites-moi, implora Aria, qui avait très chaud tout à coup. Partez du principe que je suis innocente. À quel nom est enregistré ce compte bancaire ? Vous le savez ?

Elle avait un mauvais pressentiment à propos de toute cette histoire. Il lui fallait une confirmation, et sans tarder.

Le journaliste soupira. Aria l'entendit feuilleter des papiers.

— Max Preptwill, articula-t-il en butant sur le nom de famille. Ça vous dit quelque chose ?

Les genoux d'Aria mollirent.

— Vous pouvez répéter ?

Frank Brenner obtempéra. Un bourdonnement sourd résonna dans la tête d’Aria, qui raccrocha sans rien ajouter. Sonnée, elle se laissa tomber par terre en fixant sans les voir les énormes roses psychédéliques de la moquette.

Spencer s’accroupit près d’elle.

— Aria ! siffla-t-elle. Qu’est-ce qui se passe encore, bon sang ?

— Max Preptwill, chuchota Aria comme la pièce commençait à tourner autour d’elle.

Elle connaissait ce nom. C’était le code secret que Noel et Ali utilisaient pour communiquer à l’époque où Ali était au Sanctuaire.

Ali était depuis le début à l’origine du pseudo-succès d’Aria. Et maintenant, elle allait orchestrer sa chute.

UNE PROIE RÊVÉE !

Spencer aida Aria à se relever et à sortir des toilettes. Son amie était trop hébétée pour parler ; aussi restèrent-elles quelques minutes assises sur un banc à l'écart de l'agitation, Spencer frottant le dos d'Aria. Enfin, celle-ci parvint à tout lui raconter.

— C'était Ali, souffla-t-elle, les yeux écarquillés. C'était elle, la soi-disant assistante qui a appelé ma mère à la galerie – enfin, elle ou une de ses Lionnes, si elle craignait que ma mère ne reconnaisse sa voix. Et l'argent vient de son compte, pas du mien. Nick est riche. Il a dû lui laisser de l'argent.

Spencer déglutit. Ça semblait si injuste qu'Ali ait cent mille dollars à gaspiller au gré de ses caprices !

— On pourrait remonter la piste du compte, suggéra-t-elle. Ça nous mènerait peut-être jusqu'à elle.

— Ou jusqu'à une autre Lionne qui refuserait de nous parler, marmonna Aria.

Spencer repensa à Dominick. Et si c'était lui qui avait appelé en déguisant sa voix ?

— Hé.

Greg se tenait face aux deux filles, vêtu d'un pantalon noir et d'une chemise bleu clair impeccablement repassée.

— Salut ! s'écria Spencer en se levant d'un bond. T-tu es venu !

Le regard du jeune homme se posa sur Aria qui était pliée en deux, la tête entre les mains.

— Je tombe mal ? demanda-t-il doucement.

Spencer lissa sa jupe.

— Greg, je te présente mon amie Aria. Aria, Greg. On s'est rencontrés à l'enregistrement de la vidéo anti-harcèlement.

Aria releva la tête et serra mollement la main du jeune homme. Puis elle s'avachit de nouveau sur le banc sans rien dire. Quelques secondes d'un silence gêné s'écoulèrent avant que Spencer ne suggère :

— Et si on allait se chercher à manger, Aria ?

— Non, merci, répondit son amie sur un ton monocorde en regardant droit devant elle. Mais allez-y, vous. Amusez-vous bien. Profitez de la vie pendant que vous pouvez.

Spencer se mordit la lèvre inférieure. Au bout d'un moment, elle se tourna vers Greg :

— Je reviens tout de suite.

Prenant Aria par le bras, elle la força à se mettre debout et l'entraîna à travers la foule vers la table des invitées d'honneur. Hanna était toujours là, en train de parler avec un grand jeune homme en blazer très chic qui devait être le cavalier d'Aria – le fameux blogueur. Mais Aria secoua la tête.

— Tu sais où est mon père ? demanda-t-elle d'une toute petite voix.

— Là-bas, répondit Spencer en passant un bras autour de ses épaules pour la guider jusqu'à la table de Byron et Meredith, dans le fond de la pièce.

En voyant l'air effondré d'Aria, sa belle-mère s'inquiéta :

— Tout va bien ?

— Un problème de mec, mentit Spencer en tapotant le bras de son amie et en la faisant asseoir.

C'était l'excuse parfaite.

Après avoir remis Aria entre les mains de sa famille, Spencer retourna auprès de Greg, qui l'attendait toujours dans le couloir.

— Allons chercher de quoi nous restaurer, proposa-t-elle en l'entraînant vers le buffet.

Une vingtaine de personnes faisaient déjà la queue. Une femme dégoulinante de diamants s'éclaboussa en versant de la sauce sur ses pâtes. Une des amies de Mme Hastings, terriblement botoxée et l'air très raide dans son tailleur Chanel, prit avec les doigts un canapé sur un plateau en argent. Parfois, les gens riches avaient vraiment des manières affreuses, songea Spencer.

Greg aperçut Aria à la table de sa famille.

— Ton amie, ça va aller ? demanda-t-il.

— Oui, oui, répondit très vite Spencer en prenant une assiette et des couverts. (Elle ne voulait surtout pas recommencer à parler d'Ali.) Alors, tu as trouvé sans difficulté ? Il n'y avait pas trop de circulation ?

— J'ai un GPS. (Greg se tordit le cou pour mieux voir Aria.) Elle aussi, elle pense qu'Ali vous cherche toujours des noises ?

Spencer frémit et, dans une tentative désespérée pour changer de sujet, désigna une énorme soupière.

— Oooh, leur soupe à l'oignon est fabuleuse. Il faut vraiment que tu y goûtes !

Elle tendit un bol à Greg, qui ne fit pas mine de le prendre.

— Spencer, je ne suis pas débile. Il s'est passé quelque chose, pas vrai ? (Il se rapprocha d'elle.) Raconte-moi. Je veux t'aider.

Spencer ferma les yeux. C'était si bon d'entendre quelqu'un lui proposer son aide, mais elle ne voulait pas impliquer Greg plus que nécessaire. Et si Ali s'en prenait à lui ?

— Ce n'est rien, chuchota-t-elle.

— Ce n'est pas rien. C'est encore Ali, n'est-ce pas ?

Spencer regarda prudemment autour d'elle, mais toutes les mamans pomponnées et les papas golfeurs étaient trop occupés à remplir leur assiette de saumon et de jambon rôti au miel pour prêter la moindre attention à ce qu'ils disaient. Elle aspirait à quelques heures d'oubli. Pourtant, à la façon dont

Greg la regardait, elle voyait bien qu'il ne laisserait pas tomber avant d'avoir obtenu une réponse. Alors, elle reposa le bol à soupe vide sur la table et lui prit la main.

— On ne peut pas parler ici.

Elle entraîna Greg dans un dédale de couloirs, jusqu'au petit bar muni d'une cheminée où Ali et elle avaient l'habitude de venir à la fin des longues journées d'été passées au bord de la piscine. Le serveur, un vieil homme appelé Bert, s'absentait souvent pour aller aux toilettes de l'autre côté du couloir ; les deux adolescentes en profitaient pour siffler de la vodka ou du vin blanc derrière son dos.

Ce jour-là, la pièce était vide à l'exception d'un jeune barman inconnu de Spencer, qui séchait des verres à martini avec un torchon. Il salua Spencer et Greg de la tête, puis reporta son attention sur le match de base-ball à la télé.

Spencer s'assit sur le canapé en cuir devant le feu de cheminée un peu superflu étant donné la température extérieure, et Greg l'imita. Elle le dévisagea longuement avant de lâcher à voix basse :

— Ali a recommencé à s'en prendre à nous.

Greg cligna des yeux.

— De quelle façon ?

Spencer lui parla du meurtre de Jordan, puis de Robin Cook, et du scandale autour de la vente du tableau d'Aria.

— Max Preptwill est un nom de code qu'Ali utilisait autrefois, expliqua-t-elle. Elle savait que nous serions les seules à le reconnaître.

Greg hocha la tête, le front barré par des plis soucieux.

— Vous pouvez peut-être remonter jusqu'à elle grâce au compte qu'elle a utilisé pour payer le tableau ?

— C'est aussi ce que j'ai suggéré. (Spencer haussa les épaules.) Je suppose que ça ne coûte rien d'essayer.

Greg lui prit la main et la serra très fort.

— Mais ce n'est pas tout, n'est-ce pas ?

Un groupe d'enfants passa en courant dans le couloir, traînant derrière lui une grappe de ballons marqués « ROSEWOOD SE RASSEMBLE ! ». L'odeur de chlore de la piscine toute proche chatouilla soudain les narines de Spencer, qui poussa un gros soupir.

— Dominick... C'est un Lion d'Ali, j'en suis sûre.

— Comment le sais-tu ?

— Je le sais, c'est tout.

Greg serra les dents et fixa les flammes dans la cheminée.

— Ça ne marchera pas si tu refuses de me parler, Spencer.

La jeune fille baissa les yeux vers ses mains, qu'elle avait posées sur ses cuisses paumes vers le haut.

— Nous avons pisté Ali jusqu'à une maison à environ une heure de route d'ici, du côté d'Ashland. Elle était passée par là récemment ; on sentait encore son odeur de savon à la vanille... et surtout, sa

présence.

Greg écarquilla les yeux.

— Elle vit dans une maison ?

— Dans un poolhouse au fond d'une propriété qui appartient à la famille de Nick, rectifia Spencer. On est rentrées, mais Ali n'était pas là. Alors, on a décidé de mettre l'endroit sous surveillance, et on a installé des caméras reliées à une connexion sans fil, de façon à pouvoir regarder le flux vidéo à distance. On a fait très attention à bien les planquer pour qu'Ali ne s'en aperçoive pas.

Greg leva brusquement la tête.

— Vous avez mis des caméras ?

Spencer ne sut pas comment interpréter sa réaction horrifiée. L'opération ne lui avait pas paru si dangereuse.

— On les a camouflées avec des feuilles. Depuis le sol, on ne les voit pas du tout. Et il n'y a pas de fil, puisqu'elles fonctionnent à l'énergie solaire. Personne ne peut dire qu'elles sont là à moins de le savoir.

Greg passa une main sur sa tête.

— Je n'arrive pas à croire que vous ayez réussi à faire un truc pareil sans qu'elle s'en aperçoive.

Spencer s'entoura de ses bras.

— On *pense* qu'elle ne s'en est pas aperçue, tempéra-t-elle. On surveille le flux vidéo jour et nuit et, jusqu'ici, Ali n'a pas neutralisé les caméras. Elle n'est pas revenue non plus... mais quelqu'un est passé au poolhouse. (Une boule se forma dans sa gorge.) C'était Dominick, j'en suis presque sûre.

Elle raconta à Greg qu'elle avait tenté de le poursuivre, mais sans succès. Le jeune homme l'écouta, calé contre le dossier du canapé, le regard un peu vitreux.

— Et à ton avis, que faisait Dominick là-bas ? demanda-t-il quand Spencer se tut.

— Je me suis repassé l'enregistrement. On aurait dit qu'il attendait quelqu'un. (La bouche de la jeune fille frémit.) Peut-être Ali.

Greg acquiesça en silence, puis regarda son téléphone. Celui-ci bipa. Il tapa sur l'écran pour répondre à un texto, aussi nonchalamment que si Spencer et lui étaient en train de discuter de la pluie et du beau temps. Mais un muscle de sa mâchoire tressaillait. Spencer se demanda s'il était vraiment furieux qu'elle ait pris autant de risques – ou qu'elle ne lui en ait pas parlé plus tôt.

— Écoute, je sais que tu ne veux pas que je gère ça toute seule, mais je n'ai pas le choix, se justifia-t-elle. Personne ne nous croit. Personne ne veut nous aider. Nous devons l'attraper nous-mêmes. (Elle secoua la tête.) Mais maintenant, avec toute cette histoire de Lions d'Ali, je m'interroge. Et si c'était d'eux que nous devons nous inquiéter ? Si Ali était vraiment morte, et s'ils avaient repris le flambeau ?

— Oh, elle n'est pas morte, déclara Greg.

Spencer frémit et détailla le profil du jeune homme, que le feu soulignait d'une lueur orange.

— Pardon ?

Greg se tourna vers elle. Il affichait une expression étrangement placide, plus du tout agitée ou inquiète.

— J'ai dit : elle n'est pas morte, répéta-t-il en souriant. Et elle a recommencé pour de bon à s'en prendre à vous.

Le cœur de Spencer fit un bond dans sa poitrine. La jeune fille retira sa main de celle de Greg et s'écarta de lui sur le canapé.

— Qu-quoi ?

— Il faut que je te remercie, Spencer, déclara Greg sans se départir de son sourire. Je me demandais justement s'il n'y avait pas de caméras. J'y pensais quand je suis allé là-bas hier.

Spencer cligna des yeux d'un air hagard, cherchant à comprendre.

— Comment ça, hier ?

Greg posa un bras sur le dossier du canapé.

— Ce n'est pas Dominick que tu as vu au poolhouse. Dominick n'existe même pas.

Spencer se leva d'un bond, en proie à une brusque nausée.

— Mais b-bien sûr que si ! Il m'a envoyé des tas de mails ! Je l'ai vu pendant l'enregistrement de la vidéo à New York !

Greg continua à sourire.

— C'était un ami à qui j'avais demandé de me filer un coup de main. Quant aux mails, c'est moi qui les ai écrits. (Il leva les yeux vers le plafond et récita.) « Tu te trouves géniale, mais tu te trompes. Tu n'es qu'une poseuse, et les gens s'en apercevront très bientôt. »

Le cœur de Spencer battait à tout rompre. Elle se leva et fit un pas en arrière.

— C'est toi, Dominick ? Mais... pourquoi ?

— Parce que j'avais besoin que tu me fasses confiance. Alors, j'ai créé une menace de toutes pièces pour pouvoir ensuite t'en protéger. (Greg croisa fièrement les bras sur sa poitrine.) Et mon plan a fonctionné à la perfection. Tu m'as dit ce que j'avais besoin de savoir.

Spencer sentit son estomac se serrer d'un coup, comme la fois où sa voiture était partie en aquaplanage pendant un orage et où elle avait failli s'encastrent dans une rambarde de sécurité.

— C'est toi, le Lion d'Ali, chuchota-t-elle.

Greg grimaça.

— Elle va m'adorer d'avoir fait ça pour elle.

Spencer se doutait de ce qu'il allait dire, mais elle plaqua quand même une main sur sa bouche en un geste choqué.

Greg se leva du canapé et s'approcha d'elle avec un sourire bizarre aux lèvres. Spencer recula d'un bond et manqua heurter la cheminée. Elle fit un pas vers la droite, évitant de peu une crédence en bois. Greg la suivit, les épaules carrées et les yeux froids. Il lui suffirait de plonger sur elle pour la plaquer par terre. De quoi était-il capable exactement ? Que lui avait ordonné Ali ?

— Tu la connais, souffla Spencer d'une voix tremblante. Tu lui as parlé.

Greg secoua la tête.

— Jamais directement, non. Mais oui, je la connais, et je l'aime.

— Pourquoi ? glapit Spencer.

— Parce qu'elle est fascinante. Et insaisissable. Et si belle !

C'était le truc le plus dingue que Spencer avait jamais entendu.

— Et c'est pour ça que tu as cherché à me connaître ? Parce qu'elle te l'avait demandé ? Depuis le début, tu travaillais pour elle ?

Greg ricana.

— Elle avait prévu que tu t'attacherais facilement à moi. Elle m'a dit que tu étais du genre émotive.

Elle m'a dit. Comme si Ali connaissait Spencer par cœur. Ce qui faisait le plus mal, c'est qu'elle avait raison. Spencer s'était bel et bien attachée à Greg. Malgré ses promesses de ne plus faire confiance à personne, elle s'était jetée tout droit dans les mâchoires du piège tendu par Ali. Cette dernière devinait qu'elle se sentait seule, qu'elle cherchait quelqu'un pour flatter son ego. C'était comme si elle avait programmé Greg pour qu'il frappe Spencer en tous ses points les plus vulnérables.

Puis Spencer réalisa un détail important. Enfin, elle tenait quelqu'un qui savait quelque chose. Avec des gestes lents et prudents, elle chercha son téléphone dans sa poche. Elle devait appeler la police. D'un geste maladroit, elle tâtonna pour composer le 911.

Elle entendit une sonnerie étouffée, puis une voix qui lançait :

— Les secours, que puis-je faire pour vous ?

Elle regarda Greg.

— Raconte-moi comment tu es entré en contact avec Alison DiLaurentis, et dis-moi où elle est en ce moment.

Greg éclata de rire.

— Spencer, je ne suis pas idiot !

Rapide comme l'éclair, il lui arracha son téléphone de la poche, s'élança dans le couloir et jeta dans une fontaine l'appareil qui, dans un bruit d'éclaboussures, coula au fond.

— Hé ! glapit Spencer en plongeant ses mains dans l'eau glacée.

Elle sortit son téléphone dégoulinant de la fontaine. L'écran était éteint, la communication coupée.

Quelqu'un hoqueta derrière Spencer, qui fit volte-face. Un petit garçon tenant un ballon bleu marqué « ROSEWOOD SE RASSEMBLE ! » était planté au milieu du couloir, les yeux écarquillés.

— Ton téléphone est mort ?

Le cœur battant la chamade, Spencer pivota vers l'autre bout du couloir. Greg avait disparu.

— Où est passé le type auquel je parlais ? demanda-t-elle à l'enfant.

Celui-ci la dévisagea sans répondre, puis recommença à agiter la ficelle de son ballon.

Spencer n'arrivait pas à y croire. Elle s'élança comme une dératée, trébuchant dans ses chaussures à talons hauts.

— Greg !

Elle se précipita vers les baies vitrées qui donnaient sur le parcours de golf, espérant le voir s'enfuir entre les buttes couvertes de gazon.

Mais il s'était volatilisé, emportant ses secrets avec lui.

EN BOUCLE

— Et voici enfin la dernière de nos héroïnes ! se réjouit une femme vêtue d'un tailleur en tweed, en prenant Emily par la main et en l'entraînant plus loin dans le hall du Country Club. Je suis Sharon Winters. Quel plaisir de vous voir ! Venez, ma chère ! Prenez un verre de punch !

Par-dessus son épaule, Emily jeta un regard nerveux à ses parents qui l'avaient accompagnée, mais déjà, ils discutaient avec quelqu'un du comité d'accueil auquel appartenait Mme Fields.

La jeune fille risqua un coup d'œil discret à son téléphone, au fond de son sac. Le flux vidéo s'affichait à l'écran, les quatre mêmes vues du poolhouse qui ne changeaient que lorsque le vent plaquait une feuille morte sur les vitres. Mais ce serait bien sa chance qu'il se passe quelque chose à la seconde où elle détournerait les yeux. Spencer avait vu quelqu'un la veille. Cette personne ou une autre pourrait revenir.

Sharon l'entraînait vers la salle de bal. Emily regarda autour d'elle. Il y avait une table de DJ dans le fond, et de la musique dance se déversait de gigantesques haut-parleurs. Des tas de jeunes de l'Externat agitaient les bras en l'air ou se frottaient les uns contre les autres. Leur expression insouciant donna envie à Emily de tourner les talons pour ne jamais revenir. Mais Sharon avait trop de poigne pour qu'elle puisse s'enfuir.

— Voilà votre amie Hanna ! s'écria-t-elle en désignant une longue table de l'autre côté de la salle de bal.

Hanna y était assise seule et, pour tromper son ennui, elle pianotait désespérément sur son téléphone.

Emily se dégagea et se dirigea vers son amie. Hanna leva vers elle un regard de chien battu et poussa une assiette de biscuits dans sa direction.

— Sharon nous a apporté ça. Mais franchement, je ne peux rien avaler. (Elle jeta un coup d'œil affligé à la ronde, puis baissa le nez vers ses mains.) Mike ne me parle plus. Tout est sens dessus dessous.

Emily n'avait pas faim non plus.

— Tu es là depuis combien de temps ? demanda-t-elle à Hanna.

— Une heure environ. Je ne sais pas où est passée Aria – son cavalier est parti à sa recherche. (Hanna poussa un soupir chagrin.) J’ai envoyé un texto à Spencer, mais elle ne m’a pas répondu non plus.

Emily jeta un nouveau coup d’œil au flux vidéo : toujours rien. Puis elle tourna lentement sur elle-même, sans apercevoir aucun signe de ses deux amies. Son regard se posa sur une bannière près de la table du DJ, qui clamait : « NOUS AIMONS TOUT ET TOUT LE MONDE À ROSEWOOD ! » Il y avait des photos de différents endroits notables : les boutiques de Lancaster Avenue, le pont couvert, les arbres en automne, le clocher de Hollis...

En les détaillant, Emily se rendit compte que chacun d’eux lui évoquait quelque chose de négatif. Elle avait reçu des textos de « A » près de l’église et devant ces magasins. L’automne précédent, elle se souvenait d’avoir donné des coups de pied dans des tas de feuilles mortes en essayant de digérer le fait que leur vieille amie Alison avait tenté de les tuer. Et elle avait failli se suicider en sautant du pont couvert.

— Moi, je déteste tout et tout le monde à Rosewood, chuchota-t-elle avec une férocité qui la surprit.

Hormis son amitié avec Aria, Spencer et Hanna, elle n’aurait aucun souvenir agréable à emporter quand elle partirait. Son calvaire aux mains de « A » avait gâché plusieurs années de sa vie.

Elle balaya du regard les autres filles qui dansaient dans leur robe Marc Jacobs et leurs escarpins Jimmy Choo. Elles ne pouvaient pas comprendre ce qu’Emily avait subi, pas même un tout petit peu. Jamais elles ne traverseraient d’épreuves similaires. Pourquoi avaient-elles droit au bonheur ? Pourquoi pouvaient-elles aimer, rire et s’amuser pendant qu’Emily enchaînait les expériences douloureuses ?

Ali méritait de payer pour ça.

— Emily !

Sa mère se précipitait vers elle, les joues rosies par l’effort. Elle tenait une fille aux cheveux courts par le poignet.

— Voici Melodie. Melodie, Emily. Je connais sa mère ! Et Melodie travaille au Country Club cet été ; elle est entraîneur de golf junior pour les femmes, et assistante à l’entretien du terrain ! (Mme Fields se tourna vers l’adolescente avec un sourire plein d’espoir.) Je crois que vous avez, euh, beaucoup de choses en commun.

— Euh, s-salut, lança Emily, agacée que sa mère lui présente quelqu’un à un si mauvais moment.

Pourquoi pensait-elle qu’Emily voudrait devenir amie avec cette fille ? Puis Emily remarqua que Melodie détaillait sa silhouette et, notamment, que son regard s’attardait sur le décolleté de sa robe.

Le rouge lui monta aux joues. « Beaucoup de choses en commun. » Sa mère n’essayait quand même pas de la pousser dans les bras de Melodie ? Emily n’avait aucune, mais alors aucune envie de sortir avec une fille choisie par sa mère. Surtout en ce moment. Elle se leva maladroitement et recula.

— Ravie de t’avoir rencontrée, Melodie, mais il faut que j’y aille.

L’autre fille parut déçue.

— Emily ! appela Mme Fields.

Mais Emily ne se retourna pas. Elle passa près d'un groupe de jeunes de sa classe sans ralentir. La seule chose qui l'intéressait, c'était de trouver la sortie. De l'autre côté de la pièce, elle aperçut Spencer dans l'encadrement d'une porte, l'air paniqué. Mais elle ne pouvait pas aller la voir tout de suite. D'abord, elle avait besoin de prendre l'air quelques minutes.

Elle finit par s'arrêter dans un couloir obscur à l'arrière du Country Club. Adossée au mur, elle prit de grandes inspirations. *Ressaisis-toi !* s'exhorta-t-elle, mais elle avait l'impression que son esprit dévalait le flanc abrupt d'une colline pour aller s'écraser au fond d'un ravin. L'expression pleine d'espoir de Melodie lui avait fait penser : *À quoi bon ? Ali me l'enlèverait aussi.*

Elle revit le visage rouge et furieux d'Ali au-dessus d'elle, à la piscine, et une colère folle la saisit. Elle se retourna et gifla le mur du plat de la main. Pourquoi la police ne l'arrêtait-elle pas ? Pourquoi Ali refusait-elle de disparaître une bonne fois pour toutes ?

Des éclats de rire lui parvinrent depuis la salle de bal, accompagnés par les premières notes de « Royals » de Lorde. Emily se laissa glisser à terre en scrutant le flux vidéo de surveillance. Il devait forcément y avoir quelque chose. Mais c'étaient toujours les mêmes oiseaux qui se posaient sur les mêmes branches frottant contre les mêmes fenêtres. Le même clignotement de l'image en bas à droite, la seule qui montrait l'intérieur de la pièce principale. Les mêmes feuilles qui frémissaient.

Et soudain, Emily réalisa...

Les feuilles frémissaient toujours exactement de la même façon. C'était assez extraordinaire : l'une d'elles se plaquait contre la vitre l'espace d'une seconde, puis retombait et restait immobile un long moment avant de se plaquer de nouveau contre la vitre selon le même angle. Y avait-il tant de vent que ça là-haut ? Soufflait-il toujours dans la même direction ?

Puis Emily s'aperçut que le clignotement de l'image suivait le même rythme. Elle regarda sa montre. Une minute s'écoula avant que la séquence ne se répète : clignotement, feuille plaquée contre la vitre, feuille qui retombait, longue immobilité...

Les mains d'Emily se mirent à trembler. Apparemment, le flux vidéo tournait en boucle. La jeune fille avait vu ça dans des films : des cambrioleurs utilisaient cette méthode pour tromper les vigiles afin de pouvoir s'introduire sur place sans être vus et repartir avec les bijoux. Ali s'était-elle inspirée d'eux ? Et à partir de quel moment avait-elle trafiqué cette caméra, qui, à la différence des trois autres, montrait l'intérieur de la maison ?

— Emily ! (Spencer fonçait vers elle, ses cheveux flottant dans son dos et le souffle court.) Je ne sais même pas comment t'annoncer ça. Le mec avec qui je sortais ? C'est un Lion d'Ali. Et je lui ai tout dit, à propos des caméras. Du fait qu'on savait où se cache Ali. (Elle frémit.) Donc, à l'heure qu'il est, Ali doit le savoir aussi.

Emily lui tendit son téléphone d'une main tremblante.

— Je suis au courant, souffla-t-elle. Et je crois qu'Ali a déjà réagi.

UNE LUMIÈRE DANS LE GRENIER

Dix minutes plus tard, Hanna se glissa derrière le volant de sa Prius et mit le contact. Ses amies s'entassèrent à côté d'elle et sur la banquette arrière, l'air bien trop peu habillées dans leurs minuscules robes de soirée et le visage luisant dans la lumière verdâtre des plafonniers.

— D'accord. Ça veut dire quoi, tout ça ? lança Hanna.

— C'est évident, non ? répliqua Spencer, les yeux fous. Quand j'ai parlé des caméras à Greg, ça l'a surpris, j'en suis certaine. Il a dû tout rapporter à Ali, qui aura créé la boucle dans la foulée pour nous détourner de sa piste. Donc, elle devait se trouver au poolhouse à ce moment-là. Et la seule raison pour laquelle elle a eu besoin de créer cette boucle, c'est pour se cacher, parce qu'elle est en train de faire quelque chose là-bas ! On doit la rejoindre avant qu'elle ne reparte !

Par-dessus son épaule, Hanna jeta un coup d'œil à la grappe de ballons et à la bannière « ROSEWOOD SE RASSEMBLE ! » au-dessus de l'entrée. Elle éprouva un pincement de culpabilité à l'idée de désertir cette soirée, même si ça craignait un maximum. Et si Mike se pointait ? Elle lui avait envoyé un millier de textos pour s'excuser et le supplier de venir au Country Club afin qu'ils se réconcilient. Mike n'avait pas répondu, mais... Et s'il changeait d'avis et qu'elle était déjà partie ?

Et si c'était un piège ? suggéra-t-elle d'une toute petite voix. Si Ali ne se trouvait pas du tout là-bas ? Elle a peut-être juste créé cette boucle pour nous attirer à Ashland.

Spencer fronça les sourcils et échangea un coup d'œil inquiet avec Aria, mais Emily secoua la tête.

— On ne saura pas avant d'avoir vérifié. On va l'attraper ce soir, les filles, je le sens.

— Mais il n'y a qu'une seule caméra qui tourne en boucle, pas vrai ? demanda Hanna. Les autres auraient dû nous montrer Ali quand elle est arrivée.

— Elle a pu entrer par une des fenêtres de derrière, répliqua Emily. Ou escalader le mur et passer par l'étage, pour ce qu'on en sait.

— On ne devrait pas plutôt appeler les flics ? suggéra Hanna dans une dernière tentative pour dissuader ses amies.

Les quatre filles gardèrent le silence un moment. Spencer s'humecta les lèvres.

— Pour leur dire quoi ?

— On pourrait leur demander de nous rejoindre au poolhouse, improvisa Hanna, désespérée. Ou leur parler de Greg, leur dire qu'il connaît Ali.

Aria fit tourner sa bague en argent autour de son doigt.

— S'ils se rendent sur place, Ali verra les voitures de police de loin. Elle s'enfuira et ne retournera sans doute plus jamais là-bas. Et les flics seront furieux qu'on soit entrées sur une propriété privée pour y installer des caméras.

— Et puis, je ne vois pas trop comment on pourrait les convaincre au sujet de Greg, ajouta Spencer. Même si les flics lui mettaient la main dessus et l'interrogeaient, il mentirait. Il dirait qu'il n'a jamais parlé à Ali. Je doute qu'il ait conservé des preuves de leurs échanges.

— C'est pour ça qu'on doit y aller nous-mêmes, conclut fermement Emily.

Hanna posa les doigts sur son frein à main.

— Je déteste qu'on soit obligées de faire ça toutes seules, dit-elle d'une toute petite voix.

Spencer lui saisit la main.

— Nous ne sommes pas seules : nous sommes ensemble. Et cette fois, nous allons en finir.

Hanna n'eut pas d'autre choix que de prendre la direction d'Ashland. Dans le silence total de l'habitacle, elle enfila les rues désertes de Rosewood. Les énormes maisons qui bordaient le terrain de golf défilèrent sur leur droite, scintillant, majestueuses, dans le soleil couchant. Lorsqu'elle dépassa le studio où l'on tournait *En flammes*, Hanna éprouva un pincement de regret. Elle aurait dû se sentir euphorique : après tout, elle venait de décrocher un des rôles principaux d'un film ! Mais sans Mike pour fêter ça avec elle, sa victoire lui semblait bien vaine.

Le jour déclinait lorsqu'elle prit l'autoroute en direction d'Ashland. Le trajet lui parut étrangement paisible, comme un ciel sans nuages avant une tempête. Bientôt, la silhouette familière du Turkey Hill apparut à l'horizon. Hanna tourna à gauche dans la petite route sinueuse. Le crépuscule projetait des ombres allongées sur le bitume. Hanna aperçut la boîte aux lettres rouge et mit son clignotant.

— Attends ! protesta Emily en saisissant le volant. On devrait peut-être se garer dans la rue ; ça attirera moins l'attention.

— Bonne idée.

Quatre cents mètres plus loin, Hanna arrêta sa Prius sur le bas-côté. Lorsqu'elle coupa le contact, l'obscurité enveloppa les quatre filles. C'était la nouvelle lune, si bien qu'Hanna ne voyait pas grand-chose. Elle prit son téléphone et cliqua sur l'application lampe de poche. Aria fit de même. Emily était toujours occupée à surveiller le flux vidéo sur le sien.

— D'accord, chuchota Hanna en prenant une grande inspiration. On y va.

Elles rebroussèrent chemin à pied, sans autre bruit que celui du gravier crissant sous leurs chaussures et, parfois, le hululement d'un hibou dans les bois. Arrivées à la boîte aux lettres rouge, elles tournèrent et commencèrent à gravir la colline. Hanna jura entre ses dents en se tordant la cheville dans une ornière. La maison des Maxwell les surplombait de toute sa masse. La lumière était allumée sous le porche.

— Dépêchez-vous, dit Spencer en pressant le pas.

Le faisceau de la lampe d'Hanna zigzagua dans l'herbe devant elle tandis que les filles longeaient le côté de la maison. Il éclaira la bâche en plastique qui recouvrait la piscine, puis les murs du poolhouse. Emily tendit un bras devant Hanna pour l'arrêter.

— La lumière... Elle n'était pas là la dernière fois, non ?

Et de fait, une ampoule brillait à l'étage.

Le cœur d'Hanna se mit à battre plus vite et plus fort. Ali se trouvait peut-être là. L'histoire touchait peut-être réellement à sa fin.

Main dans la main, les filles s'approchèrent peu à peu du poolhouse. Lorsqu'elles ne furent plus qu'à trois mètres, elles hésitèrent. Spencer déglutit.

— On entre, ou pas ?

Aria se dandina. Hanna avait trop peur pour esquisser le moindre geste. Alors, Emily se dégagea et monta à pas de loup les marches du porche. Une latte craqua sous son poids. Hanna frémit, craignant que le bruit n'attire l'attention d'Ali.

Emily regarda par la fenêtre et écarquilla les yeux. Le cœur d'Hanna battait à coups redoublés.

— Qu'est-ce que tu vois ? siffla-t-elle. Il y a quelqu'un à l'intérieur ?

Emily reporta son attention sur les autres avec une expression hantée.

— Ce n'est pas Ali, dit-elle d'une voix tremblante qui effraya Hanna. Mais il y a quelque chose, c'est sûr.

NETTOYAGE

Aria se précipita vers la fenêtre et colla son nez à la vitre. Au début, elle ne vit que des ombres allongées dans une pièce vide. Mais comme ses yeux s’habituèrent à l’obscurité, elle réalisa que l’endroit était très différent par rapport à la dernière fois qu’elle l’avait vu et, surtout, par rapport à ce que montrait la caméra qui tournait en boucle.

Désormais, il y avait une autre table à l’intérieur, et une seconde chaise avec les pieds en l’air. Des journaux jonchaient le sol. Un balai à franges reposait contre un mur, à côté d’un seau. Et une tache s’étalait sur le plancher, un liquide épais et visqueux qui s’infiltrait dans le bois.

— J’y vais, déclara Emily.

— Non ! (Hanna lui saisit la manche.) Et si elle était toujours là ?

— Je suis prête à l’affronter, répliqua Emily en se dégageant. Et si elle n’est plus là, il reste peut-être des preuves à l’intérieur, quelque chose qui serait utile aux flics. Il suffit qu’on trouve un cheveu ou une empreinte ; alors, on pourra les appeler.

Aria émit un couinement de protestation. Ça ne lui plaisait pas du tout. Soudain, tout ce qu’elle voulait, c’était regagner la soirée « ROSEWOOD SE RASSEMBLE ! ». Elle n’avait même pas prévenu son père qu’elle partait. Et Harrison ? Après son baiser avec Noel, elle n’avait pas réussi à le trouver dans la salle de bal. Elle avait demandé à Hanna où il était passé, mais son amie ne l’avait pas vu partir. Harrison était-il au courant pour Noel ? Avait-il eu vent de la transaction frauduleuse et préféré fuir ?

Spencer toucha le bras d’Aria.

— Em a raison, dit-elle d’une petite voix. Puisqu’on est là, autant aller voir.

Emily tourna la poignée. Celle-ci céda facilement, et la porte s’ouvrit avec un craquement sonore. Le même parfum entêtant de vanille assaillit Aria, lui retournant l’estomac. Ali se baignait-elle dedans ?

Elles entrèrent. Spencer tâtonna le long du mur et trouva un interrupteur, mais aucun des plafonniers ne s’alluma. Aria tituba jusqu’à la table et scruta sa surface. Elle était couverte de la même substance que le plancher. Une odeur aigre et familière fit frémir les narines de la jeune fille. Elle l’identifia immédiatement et, sur le visage de ses amies, elle vit se refléter l’horreur que ça lui inspirait.

— Du sang ? s'étrangla-t-elle.

— Seigneur !

Emily recroquevilla ses mains sur sa poitrine comme si elle avait peur de le toucher.

Sur la pointe des pieds, Hanna s'avança vers le coin cuisine.

— Il y en a ici aussi.

— Et ici, appela Spencer depuis le placard du fond.

— C'est le sang de qui ? demanda Emily.

Un silence funeste suivit. De toute évidence, les quatre filles pensaient la même chose. Un meurtre avait dû être commis ici. Peut-être Ali avait-elle tué quelqu'un.

Aria leva les yeux vers l'escalier qui menait à l'étage, puis prit une grande inspiration et commença à monter. Comme elle ne se sentait pas très stable sur ses jambes, elle agrippa la balustrade.

Arrivée en haut des marches, elle remarqua une lumière dans la pièce du fond. Son cœur faillit cesser de battre. Ali était-elle toujours là, en train de se cacher ?

Sans prêter garde aux palpitations frénétiques causées par la peur, Aria continua à avancer. D'autres lattes craquèrent sous ses pieds au moment où elle passait la tête par l'ouverture de la porte. Apercevant des formes prostrées au milieu de la pièce, elle poussa un cri étranglé mais, en s'approchant, elle se rendit compte que ce n'était qu'un rat mort... et une robe froissée.

Elle se précipita vers cette dernière et la ramassa en la tenant à bout de bras avec deux doigts. Le tissu exhalait une puissante odeur de vanille, et lui aussi était imbibé de sang encore humide par endroits.

— Les filles, appela Aria, dégoûtée. Venez voir.

Ses amies gravirent l'escalier en courant et se rassemblèrent autour d'elle.

— Regardez, chuchota Aria en balançant la robe.

Emily plaqua une main sur sa bouche.

— Tu crois que c'était celle d'Ali ?

— C'est possible. Elle la portait peut-être pendant qu'elle a fait... ce qu'elle a fait en bas, répondit Aria avec un signe de tête en direction du plancher. Il doit y avoir des tas de traces d'ADN là-dessus : des cheveux, des cellules de peau, peut-être même du sang d'Ali. Tout ce dont les flics ont besoin, pas vrai ?

— Génial, chuchota Hanna, très excitée. On fout le camp d'ici et on l'apporte à la police.

Crac.

Le cœur d'Aria lui remonta dans la gorge. Lâchant la robe, elle prit la main d'Emily. On aurait dit qu'une fenêtre venait de s'ouvrir. *Pitié, faites que ce soit le vent*, supplia-t-elle en son for intérieur. Puis elle entendit des pas au rez-de-chaussée.

Ses amies et elle foncèrent à l'autre bout de la pièce et se serrèrent les unes contre les autres. Aria appuya sur l'écran de son téléphone pour faire apparaître le flux vidéo. Les caméras étaient toujours allumées, mais elles ne montraient rien sous le porche ni dans le jardin. L'image en bas à droite, celle qui aurait dû révéler la personne à l'étage inférieur, tournait toujours en boucle.

Un *glouglou* monta jusqu'aux filles. Aria dévisagea ses amies en articulant : « De l'essence ? » Ali allait-elle mettre le feu au poolhouse pendant qu'elles se trouvaient à l'intérieur, les brûler vives comme elle avait déjà tenté de le faire dans les Poconos ?

Puis une odeur étrange parvint aux narines d'Aria. Une odeur âcre qui n'était pas du tout celle de l'essence mais de... de l'eau de Javel.

Il y eut un nouveau craquement, et le bruit léger d'une fenêtre qui se referme. Les filles demeurèrent figées pendant ce qui leur sembla une éternité. Finalement, Aria s'approcha de la porte sur la pointe des pieds et regarda par-dessus la rambarde de l'escalier. La pièce d'en bas était vide, mais l'odeur de Javel recouvrait celle du sang.

Les meubles avaient été déplacés. Le sang par terre et sur la table avait disparu. Le balai à franges et le seau aussi. On aurait dit que quelqu'un avait versé de la Javel partout pour tenter de nettoyer.

Mais nettoyer quoi ?

Aria se retourna vers ses amies. Son instinct lui commandait de fuir sans attendre.

— Foutons le camp d'ici.

Les filles passèrent à l'action. Aria ramassa la robe souillée en faisant un écart pour éviter le rat mort et descendit l'escalier le plus vite possible. Emily plongea vers la porte d'entrée, l'ouvrit et fit irruption sous le porche. Les autres la suivirent sans qu'aucune explosion ne résonne derrière elles, sans qu'aucune silhouette ne jaillisse des arbres pour les attaquer.

Elles s'élançèrent dans l'allée de toute la vitesse de leurs jambes. Aria n'avait jamais été aussi contente de voir la Prius d'Hanna garée sur le bas-côté. Elles se hâtèrent de monter, puis Hanna verrouilla les portières et démarra. Aria avait toujours l'odeur de Javel dans le nez, comme si celle-ci avait imprégné ses vêtements, sa peau et jusqu'à ses papilles ; elle croyait même la sentir sur sa langue.

Comme elles s'éloignaient de la propriété des Maxwell, Aria se retourna pour regarder par la vitre arrière. La route était sombre et déserte. Même s'il y avait quelqu'un, elle ne pourrait pas l'identifier.

Bip.

Aria regarda son téléphone. Un appel de son père. Elle le laissa basculer sur boîte vocale. Comment pouvait-elle répondre sans trahir son agitation ?

Elle vit qu'elle avait reçu tout un tas de textos : quatre de Byron, mais aussi plusieurs de Harrison lui annonçant qu'il allait partir vu qu'il ne la trouvait nulle part. Enfin, un d'Ella, qui n'assistait même pas à la soirée : *Ton père vient de m'appeler, où es-tu ? Appelle-moi dès que tu as ce message.*

Aria leva la tête. Ses amies aussi regardaient leur téléphone.

— Merde, chuchota Spencer. Ma mère est furax.

Hanna se mordillait la lèvre inférieure en conduisant d'une seule main et en jetant des coups d'œil paniqués à son écran. Seule Emily regardait droit devant elle, les mains croisées sur sa poitrine. Des larmes coulaient en silence sur ses joues.

— Que s'est-il passé là-bas ? chuchota-t-elle. Vous croyez que c'était Ali ? Pourquoi on ne lui a pas sauté dessus ? J'aurais dû faire quelque chose.

Aria lui tapota la main.

— Non, tu n'aurais pas dû. Nous n'avions pas la moindre idée de ce qu'elle mijotait. Et elle aurait pu avoir une arme à feu, Emily. On a bien fait de ne pas bouger.

— Mais pourquoi est-elle revenue ? cria Emily. Et pourquoi a-t-elle renversé toute cette Javel ? Elle a tué quelqu'un dans cette maison, ou quoi ?

— Quelqu'un a tué quelqu'un d'autre, répondit Aria lentement.

Elle baissa les yeux vers la robe souillée. Son imagination lui jouait peut-être des tours, mais le vêtement lui semblait encore tiède, comme si la chaleur résiduelle du corps d'Ali tardait à s'évaporer.

Aria déglutit avec difficulté. Il n'y avait pas à tergiverser. Elle déverrouilla l'écran de son téléphone. Emily la regarda faire et prit une longue inspiration.

— Qui veux-tu appeler ?

— La police, répondit Aria. Il le faut.

Emily soutint le regard de son amie mais ne protesta pas. Ce dont elles venaient d'être témoins les dépassait. Même si ce n'était pas Ali qui avait tué quelqu'un là-dedans – ce dont Aria doutait fort –, quelqu'un l'avait fait. La suite était du ressort des forces de l'ordre.

L'ATTENTE

Puisque aucune des filles ne voulait rentrer seule chez elle, Emily suggéra qu'elles dorment toutes chez les Fields. Elles passèrent par le garage pour pénétrer dans la maison. Celle-ci était silencieuse et plongée dans le noir. Même au salon, les lumières et la télé étaient éteintes. Une légère odeur de brûlé, comme celle d'une bougie qu'on vient juste de souffler, s'attardait dans l'air.

— Tu as des explications à nous fournir.

Les filles hurlèrent. Une lampe s'alluma. Les parents d'Emily étaient assis sur la causeuse, dans un coin de la pièce. Son père portait encore son costume de soirée et sa mère, la robe à fleurs et les chaussures à talons qu'ils avaient mis pour assister à la soirée caritative. Mme Fields avait le nez et les yeux rouges comme si elle avait pleuré.

Emily baissa le nez. Ses amies avaient rappelé leurs propres parents pendant le trajet de retour, afin de les rassurer. Elle savait qu'elle aurait dû en faire autant, mais n'avait pas réussi à forcer ses doigts à composer leur numéro. Elle était encore trop préoccupée par Ali, le poolhouse et ce qui avait bien pu s'y passer.

Mme Fields se précipita vers sa fille et la prit par les épaules.

— Où étais-tu passée ?

— On... (Emily secoua la tête. Elle ne savait absolument pas quoi répondre.) Je suis désolée. Je n'aurais pas dû quitter le Country Club sans vous prévenir.

— Désolée ? répéta Mme Fields, les yeux exorbités. Tu disparais sans un mot, et tout ce que tu trouves à dire, c'est que tu es désolée ? Tu ne répondais pas au téléphone, tu n'étais pas à la maison... Nous avons craint le pire.

— Encore un peu et on appelait la police, ajouta M. Fields en se rembrunissant.

— C'est ma faute, intervint Spencer d'une voix éraillée. J'ai demandé aux filles de sortir avec moi un moment. On se sentait toutes un peu traumatisées de se retrouver à cette table de devant, avec tout le monde qui nous regardait... Ça nous a rappelé de mauvais souvenirs. On est allées chercher un morceau à manger, c'est tout.

Emily jeta un coup d'œil reconnaissant à Spencer. C'était l'histoire que les autres avaient déjà racontée à leurs parents, mais Emily était stupéfaite que Spencer puisse mentir avec autant d'aplomb, et de manière aussi convaincante. D'un autre côté, ce n'était pas si loin de la vérité. Elles n'avaient rien avalé, mais elles étaient bel et bien traumatisées, quoique pour des raisons différentes.

M. et Mme Fields échangèrent un regard. La mère d'Emily semblait sur le point de se remettre à pleurer.

— On se fait tellement de souci pour toi, dit-elle à sa fille sur un ton de reproche. Ces derniers temps, tu as l'air ailleurs, et tu te comportes si bizarrement ! Ces bleus sur ton cou, que tu dis t'être faits toute seule... Dès que tu rentres, tu t'enfermes dans ta chambre. Je sais que tu dors dans ta penderie plutôt que dans ton lit, et je t'ai souvent entendue pleurer.

Emily sentit ses amies se dandiner, mal à l'aise. Elle garda les yeux rivés au sol. Peut-être aurait-elle dû parler de Jordan à sa mère. Elle espérait que, maintenant, cette dernière comprendrait et lui foutrait la paix avec ça.

— Si tu ne voulais pas aller à cette soirée, tu aurais dû le dire, ajouta M. Fields d'une voix bourrue.

— Je ne savais pas que j'avais le choix, marmonna Emily un peu plus durement qu'elle n'en avait l'intention.

Mme Fields soupira. Parce qu'elle ne comprenait pas sa fille ou parce qu'elle était déçue une fois de plus ? Emily l'ignorait. Et son état n'était pas vraiment propice à pareille réflexion.

— Nous allons être obligés de te punir. Tu es privée de sorties pendant deux semaines. L'un de nous t'accompagnera en cours et reviendra te chercher.

Emily ne réagit même pas. Qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire ? Il n'y avait plus rien pour elle dans le monde extérieur.

Elle leva les yeux vers sa mère.

— Est-ce que ma punition peut commencer demain seulement ? Je voudrais qu'elles dorment ici, dit-elle en désignant ses amies.

Mme Fields se tapota les lèvres et dévisagea les filles.

— Vous avez appelé vos parents ? Ils savent où vous êtes ?

Aria, Spencer et Hanna acquiescèrent, et Mme Fields ferma les yeux.

— Très bien. Il est tard, vous pouvez rester ici. Mais pas de télé. Et si je vous entends bavarder jusqu'au milieu de la nuit, je vous renvoie toutes chez vous.

Puis les parents d'Emily sortirent de la pièce, et montèrent dans leur chambre.

Spencer regarda Emily en haussant un sourcil.

— Tu dors dans ta penderie ?

— C'est une longue histoire, marmonna Emily.

— Pourquoi tu as dit à tes parents que tu t'étais fait ces bleus toute seule ? interrogea Hanna.

— Tu aurais voulu que je leur raconte quoi ? répliqua Emily, exaspérée.

Ses amies échangèrent un coup d'œil, l'air de dire « Emily a encore pétié les plombs ». Mais la jeune fille était trop lasse pour s'en soucier. Spencer, Aria et Hanna s'inquiétaient pour elle. Ses parents

s'inquiétaient pour elle. Pourquoi ne pouvaient-ils pas lui ficher la paix, tous autant qu'ils étaient ?

Aria se laissa tomber sur le canapé et serra un coussin brodé contre sa poitrine.

— À votre avis, que font les flics en ce moment ? Vous croyez qu'ils sont au poolhouse ?

C'était la question que personne n'avait encore osé poser. Une fois qu'on lui avait passé le commissariat d'Ashland, Aria avait expliqué à un agent que ses amies et elle se promenaient dans les bois quand elles s'étaient fait surprendre par la nuit, et qu'elles étaient tombées par hasard sur un poolhouse au plancher couvert de sang.

L'homme avait promis d'envoyer quelqu'un sur-le-champ à cette adresse mais, quand il lui avait demandé son nom, Aria avait raccroché. Les flics n'avaient pas besoin de savoir que l'appel émanait d'elles. Ils iraient sur place et ils trouveraient les empreintes d'Ali – car il y en avait forcément. Et une fois contactée, Fuji tirerait ses conclusions.

Emily se dirigea vers le placard du couloir pour en sortir les oreillers et les couvertures que les Fields rangeaient là.

— J'imagine qu'ils ont encerclé le poolhouse, et peut-être même capturé Ali dans les bois.

Aria l'aida à installer leurs couchages sur le tapis du salon.

— Tu crois vraiment que c'est aussi facile ?

Hanna sortit son téléphone de sa pochette de soirée.

— On n'a qu'à vérifier avec les caméras.

Sur le chemin du retour, elles avaient périodiquement consulté le flux vidéo de surveillance. La quatrième caméra tournait toujours en boucle, et les autres ne révélaient aucun changement.

Les filles étaient même revenues en arrière pour vérifier si on ne voyait pas quelqu'un arriver, mais ce n'était pas le cas. Ali avait dû entrer dans le poolhouse par un angle que les caméras ne couvraient pas. Mais à présent, les images devaient montrer quelque chose : des agents en train de fouiller, des techniciens effectuant des tests...

Hanna appuya sur l'écran de son téléphone et se connecta au site. La mâchoire inférieure lui tomba sur la poitrine.

— Oh oh.

— Quoi ?

Emily se précipita pour regarder. À la place des images habituelles, la mention « Pas de signal » s'affichait à l'écran. Le flux vidéo avait disparu.

Spencer écarquilla les yeux.

— Ali a déconnecté les caméras ?

— C'est peut-être bon signe, avança Emily. Surtout si la police l'a prise sur le fait.

Aria grimaça.

— Elle a très bien pu s'enfuir avant l'arrivée des flics.

Une boule se forma dans la gorge d'Emily. Si Ali s'était enfuie, elle pouvait encore leur faire du mal. Emily regarda les couvertures et les oreillers disposés sur le sol, juste devant une grande fenêtre. Et la serrure du garage n'était pas des plus solides...

Roulant des épaules, Emily traîna un fauteuil devant la porte du garage, puis poussa le canapé devant la fenêtre. Ses amies durent comprendre ce qu'elle faisait, parce que Aria se précipita dans la cuisine adjacente et barricada la baie vitrée coulissante du fond avec des chaises, pendant qu'Hanna vérifiait que les verrous de la porte d'entrée étaient bien tirés.

Après ça, il ne leur resta rien d'autre à faire que de se déshabiller, enfiler les pyjamas prêtés par Emily et se pelotonner ensemble sous les couvertures.

Pendant un long moment, elles gardèrent le silence, écoutant leur propre respiration. Emily envisagea d'allumer la télé, mais elle savait qu'aucune d'elles ne la regarderait. Elle ne savait même pas de quoi parler.

Elle n'arrêtait pas de consulter son téléphone, persuadée que la nouvelle d'un meurtre survenu à Ashland serait annoncée d'une minute à l'autre. Mais pour l'instant, ce n'était pas le cas. Hanna, pour sa part, tentait régulièrement de rétablir la connexion au flux vidéo, sans plus de succès. Plus aucune image de la maison n'était diffusée.

Toc.

Emily se redressa aussitôt, les cheveux hérissés sur la nuque.

Toc.

— C'était quoi, ça ? chuchota Hanna.

Emily avait envie de vomir. Le bruit semblait venir de la cuisine. Elle tendit l'oreille. Une sorte de pétarade se déclencha, et les filles hurlèrent en se serrant les unes contre les autres. Puis Emily comprit.

— C'est la machine à glace, chuchota-t-elle en désignant le frigo par la porte sans battant de la cuisine.

L'appareil était vieux ; parfois, la glace tombait d'un coup dans le seau.

Rassurée, Emily se leva et alla jeter un coup d'œil dans la pièce voisine. Les chaises se dressaient toujours contre la baie vitrée. La pochette de soirée de sa mère reposait sur le plan de travail central, son fermoir argenté scintillant dans un rayon de lune.

— Ali n'est pas là, dit Emily en se retournant vers ses amies.

— Pas encore, répliqua Aria en frémissant.

Elles se rallongèrent sous les couvertures. Emily garda les yeux ouverts dans le noir. Les rouages de son esprit tournaient à toute allure ; impossible de s'endormir.

Les heures s'égrenèrent au ralenti. Chaque bruit minuscule la plongeait dans une panique nouvelle. De temps en temps, Emily se sentait sombrer, mais elle revenait à la conscience en sursaut au bout de quelques minutes seulement. Jusqu'au moment où, à son réveil, elle sentit planer dans la pièce une forte odeur de vanille, et vit une silhouette la surplomber.

Emily cligna des yeux. Les cheveux blonds d'Ali pendaient tout emmêlés sur ses épaules. L'intruse avait les yeux cernés et le dos voûté. Emily s'assit précipitamment, la gorge serrée. Elle s'y attendait, mais elle était quand même horrifiée.

— Pitié, dit-elle en reculant sur les fesses. (Elle jeta un coup d'œil à ses amies qui, de manière inexplicable, dormaient encore.) Pitié, ne nous fais pas de mal.

Ali pencha la tête sur le côté et lui sourit.

— Oh Em, je ne vous ai jamais fait de mal. C'est vous qui m'avez blessée.

— Quoi ? protesta Emily. (Spencer, Aria et Hanna ne bougeaient toujours pas.) Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu verras, répondit Ali sans se départir de son sourire.

Puis elle escalada le fauteuil qu'Emily avait poussé devant la porte du garage et se faufila hors de la pièce, tout en gloussant tout bas. La porte se referma avec fracas derrière elle.

Emily se redressa en sursaut et regarda autour d'elle. Une lumière pâle entrain par les fenêtres. Le salon ne sentait plus la vanille. La jeune fille se passa les mains sur sa nuque moite. Avait-elle rêvé ?

Il y eut un autre claquement mais, cette fois, c'était son père qui ouvrait et refermait des placards dans la cuisine. Hanna s'agita à côté d'Emily. Aria roula sur le flanc. Spencer s'assit brusquement, les yeux écarquillés.

— Il est quelle heure ? chuchota-t-elle, affolée. Que se passe-t-il ?

— C'est le matin, répondit Emily d'une voix pâteuse en fixant la porte du garage. (Ali lui avait semblé si réelle !) Et il ne s'est rien passé.

Les filles se regardèrent en clignant des yeux. Il ne s'était rien passé. C'était presque plus choquant que si Ali les avait agressées pendant la nuit.

— La police l'a peut-être arrêtée, souffla Spencer.

— Si ça se trouve, c'est terminé, renchérit Aria.

— Peut-être, dit Emily d'une voix tremblante.

Mais elle ne pouvait s'empêcher de penser à ce qu'avait dit l'Ali de son rêve. « Je ne vous ai jamais fait de mal. C'est vous qui m'avez blessée. »

Ça voulait dire quelque chose. C'est juste qu'Emily ne savait pas quoi.

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN

Hanna n'avait jamais été aussi fatiguée de toute sa vie. Ne dormir que d'un œil, l'autre rivé sur la porte parce qu'elle était certaine qu'Ali allait faire irruption à tout moment, se révélait plus crevant que n'importe quelle nuit blanche. Pire que la fois où ses amies et elle avaient cru avoir accidentellement rendu aveugle Jenna Cavanaugh avec un feu d'artifice. Pire qu'après la mort de Mona, quand elle n'avait pas réussi à trouver le sommeil tant elle se demandait comment sa meilleure amie avait pu être « A ». Pire qu'après avoir vu le cadavre de Ian Thomas, dont l'image et l'odeur restaient gravées dans son esprit.

Aujourd'hui, ses jambes étaient lourdes comme si elle avait couru plusieurs marathons d'affilée. Elle dut mobiliser toute sa volonté pour rentrer chez elle en voiture, se changer et arriver à temps au studio où elle devait pour la première fois interpréter le rôle d'Hanna Marin.

Des nœuds se formèrent dans son ventre tandis qu'elle conduisait. Pourquoi faisait-elle ça ? Oui, elle allait jouer son propre rôle, mais cette victoire avait un prix qui lui semblait trop élevé désormais. Elle avait perdu Hailey et Mike, et Dieu seul savait combien d'autres personnes sur le plateau allaient la détester, la considérer comme une garce prête à tout pour arriver à ses fins. En plus, elle avait une tête affreuse ce matin, et elle ne se sentait pas en état de jouer ; Hank la virerait sans doute sur-le-champ. Devait-elle prendre l'initiative de démissionner pour lui épargner cette peine ?

Hanna s'arrêta à un feu rouge et en profita pour consulter son téléphone. Les nouvelles locales d'Ashland s'affichaient sur son écran, mais toujours pas un mot sur l'enquête de police au poolhouse. Ce qui n'était pas forcément mauvais signe.

Ses amies et elle en avaient discuté avant de partir de chez Emily. La nouvelle qu'Alison DiLaurentis était toujours vivante, et qu'elle avait encore tué quelqu'un, choquerait tout le monde. Elle mettrait en évidence combien le FBI avait merdé : il semblait donc normal que la police tarde le plus possible à l'annoncer, pendant que leurs chargés de relations publiques cherchaient un moyen de présenter la chose sous un jour positif.

Le feu passa au vert. Hanna repartit et tourna à droite en direction du studio. Le parking était quasiment vide à cette heure matinale. En dépassant les différents plateaux, Hanna jeta un coup d'œil dans l'allée où elle avait trouvé le message *Casse-toi une jAmbe, Hanna* écrit à la craie.

Elle se gara juste devant sa caravane, descendit de sa Prius avec un gros soupir et commença à gravir le petit escalier en se demandant comment elle allait annoncer à Hank qu'elle ne voulait pas de ce rôle, en fin de compte. Puis elle remarqua que quelqu'un se tenait déjà en haut des marches, lui bloquant le passage.

Hailey.

Le cœur d'Hanna se serra. L'actrice semblait fatiguée et hagarde ; ses cheveux bruns étaient attachés à la diable et son maquillage avait un peu coulé. Elle dévisagea sa remplaçante, les yeux plissés et les lèvres pincées.

Hanna aurait bien voulu faire comme si elle ne l'avait pas vue et tourner les talons. Elle n'était vraiment pas en état de se disputer avec Hailey, là, tout de suite. Mais l'actrice ne bougeait pas. Au bout d'un moment, elle lui adressa un signe du menton pour la saluer.

— Et donc... hier, mon agent m'a envoyé les rushs, commença-t-elle. Et j'ai pu voir de mes propres yeux de quelle façon j'interprétais Hanna Marin.

— Oh, lâcha seulement Hanna, qui se demandait où Hailey voulait en venir.

— Et j'étais nulle.

Hanna releva soudain la tête. Hailey avait les yeux écarquillés et elle semblait atterrée, mais pas à cause d'elle.

— J'étais complètement nulle, Hanna. Je prenais une voix débile, je mâchais du chewing-gum tout le temps... je ne sais même pas pourquoi je faisais ça. Et je gesticulais dans tous les sens. Mon agent m'a dit : « Heureusement que tu n'es pas restée, c'était un massacre. »

— Pas du tout, protesta Hanna sans y penser.

Hailey baissa le menton et la toisa d'un air sévère.

— Arrête de me mentir, Hanna. J'étais nulle. Hank a eu raison de me virer. Et tu sais quoi ? Tout au fond, je me rendais compte que je faisais de la merde. Je n'ai jamais réussi à entrer dans la peau de ton personnage.

Hanna se tordit les mains.

— Je suis désolée d'entendre ça, fut tout ce qu'elle trouva à dire.

Hailey agita la main en un geste désinvolte.

— Bref. Tu sais qui je verrais bien dans le rôle d'Hanna Marin ? Toi.

Hanna rit nerveusement. Mais Hailey n'avait pas l'air de plaisanter. Au contraire, elle souriait.

— En fait, je crois que je ne veux pas de ce rôle. Ou plutôt, que je n'en veux plus, marmonna Hanna.

— Tu plaisantes ? s'écria Hailey. Tu seras fabuleuse dans ce film, bien davantage que je n'aurais pu l'être. Fais-le pour moi, s'il te plaît.

Elle-même stupéfaite par ce qu'elle venait de dire, Hanna cligna des yeux.

— Je suis désolée d’avoir demandé le rôle à Hank dans ton dos. J’étais persuadée que tu n’en voulais plus. Je n’avais pas l’intention de te trahir, ni...

— Je sais, coupa Hailey en s’appuyant contre la caravane d’Hanna. Je ne te reproche rien.

Elle parut réfléchir un instant, puis ajouta :

— Et excuse-moi d’avoir envoyé cette photo à TMZ. C’était assez dégueulasse de ma part. J’espère que Mike ne l’a pas trop mal pris.

Hanna détourna la tête, des larmes lui picotant les yeux.

— En fait... je pense qu’il ne voudra plus jamais de moi à cause de ça.

Un des coins de la bouche de Hailey se releva juste un peu.

— N’en sois pas si sûre.

Elle se retourna. La porte de la caravane s’ouvrit, et Mike apparut sur le seuil, vêtu d’un sweat-shirt de lacrosse et d’un jean. Il avait l’air tout penaud. Hanna en resta bouche bée.

— Salut, lança timidement Mike.

— S-salut, bredouilla Hanna.

Hailey les regarda tous les deux, rayonnante.

— J’ai appelé Mike ce matin et je lui ai tout expliqué, entre autres, que c’était Jared qui avait pris l’initiative de t’embrasser et que ça ne voulait rien dire du tout. (Elle eut un large sourire.) Tu as vraiment décroché le gros lot, Hanna. J’aimerais être aussi chanceuse.

— Merci, murmura Hanna sur un ton hésitant. (Elle reporta son attention sur Mike.) Excuse-moi de ne pas t’avoir parlé de ce baiser, dit-elle d’une toute petite voix.

— Et je suis désolé de ne pas t’avoir donné une chance de t’expliquer, répondit Mike. (Son sourire se fit malicieux.) Mais... maintenant que tu es une star, tu ne pourrais pas faire virer ce Jared ? Non seulement je n’ai pas envie qu’il se croie tout permis avec toi mais, pour jouer mon rôle, je ne le sens pas du tout.

Hanna éclata de rire.

— D’accord, à condition que tu te portes volontaire pour le remplacer.

— Marché conclu. Maintenant, viens me faire un câlin, histoire de rattraper le temps perdu avant que je doive reprendre le train pour mon camp de foot.

Hanna se précipita vers Mike et lui tomba dans les bras, en le serrant de toutes ses forces. Incroyable. En quelques minutes, tout venait de s’arranger. Sa vie était de nouveau parfaite. Ce serait merveilleux si elle pouvait le rester.

Une sensation nouvelle s’épanouit dans sa poitrine. Hanna s’en délecta sans parvenir tout de suite à mettre un nom dessus. Puis elle réalisa ce que c’était.

De l’espoir.

IL N'Y A PAS DE MAUVAISE PUBLICITÉ

Aria se gara dans une petite rue du Vieux Hollis et regarda autour d'elle. La même Mercedes déglinguée, la même Jaguar vintage et le même minibus VW orange vif étaient garés le long du trottoir. Les mêmes plantes en pot ornaient le perron de la grande maison victorienne en face de la galerie, et le même drapeau arc-en-ciel de la Gay Pride pendait sous le porche de la maison de style Tudor juste à côté. Le quartier n'avait pas changé. Seule Aria était différente.

Un couple d'âge mûr passa devant la galerie en se tenant la main. Ne voulant pas encore qu'on la voie depuis l'intérieur, Aria s'accroupit derrière un buisson. Elle ne se sentait pas prête.

De nouveau, elle consulta son téléphone. « Jolie petite fraudeuse », titrait la une du *New York Post*. Frank Brenner, le journaliste qui l'avait appelée la veille, décrivait la transaction prétendument effectuée au nom de John Carruthers comme une manœuvre publicitaire d'Aria. « C'est ma mère qui a décroché, alors, j'ai dû déguiser ma voix », aurait-elle affirmé, d'après lui. Il ajoutait qu'Aria lui avait paru « très agitée » lorsqu'ils s'étaient parlé au téléphone, en d'autres termes parce qu'« elle était horrifiée de s'être fait prendre ».

L'article expliquait par ailleurs qu'une institution bancaire recherchait la source des fonds, impliquant qu'Aria avait pioché au hasard dans le compte de quelqu'un. Dans un monde normal, ce serait une bonne chose : la piste remonterait jusqu'à Max Preptwill. Mais Aria savait qu'Ali était trop intelligente pour se faire prendre de cette façon ; elle avait sans doute utilisé le nom et le numéro de sécurité sociale de sa victime à la banque. Elle pensait à tout.

C'était vraiment le bazar. Patricia, son agent, l'avait appelée un milliard de fois, mais la jeune fille n'avait pas décroché, trop embarrassée pour se lancer dans l'inévitable conversation. Elle ne pouvait même pas se résoudre à écouter les messages que Patricia lui avait laissés.

Et ce n'étaient pas les seules conséquences potentielles. De quelle façon tout cela affecterait-il Ella ? La mère d'Aria avait négocié la vente du tableau ; et si la presse imaginait qu'elle était complice des manigances de sa fille ? Et si John Carruthers l'attaquait en justice ? Le patron d'Ella ne risquait-il

pas de la virer ? Et si elle se retrouvait sur la liste noire du monde de l'art ? Et si la galerie même fermait à cause de ce stupide scandale ?

Et puis, il y avait les textos de Harrison. Ceux de la veille exprimaient beaucoup d'inquiétude ; comme les parents des filles, le jeune homme se demandait où Aria était passée. Ceux de ce matin étaient un peu plus circonspects. *J'ai vu l'article. C'est pour ça que tu t'es enfuie hier soir ? On peut parler ? Quelle que soit la vérité, tu me plais quand même.*

Aria fixa son dernier message. C'était gentil de la part de Harrison de l'assurer de son soutien ; le problème, c'est qu'elle ne voulait pas sortir avec lui. Au fond, elle savait qu'elle ne ressentait rien pour ce garçon. Elle aurait bien voulu : ça lui aurait considérablement facilité la vie. Mais elle ne pouvait pas commander à son cœur.

Avec un soupir, elle tapa sa réponse. *C'est un énorme mensonge, mais je ne peux pas t'expliquer pour le moment. Pour être franche, j'ai besoin de rester un peu seule. Je suis désolée. Bonne chance pour tout.* Puis elle appuya sur « Envoyer ». Quelle ironie : c'était à peu près ce que Noel lui avait dit deux semaines auparavant. Mais elle devait en finir avec Harrison.

Prenant une grande inspiration, Aria sortit de sa cachette et s'avança sur le trottoir. Chacun de ses pas en direction de la galerie était douloureux. Elle poussa la porte, et le joyeux tintement du carillon la fit frémir.

Debout derrière le comptoir, sa mère regardait des papiers. Elle leva les yeux et planta son regard dans celui d'Aria. La chaleur monta aux joues de la jeune fille. *Quand il faut y aller...*

Sa mère lui fonça dessus.

— Devine qui a encore vendu deux tableaux aujourd'hui ? pépia-t-elle gaiement en agitant des fax sous le nez d'Aria. Un des acheteurs habite dans le Maine et l'autre en Californie. Ils n'ont pas payé autant que pour le portrait d'Ali, mais quand même. Félicitations !

Aria cligna des yeux. L'excitation de sa mère lui brisait le cœur. C'était pire que ce qu'elle imaginait : Ella ne savait pas encore. Sans un mot, Aria appuya sur l'icône Safari de son téléphone. L'article du *Post* revint à l'écran, et elle passa le téléphone à sa mère.

— Tu devrais lire ça.

Ella jeta un coup d'œil et haussa les épaules.

— C'est déjà fait. (Elle arrangea les cheveux d'Aria derrière ses épaules.) Ton agent m'en a parlé. J'espère que ça ne te dérange pas : elle essayait de te joindre, mais tu ne répondais pas et ta boîte vocale était pleine. Et c'est à cause de ça que tu es partie comme une voleuse hier soir ? Tu aurais dû m'en parler, Aria.

La jeune fille cligna des yeux et acquiesça. De fait, elle avait appris la nouvelle la veille au soir, et ça semblait une parfaite excuse pour expliquer sa brusque disparition.

Ella jeta un nouveau coup d'œil à son téléphone.

— Ton premier article dans le *Post* – et à la une, en plus ! Je suis si fière de toi !

— Maman ! protesta Aria. (Elle n'arrivait pas à croire qu'Ella se montre aussi obtuse.) Cet article est affreux, et il ne raconte que des mensonges ! Je ne me suis pas fait passer pour l'assistante de

Carruthers, et je n'ai demandé à personne de le faire pour moi. Je n'ai rien à voir avec cette vente ; franchement, je suis horrifiée que quelqu'un ait voulu acheter le portrait d'Ali. Je comptais le brûler.

Ella la regarda bien en face.

— Aria, je sais bien que tu n'es pour rien dans toute cette histoire. (Elle se retourna pour poser ses papiers sur le comptoir.) Tu t'inquiètes vraiment à propos de cet article ? Si tu veux devenir une véritable artiste, tu dois t'attendre à ce qu'on écrive tout un tas d'âneries sur toi ; des critiques négatives, mais aussi des mensonges éhontés. À mon avis, le véritable acheteur s'est servi du nom de Carruthers parce qu'il voulait dissimuler sa propre identité. Si ça se trouve, c'est quelqu'un de célèbre, ou qui se cache des médias.

Aria dévisagea sa mère. Ali correspondait en effet à cette description.

— D-donc, tu n'es pas fâchée contre moi ? bredouilla-t-elle.

Ella se dirigea vers un coin de l'espace d'exposition pour redresser un tableau de travers – une toile représentant un paysage le long de la rivière Brandywine.

— Tu n'es pour rien dans cette transaction, ma chérie. Nous le savons tous. Et puis, ton agent m'a dit que cette histoire avait suscité encore davantage d'intérêt pour tes tableaux. L'acheteur du Maine s'est manifesté après avoir lu l'article du *Post*. Sasha était là quand il est passé – d'après lui, c'était un type assez jeune, dans les trente-cinq ans, et super branché art. Il s'appelle Gerald French.

Aria cligna des yeux. Donc, le plan d'Ali pour foutre sa réputation en l'air n'avait pas fonctionné ? Elle avait du mal à y croire. Elle regarda autour d'elle, s'attendant à ce que la galerie explose ou qu'Ella tombe à genoux, empoisonnée. N'importe quoi. Mais sa mère lui sourit chaleureusement et se dirigea vers l'arrière-boutique, où ils conservaient le stock.

Le carillon de la porte tinta de nouveau. Aria fit volte-face.

— Oh mon Dieu ! balbutia-t-elle sans réfléchir.

Noel se tenait sur le seuil, les mains fourrées dans ses poches et une expression nerveuse sur le visage. Aria sentit le sang lui monter aux joues. Le souvenir de leur baiser dans les toilettes s'imposa à son esprit. Trop préoccupée par Ali et par le scandale sur la vente de ce portrait, elle l'avait repoussé jusque-là dans un coin de sa tête.

— Euh, salut. (Noel s'humecta les lèvres.) Je voulais voir si tu allais bien. Tout le monde te cherchait hier soir au Country Club, et personne n'arrivait à te trouver.

— Oui, oui, ça va, répondit Aria, le nez baissé. Merci de t'être inquiété pour moi.

— Comme si je pouvais faire autrement ! J'étais obligé de passer.

Elle releva brusquement la tête, en proie à un mélange de confusion et de colère.

— Comment ça, tu étais obligé de passer ? Je croyais que je n'existais plus pour toi.

— C'est vrai, j'ai essayé de t'oublier, mais je crois que c'était une erreur, avoua Noel, les yeux plissés et remplis de remords.

Il semblait sérieux. Une faille s'ouvrit dans le cœur d'Aria. Voulait-il se remettre avec elle ? Elle aurait bien aimé que ça suffise mais, tout à coup, elle se sentait épuisée.

— Noel, ces dernières semaines, tu m’as infligé un véritable grand huit émotionnel. Un coup, j’étais tout en haut, et puis tout en bas, et puis encore plus bas... Je commençais juste à me remettre quand tu as débarqué hier soir.

— Je sais.

— Je ne comprends plus rien. D’abord, tu veux qu’on fasse une pause, et puis tu sors avec Scarlett, et puis tu m’embrasses, et puis tu disparais...

— Je sais, répéta Noel. (Il fit un pas hésitant vers elle.) Sans parler de ce que je t’ai fait avant tout ça.

— Tu m’as laissée tomber, acquiesça Aria d’une voix étranglée.

— Je ne t’ai jamais vraiment laissée tomber, corrigea Noel, penaud. Et je suis désolé pour tout.

— Mais... et Scarlett ?

— On a rompu. Elle est chouette, mais... ce n’est pas toi. (Noel passa une main dans ses cheveux.) Écoute, je pensais que mettre un peu de distance entre nous nous permettrait de... de réfléchir, je suppose. Mais je n’arrête pas de penser à toi. J’ai suivi l’histoire de ta réussite ; c’est génial. Et quand cet article est paru ce matin... j’ai compris tout de suite de quoi il retournait.

Aria fronça les sourcils.

— Comment ça, « de quoi il retournait » ?

La bouche de Noel frémit.

— Je crois savoir qui est à l’origine de ce scandale. Je me trompe ?

Aria jeta un coup d’œil par-dessus son épaule, mais Ella était toujours occupée dans l’arrière-boutique. Elle reporta son attention sur Noel et opina brièvement.

— Elle a beaucoup de fans, se contenta-t-elle de dire.

Noel hocha la tête.

— J’espère que tu sais que je n’en fais pas partie.

Aria prit une inspiration. Elle n’avait même pas envisagé qu’il puisse être l’un des Lions d’Ali, mais elle aurait peut-être dû. Noel s’était déjà laissé manipuler par Ali une fois. Elle soupira.

— Ce n’est pas parce que tu es au courant que tu t’impliques forcément.

— Et j’espère bien que tu ne t’impliques pas non plus.

Aria haussa les épaules. Ça ne valait plus la peine de lui expliquer. Avec un peu de chance, c’était terminé.

Noel se dandina.

— Mais cela mis à part, tu me manques. Je n’arrête pas de penser à toi.

Une boule se forma dans la gorge d’Aria.

— Moi non plus, je n’arrête pas de penser à toi, mais...

Noel l’interrompt. Du bout du doigt, il leva le menton d’Aria pour qu’elle le regarde.

— C’est une raison suffisante pour qu’on réessaye, non ? demanda-t-il.

Aria se mordit la lèvre inférieure. La peau de Noel sentait le savon à l’avoine que sa mère mettait toujours dans les toilettes chez eux. Et en sentant la main qui lui tenait toujours le menton, elle s’en

rappela les moindres détails : la cicatrice à l'intérieur de son pouce que Noel s'était faite en sculptant une citrouille d'Halloween, la façon dont ses paumes gerçaient en hiver, la petite bosse due à une vieille brûlure dont il ne se souvenait pas... Elle croyait le connaître tout entier par cœur mais, ces derniers temps, il l'avait surprise, et pas en bien. Cela arriverait-il encore à l'avenir ?

Si seulement elle vivait dans un monde sans surprises ! Sans Ali qui revenait à la vie, sans messages de menace signés « A », sans horribles secrets que son petit ami lui avait dissimulés pendant des années... Mais parfois, songea-t-elle, les surprises étaient bonnes. Par exemple, comme quand l'Ado Mâle Typique de Rosewood, Noel Kahn, s'était révélé beaucoup plus intéressant que prévu. Ou comme lorsque le monde de l'art lui faisait une place malgré tous les efforts contraires d'Ali. Ou encore, comme quand Noel reprenait ses esprits et voulait faire disparaître la distance entre eux.

Aria prit la main posée sur son menton et se pencha vers le jeune homme comme elle l'avait déjà fait tant de fois auparavant.

Oui, songea-t-elle tandis qu'ils s'embrassaient. Les choses rentraient enfin dans l'ordre. Elle était de nouveau à sa place.

SPENCER SE LIVRE

Ping. Ping. Ping.

La boîte de réception de Spencer n'arrêtait pas de sonner. Pour la sixième fois en une minute, la jeune fille saisit son téléphone et regarda l'écran, espérant et redoutant à la fois de découvrir ce que la police avait trouvé au poolhouse.

Elle avait créé des alertes Google pour « Alison DiLaurentis », « Nicholas Maxwell », et même pour l'adresse de la maison à Ashland. Mais une fois de plus, il ne s'agissait que d'un mail d'un contributeur à son site, qui la félicitait d'avoir participé au tournage de la vidéo éducative. La veille au soir, le Comité national contre le harcèlement avait diffusé un communiqué de presse à ce sujet ; le nom de Spencer et l'adresse de son blog y étaient mentionnés.

La jeune fille cliqua sur ce communiqué, dans lequel figurait un lien vers une vidéo YouTube. *Stop au harcèlement : les jeunes s'expriment (extrait)*, disait le titre. Spencer appuya sur « Lecture » et regarda de courtes séquences la montrant en train de répondre aux questions en compagnie du reste du panel. Comme la caméra balayait le public, elle s'arrêta brièvement sur Greg, et le cœur de Spencer fit un bond dans sa poitrine. Comment réagiraient les organisateurs s'ils savaient que c'était le harceleur suprême, un Lion d'Ali ?

Spencer tapa son nom dans Google : « Greg Messner ». La page Facebook qu'elle avait déjà consultée plein de fois apparut à l'écran. Elle indiquait que le jeune homme vivait dans le Delaware, sans mentionner quel lycée il fréquentait, et encore moins à quelle adresse il habitait.

Spencer passa ses contacts en revue ; il connaissait des gens de New York, du Massachusetts, du Maine, de l'Indiana, de Californie et du Nouveau Mexique, mais pas une seule personne originaire du Delaware. Vivait-il réellement là-bas ? Puis Spencer repensa à l'histoire de sa belle-mère, qui avait, paraît-il, pourri son enfance. Y avait-il là un brin de vérité ?

Tout ce que Greg lui avait raconté pouvait être un tissu de mensonges, qu'il l'ait inventé comme il avait inventé Dominick. Spencer l'imaginait très bien peaufinant les moindres détails avec Ali, et gloussant par avance de la facilité avec laquelle elle tomberait dans le panneau. Mais la question à un

million de dollars, c'était : pourquoi Greg avait-il pris contact avec Ali en premier lieu ? Pourquoi le fascinait-elle à ce point ? Parce que c'était un pervers ? Parce qu'elle lui avait promis quelque chose ?

Le son de cloche que Spencer avait choisi comme sonnerie de téléphone se fit entendre. L'écran affichait un numéro ayant 212 pour indicatif. Impatiente d'obtenir des réponses, Spencer se hâta de décrocher.

— Spencer ! s'écria une voix familière dans son oreille. C'est Alyssa Bloom. Vous allez bien ?

Spencer cligna des yeux. Il lui fallut un moment pour se souvenir qu'il s'agissait de l'éditrice qui travaillait chez HarperCollins.

— T-très bien, merci, dit-elle en se redressant. Et vous ?

— C'est une bonne période pour moi, affirma Mlle Bloom sur le ton de quelqu'un qui sourit. Et pour vous aussi, semble-t-il. J'ai vu que vous aviez participé au tournage d'une vidéo éducative, et votre blog marche du tonnerre. Félicitations.

— Merci, dit Spencer d'une voix tremblante.

— Et ce n'est pas tout. J'ai parlé à des gens du bureau, et nous pensons que le concept de votre blog pourrait faire un très bon livre. Si ça vous intéresse, je pourrai vous offrir un contrat pour deux ouvrages.

— Quoi ? (Les jambes de Spencer flageolaient.) Vous êtes sérieuse ?

— Je ne plaisante jamais avec ce genre de choses, gloussa Mlle Bloom. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Le harcèlement est un sujet dont on parle beaucoup en ce moment, et vous êtes la personne la mieux placée pour le traiter. Concernant votre avance...

Elle donna une somme si élevée que Spencer, hébétée, le regard fixe, manqua d'en tomber à la renverse. Elle ne rêvait pas. Elle allait vraiment pouvoir écrire un livre, et même deux. Avec un peu de chance, ils aideraient plein de gens, et quelque chose de positif ressortirait de toute cette horrible histoire.

Mais soudain, Spencer revit les autres membres du panel sur scène, pendant l'enregistrement, et elle pensa à tous les jeunes qui lui avaient écrit. Certains vivaient dans des conditions horribles. Beaucoup d'entre eux venaient de familles pauvres ; ils auraient voulu des vêtements et des accessoires de marque pour s'intégrer, mais ils n'avaient pas les moyens de se les acheter, et c'était pour ça que des brutes les tourmentaient.

La confiance qu'ils avaient placée en elle... Le soutien enthousiaste et sincère qu'ils lui avaient témoigné en apprenant qu'elle serait sur cette vidéo... Rien ne les obligeait à réagir ainsi. Ils auraient pu être jaloux que ce soit elle qui reçoive l'attention des médias. Du coup, Spencer repensa à ce qu'avait écrit Dominick – ou plutôt, Greg : *Tu ne cherches qu'à tirer profit de ce qui t'est arrivé.*

Avait-il raison ?

— Spencer, vous êtes toujours là ?

La jeune fille se racla la gorge en pressant son téléphone contre son oreille.

— C'est une proposition merveilleuse, répondit-elle. Mais je me demande si... tous les contributeurs ne pourraient pas être considérés comme des auteurs eux aussi. Je ne peux pas accepter tout cet argent pour moi seule.

Alyssa Bloom gloussa.

— Vous pouvez le partager avec qui vous voulez.

Elle donna d'autres détails à Spencer au sujet des dates de remise et de parution, ainsi que d'une éventuelle tournée de promotion. Le cœur de Spencer battait si fort que ce fut à peine si elle l'entendit. Elle dut répéter « Merci » un milliard de fois avant de raccrocher.

Un moment, Spencer resta assise en silence sur son lit. Elle pensait déjà aux histoires qu'elle voulait utiliser. Et elle avait hâte d'annoncer aux contributeurs qu'ils bénéficieraient eux aussi de l'aubaine. Après tout ce qu'ils avaient traversé, ils le méritaient bien.

Prends ça, Ali, songea Spencer avec une intense satisfaction. *Tu te croyais maligne avec tes complices, ta boucle vidéo et tous tes tours de passe-passe mais, cette fois, il se passe un truc génial contre lequel tu ne peux rien. Tu te ramollis, ma vieille.*

Ping.

Spencer reporta son attention sur son téléphone, en se demandant si c'était le mail récapitulatif qu'Alyssa Bloom avait promis de lui envoyer. Mais non : c'était une alerte Google pour « Ashland, Pennsylvanie ».

Spencer se redressa brusquement pour regarder de plus près. Mais l'article ne parlait pas du meurtre survenu au poolhouse. « Un jeune homme retrouvé mort derrière le Turkey Hill d'Ashland », annonçait le titre.

D'un doigt tremblant, Spencer cliqua sur le lien qui menait au site Internet du journal *Ashland Herald*.

Tôt ce matin, des agents de police ont découvert le corps d'un jeune homme face contre terre dans la crique asséchée derrière la supérette Turkey Hill, au sud-ouest d'Ashland. Ils avaient été alertés par un homme qui promenait son chien. Le défunt avait des cheveux bruns ; il portait une veste de costume, une chemise, une cravate et des chaussures en cuir à embout. Il avait un oiseau tatoué sur le dos de la main. Bien que son permis de conduire ait été retrouvé sur lui, sa famille n'a pas encore pu être jointe pour identifier son corps. La cause de son décès reste à établir.

Horriifiée, Spencer jeta son téléphone à l'autre bout de la pièce. Une chemise et une cravate. Des chaussures en cuir à embout. Un oiseau tatoué sur le dos de la main. C'était Greg.

Elle se leva et se mit à faire les cent pas dans sa chambre.

Que s'était-il passé après le départ de Greg du Country Club, la veille ? Peut-être avait-il voulu enfin rencontrer Ali en personne. Après tout, il savait où elle se trouvait et, de son propre aveu, il était amoureux d'elle.

Spencer s'arrêta net, frappée par une idée. Le sang répandu au poolhouse... c'était peut-être celui de Greg. Ça semblerait on ne peut plus logique. Ali l'avait tué parce qu'il avait enfreint la règle cardinale de ses complices : ne jamais avouer qu'ils étaient de mèche avec elle.

LE PLAN DIRECTEUR

Ce matin-là, Emily était assise dans sa chambre avec le carton contenant les affaires de Jordan posé devant elle sur son lit. Elle passa les mains sur ses flancs lisses en songeant à ce qu'elle s'apprêtait à faire. Dès qu'elle en aurait examiné le contenu, elle le refermerait avec du scotch et l'enterrerait dans le jardin derrière chez elle, comme ses amies et elle l'avaient fait avec toutes les choses qui leur rappelaient Ali.

Ce n'était pas qu'Emily veuille oublier Jordan, pas du tout. La semaine suivante, il y aurait des obsèques officielles dans le New Jersey, et elle comptait bien y assister. Mais ce serait un événement impersonnel. D'autres personnes prendraient le micro pour parler de Katherine, comme se prénommaient en fait Jordan. Personne chez les DeLong, la famille de son amie, ne connaîtrait Emily ni n'aurait la moindre idée de sa relation avec la défunte. Emily ne serait qu'un membre de l'assistance parmi tant d'autres ; une étrangère. Elle avait besoin de rendre hommage à Jordan à sa manière, ici même, en solitaire. Enterrer le carton lui semblait parfait.

Prenant une grande inspiration, elle souleva le couvercle de la boîte et écarta le papier bulle. Il y avait un T-shirt soigneusement plié sur le dessus, puis un jean. Quand Emily les sortit, elle éprouva un pincement de douleur, car ils avaient encore l'odeur de Jordan, même si de toute évidence ils avaient été lavés.

Emily pressa les vêtements sur son nez et inspira à fond, encore et encore. Le tissu était si doux, presque autant que la peau de Jordan. Elle fit courir ses doigts le long de la couture du jean et du bouton à la taille. C'était à la limite du supportable.

Pourtant, elle continua. Sous le jean, elle trouva les boucles d'oreilles qu'elle craignait de voir, de petits clous en diamant que Jordan portait depuis le jour de leur rencontre. Ils étaient dans une pochette en plastique. La gorge serrée, Emily renonça à les sortir de la boîte. Dessous, une autre pochette contenait de l'argent, la clé magnétique d'un hôtel Marriott, et un ticket de McDonald's pour une boîte de six beignets de poulet et un petit Coca Light.

Puis Emily découvrit ce qui reposait au fond de la boîte, et son cœur faillit s'arrêter. Le dessin qu'elle avait donné à Jordan à bord du bateau de croisière – plié en quatre, et un peu froissé comme s'il était passé en machine.

Sur le papier à lettres du *Splendeur des Mers*, elle les avait représentées toutes deux sous forme de bonnes femmes-bâtons, debout sur un bateau et se tenant la main. « Notre voyage », avait-elle écrit, avant de décrire en mots et en images leurs aventures avec la tyrolienne, leur longue promenade sur une plage isolée et la fois où elles avaient volé un bateau à Porto Rico pour faire un tour dans la baie. Emily avait dessiné leur premier baiser avec la mention « Trop bon ! » en dessous, et un cœur au stylo rouge autour d'elles deux.

Ses yeux se remplirent de larmes. Son dessin avait survécu au plongeon de Jordan, à ses voyages dans les îles du Sud et à toutes ses cachettes successives. Désormais, un second cœur – bleu, celui-là – entourait le premier. L'encre semblait moins effacée ; Jordan avait dû le tracer après avoir échappé à la police. Et même à l'époque où elle pensait qu'Emily l'avait trahie, elle avait gardé le dessin. Elle ne l'avait pas jeté. Peut-être se doutait-elle, comme Emily, qu'elles finiraient par se réconcilier.

Des larmes brûlantes coulèrent sur les joues de la jeune fille, brouillant sa vue. Elle pleura très longtemps, à gros sanglots convulsifs mais cathartiques. Lorsqu'elle se sentit vidée, elle remit le tout dans la boîte, à l'exception du dessin. Elle scotcha le couvercle, prit le carton dans ses bras et descendit au rez-de-chaussée.

Elle était au milieu de l'escalier quand la douleur la saisit. Comment pouvait-elle dire au revoir à Jordan ? Comment tournait-on la page quand on avait autant aimé quelqu'un ? Emily détestait Ali de l'avoir privée de Jordan, mais espérait de tout son cœur que la police avait trouvé des preuves au poolhouse, voire Ali en personne. Et que, très bientôt, ce monstre serait derrière des barreaux, dans une cellule sombre et froide dont elle n'aurait aucun espoir de ressortir un jour.

Quelque chose attira l'attention d'Emily par la fenêtre. La voiture d'Aria venait de se ranger le long du trottoir. Celle de Spencer la suivait de près, tandis que la Prius d'Hanna était déjà garée dans l'allée du garage. Les trois filles descendirent et, lentement, se dirigèrent vers la porte d'entrée avec l'air grave d'un fonctionnaire venu annoncer à des parents que leur fils est mort à la guerre dans un pays lointain.

Emily déglutit avec difficulté. Aucune de ses amies ne lui avait annoncé sa visite. Avaient-elles trouvé quelque chose ? Eu des nouvelles au sujet d'Ali ? Avant que Spencer, Aria et Hanna puissent sonner, Emily posa le carton dans l'escalier et alla leur ouvrir la porte.

— Qu'est-ce qui se passe ? siffla-t-elle en se faufilant sous le porche et en refermant derrière elle.

Ses parents étaient au salon ; la dernière chose dont elle avait besoin, c'était qu'ils écoutent cette conversation. En se levant ce matin, ils lui avaient déjà posé un milliard de questions au sujet des portes et des fenêtres barricadées.

— Il est arrivé quelque chose ? C'est à propos du poolhouse, pas vrai ? Ali a été arrêtée ?

Spencer lui prit le bras.

— Calme-toi. On n'a pas reçu de nouvelles. On pensait que tu saurais peut-être quelque chose.

Emily se figea et dévisagea ses amies.

— Rien du tout ?

— En dehors du fait qu'on a retrouvé le cadavre de Greg dans une crique, tempéra Spencer. C'est probablement l'œuvre d'Ali. Il m'a dit qu'il la connaissait, ce qui était une grosse erreur. Alors, elle l'a tué.

L'estomac d'Emily se noua.

— Vous croyez que c'est son sang qu'on a vu ?

— Je ne sais pas. C'est possible.

Spencer jeta un coup d'œil dans la rue. Les voisins des Fields – M. et Mme Gaul, un couple d'âge mûr – étaient occupés à installer un arrosage automatique sur leur pelouse. Ils agitèrent gaiement la main, et les filles leur rendirent leur salut avec un enthousiasme beaucoup plus modéré.

— Par contre, nous n'avons aucune nouvelle de l'enquête au poolhouse, ajoura Aria. J'ai même essayé d'appeler le commissariat mais, quand quelqu'un m'a demandé mon nom, j'ai raccroché. (Elle baissa les yeux vers le sac en plastique qu'elle tenait dans ses mains et l'entrouvrit légèrement.) Je ne sais pas quoi faire de ça. (Emily aperçut la robe froissée qu'elles avaient emportée la nuit précédente.) La déposer anonymement au poste ? La brûler ?

— Vous croyez qu'on devrait retourner là-bas ? s'enquit Emily. Et s'ils avaient arrêté Ali, mais qu'ils ne nous avaient rien dit ?

Ce serait bien le genre de Fuji, songea-t-elle avec amertume.

Spencer secoua la tête.

— L'endroit doit grouiller de flics ; notre présence ne ferait que compliquer les choses. On saura bien assez tôt. Mais j'avoue que j'ai bon espoir. Je sens que, cette fois, c'est la bonne, et qu'on va vraiment pouvoir reprendre le cours de nos vies.

Emily se mordit la lèvre tandis que des larmes lui montaient aux yeux. Elle s'apprêtait à enterrer son avenir quand ses amies étaient arrivées. Elle s'imaginait mal tourner la page pleine d'entrain et passer à la suite.

Une sirène hurla dans la rue. Les filles tournèrent la tête. Quelques secondes plus tard, une voiture de police tourna à l'angle et se dirigea vers elles. Deux autres la suivaient.

Emily recula instinctivement d'un pas et se figea. Puis elle vit qui conduisait le premier véhicule.

Fuji.

Les voitures s'arrêtèrent devant la maison des Fields. Vêtue d'un tailleur noir, des lunettes de soleil sur le nez, l'agent Fuji descendit et s'approcha des filles avec une expression sévère. Elle se planta devant elles et les dévisagea tour à tour. Quelques secondes s'écoulèrent sans que personne ne dise rien.

Emily entendit la porte d'entrée s'ouvrir, et elle n'eut pas besoin de regarder derrière elle pour savoir que sa mère venait de sortir.

— Il faut qu'on parle, lança Fuji d'une voix bourrue.

— Bien sûr, répondit Spencer. On fera tout ce qu'on peut pour vous aider.

— C'est à propos du poolhouse, pas vrai ? ajouta Hanna, très excitée. Vous avez trouvé quoi ?

Fuji frémit. Glissant deux doigts dans sa poche, elle en sortit un petit sac en plastique transparent marqué PIÈCE À CONVICTION et le brandit sous le nez des filles.

— Ça.

Le sac se balançait devant les yeux d'Emily. Lentement, la vision de la jeune fille s'ajusta. Dans un coin du sac, elle distingua un petit objet blanc et dur, maculé de sang. Elle fronça les sourcils et recula.
Une dent.

— C'est à qui ? s'écria Aria.

Fuji ôta ses lunettes de soleil et les regarda sans aménité. Il n'y avait aucune trace de bienveillance dans ses yeux, ce qui surprit Emily. Elle aurait dû leur être reconnaissante, non ?

— Je crois que vous savez très bien à qui appartient cette dent. Ce que j'aimerais savoir, c'est où se trouve le reste du corps.

Les filles sursautèrent, et le cœur d'Emily se mit à battre très fort.

— Le reste de quel corps ? demanda Hanna.

— Greg a bien été retrouvé dans la crique, non ? ajouta Spencer.

Fuji pressa une main sur son front.

— Nous savons ce que vous avez trafiqué à Ashland, les filles. Nous avons des témoins qui vous ont vues traîner là-haut, qui vous ont entendues interroger les voisins et les employés de la supérette. Nous avons trouvé votre équipement de surveillance et vos empreintes partout dans la maison, malgré vos efforts pitoyables pour tout effacer.

Emily connaissait chacun des mots qui sortait de la bouche de Fuji, mais le sens de l'ensemble lui échappait. Elle ne comprenait pas où l'agent du FBI voulait en venir.

— Attendez, bredouilla-t-elle. Nos efforts pitoyables pour tout effacer ? Comment ça ?

— De toute évidence, vous avez fait quelque chose la nuit dernière et tenté de nettoyer derrière vous, répondit Fuji sur un ton désapprobateur. Mais vous ne vous y êtes pas très bien prises. Franchement, mesdemoiselles... Comme si répandre de la Javel au hasard allait faire disparaître toutes les traces de sang !

De la Javel ? Le cœur d'Emily manqua s'arrêter de battre.

— Ce n'est pas nous qui avons tenté de nettoyer ça, répliqua Spencer avec force, qui avait pigé elle aussi. C'est quelqu'un d'autre ! Nous, on était à l'étage. On a tout entendu, mais on a eu trop peur pour descendre voir qui c'était.

— C'est vrai, acquiesça Emily. On avait installé des caméras pour surveiller le poolhouse, mais c'était dans l'espoir d'attraper Ali. Nous, on n'a rien fait ; ni blessé qui que ce soit ni répandu de Javel. Simplement, on se trouvait sur place quand c'est arrivé.

— Vous en êtes sûre, Emily ? lança Fuji sans ciller. Donc, vous n'êtes pas montée là-bas sans vos amies il y a quelques jours ; vous n'avez pas tout cassé en menaçant de tuer quelqu'un si elle revenait un jour ?

Emily sentit ses amies la fixer. Ses joues s'empourprèrent.

— De quoi parle-t-elle ? demanda Spencer.

— Quand as-tu fait ça ? siffla Aria.

— Emily, que se passe-t-il ? lança Mme Fields derrière sa fille.

— Les caméras gardent en mémoire les sept derniers jours d'enregistrement, expliqua Fuji, l'ombre d'un sourire aux lèvres. Trois de celles que nous avons trouvées étaient fracassées, mais la quatrième, celle qui montrait l'intérieur de la maison, était encore intacte même si elle ne tournait plus. Nous vous avons vue sur la vidéo, Emily. Nous vous avons regardée tout saccager. Vos empreintes étaient sur les caméras ; nous savions que c'étaient les vôtres avant même que vous ne nous le disiez.

— Je...

Emily s'interrompit. Elle ne savait pas quoi dire. Oui, elle avait saccagé le poolhouse, ce jour affreux où elle avait appris la mort de Jordan et où elle s'était rendue à Ashland. Oui, elle avait dit un tas de choses affreuses, mais...

Elle secoua la tête.

— D'accord, d'accord. Mais nous n'avons tué personne. C'était Alison, je vous le jure.

— Impossible ! glapit Fuji, rouge comme une tomate. Les voisins disent qu'ils ont entendu des cris. Et vous nous avez téléphoné ! (Elle plissa les yeux.) Et puis, comment étiez-vous au courant pour le garçon qu'on a retrouvé dans la crique ?

Le menton de Spencer se mit à trembler.

— Je... je l'ai vu sur le site des infos locales.

Mais Fuji semblait hors d'elle, tandis qu'Emily ne parvenait pas à rassembler ses pensées éparses. Que diable se passait-il ? Pourquoi avait-elle l'impression qu'on l'accusait tout à coup ?

— Mais le coup de grâce, c'est le journal qu'on a retrouvé, reprit Fuji. Celui qui détaille toutes les tortures que vous lui avez infligées. Les couteaux, les chaînes, les cordes, les pinces et les autres instruments... La liste entière est dedans. (Elle secoua la tête et vacilla légèrement.) Vous ne pensiez tout de même pas vous en tirer comme ça ?

— Mais de quoi vous parlez ? protesta Hanna.

Fuji serra les dents.

— Oui, vous aviez raison sur un point : Alison était toujours vivante. Elle avait survécu à l'incendie dans les Poconos comme vous l'affirmiez. Mais ne jouez pas les innocentes pour tout le reste. J'en ai assez, vous m'entendez ?

— Comment ça, « était vivante » ? demanda Aria d'une voix tremblante, des larmes ruisselant sur ses joues.

Puis, lentement, elle baissa le nez vers le sac entrouvert qu'elle tenait toujours dans les mains. Fuji suivit la direction de son regard. Un peu de sang maculait le plastique. Fuji écarquilla les yeux.

Aria referma très vite le sac, mais trop tard. Fuji avait vu. Et maintenant, devinait Emily, elle s'imaginait des tas de choses, des choses qui n'étaient pas vraies.

Une veine saillit dans le cou de Fuji. Celle-ci jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour faire signe aux autres agents qui attendaient d'approcher.

— C'est son sang qui était répandu partout dans cette maison. Et c'est sa dent que nous avons retrouvée. Nous savons que c'est vous les coupables.

— Les coupables ? couina Emily, la mâchoire tremblante. De quoi ?

La réponse lui apparut une fraction de seconde avant qu'elle ne l'entende. La méthode était claire, la stratégie si précise, si rusée et si subtile que la jeune fille en eut le souffle coupé. Le poolhouse. La caméra qui tournait en boucle. La façon dont Ali les avait attirées à Ashland à ce moment précis, puis avait attendu qu'elles soient à l'étage, pétrifiées par la terreur, pour tout nettoyer à la Javel... avant de laisser une de ses dents sur place.

Son piège était diabolique, et il avait fonctionné à la perfection.

Fuji leva les yeux au ciel et répondit exactement ce que craignait Emily :

— Vous le savez bien, mademoiselle Fields. Du meurtre d'Alison DiLaurentis.

REMERCIEMENTS

Comme d'habitude, mille mercis à ma fantastique équipe de chez Alloy, parmi laquelle Josh Bank, Les Morgenstein, Sara Shandler, Lanie Davis et Katie McGee. Sans vous, ce livre ne serait pas aussi intéressant (et j'ignorerais toujours ce que signifie « faire le coup de Croc-Blanc » à quelqu'un).

Toute ma gratitude à Kristin Marang et Theodora Guliadis d'Alloy Digital pour leurs idées géniales afin d'augmenter encore le nombre des fans des *Menteuses*. Merci également à Kari Sutherland, Sarah Landis et Alice Jerman de chez Harper pour leurs remarques clairvoyantes et leur soutien inépuisable.

Je suis toujours reconnaissante aux scénaristes, aux producteurs et aux acteurs fabuleux de la série *Pretty Little Liars* diffusée sur ABC Family : je m'inspire de votre travail et, parfois, c'est incroyablement frustrant pour moi de ne pas pouvoir utiliser vos histoires dans les romans !

Merci aussi à mes parents, Bob et Mindy Shepard ; à Ali et Caron, qui nous ont accueillis dans leur ravissant appartement de l'Upper East Side à plusieurs reprises pendant que je réfléchissais à l'intrigue de ce tome (et qui se sont occupés d'un certain Bumby pendant les réunions !). Plein de bisous à Michael pour tout un tas de raisons, dont sa patience et la compréhension dont il fait preuve au sujet des crèmes glacées.

Merci aux nombreux fans sur Twitter et à tous ceux qui ont répondu aux questions que je lançais là comme des bouées de sauvetage. Et bien entendu, un gros câlin à Kristian, le plus chouette petit mec du monde. *Tchou tchou !*

Par ailleurs, ce tome est dédié à Volvo, mon ami loyal. Parce qu'il m'a bavé dessus quand on déménageait à l'autre bout du pays, à l'autre bout de la ville, puis à l'autre bout de l'État ; parce qu'il est depuis très longtemps mon compagnon de jogging, un aspirateur ultrafiable et un gardien vigilant. Toujours en train de puer et de monter sur un lit en douce, toujours le plus cajolé pendant les soirées ; tu es le meilleur chien dont on puisse rêver. Maintenant, file dehors et va attraper des écureuils.

Consultez nos catalogues sur
www.12-21editions.fr



et sur

www.fleuve-editions.fr

S'inscrire à la [newsletter](#) 12-21
pour être informé des
offres promotionnelles
et de
l'actualité 12-21.

Nous suivre sur



Titre original :
Toxic



© 2014 by Alloy Entertainment and Sarah Shepard.
All rights reserved.
© 2016 Fleuve Éditions, département d'Univers Poche,
pour la traduction française.

Couverture : design : © Peter Horridge. Photo : © Ali Smith. Poupée : design : © Tina Amantula. Photo : © Howard Huang.

EAN : 978-2-265-09912-8

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).